

POÉSIES POPULAIRES

DU

SUD DE L'INDE



Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cᵉ, r. Royale, 3, imp. du Parc.



POÉSIES POPULAIRES

DU

SUD DE L'INDE

TRADUCTION ET NOTICES PAR E. LAMAIRESSE

Morale de Tirouvallouver.
Légende et tragédie de Saranga.
Chants sacrés
en l'honneur de Siva et de Vichnou.



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1867





PRÉFACE

La Morale de Tirouvallouver est le poème le plus estimé et le plus populaire du sud de l'Inde. Un des plus modernes parmi les ouvrages philosophiques de cette contrée qui a été l'école de tout l'Orient, il résume sans aucun emprunt ni mélange étranger les doctrines et les principes les plus purs de la religion et même de la législation nationale, et les règles de conduite applicables aux diverses circonstances et conditions de la vie. C'est un *Traité des devoirs* auquel il a fallu un immense mérite pour conquérir sa place sur les préjugés invincibles de l'Inde contre son origine. Le nom de *divin Pariah* donné à son auteur (*Tirou*, divin, *Vallouver*, maître ou *gourou* des pariahs) est pour l'Inde une énorme anomalie,

un accouplement presque monstrueux de deux mots toujours considérés comme contradictoires. Les vallouvers sont, comme on le sait, les guides spirituels de la classe impure et déshéritée ; on les appelle par ironie les *brahmes des pariahs*. C'est sans doute à l'humilité de cette origine que le poème doit le privilége d'avoir pu vulgariser des sentiments et des notions d'un ordre élevé, faculté qui est absolument interdite aux brahmes. Tandis que la lecture des Vedas, des Pouranas, des lois de Manou, des grandes épopées religieuses, en un mot, de tous les livres issus de la caste sacerdotale, est l'apanage exclusif d'un très petit nombre de privilégiés, le livre du divin Pariah se trouve dans toutes les mains, ses vers sont dans toutes les bouches. Préservé par la nature des matières qu'il traite de l'exagération et des écarts ordinaires à la poésie indienne, et n'en ayant pris que la grandeur et la grâce, il est pour les Hindôus ce qu'est pour nous l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est pour cela que le père Beschi, le plus savant de nos missionnaires dans l'Inde, auteur lui-même d'un poème tamoul fort estimé, en a donné une traduction en latin, et que les missionnaires protestants en ont commencé une en anglais, en se bornant aux premiers livres, où il n'est point question de l'amour..

J'ai cru nécessaire de traduire l'ouvrage tout entier pour faire apprécier par tous leurs côtés essentiels le génie et les mœurs des Hindous qu'il reflète comme un miroir fidèle. Je n'aurais pu supprimer une partie du tableau sans en altérer la vérité ; car tout se tient dans les mœurs d'un peuple, et en donner une idée incomplète, c'est en donner une idée fausse. C'est la même considération qui m'a porté à traduire, comme on l'a déjà fait avant moi, toutes les poésies caractéristiques que j'ai pu me procurer sur l'Inde, quelle que soit la nature du sujet qu'elles traitent.



LA MORALE DE TIROUVALLOUVER

LIVRE PREMIER

DES VERTUS

PROLOGUE

I

LOUANGE DE DIEU

1.—De même que tous les alphabets commencent par la lettre A, de même Dieu est le principe de toutes choses.

2. — De quoi, je vous le demande, vous serviront les plus vastes connaissances si vous n'adorez pas les pieds sacrés de celui qui seul possède la science absolue.

3. — Ceux qui adorent les pieds vénérables de celui sous les pas duquel naissent les fleurs vivront longtemps dans un lieu supérieur à la terre.

4. — Si l'on tient toujours embrassés les pieds de celui qui n'a ni d'amour ni d'aversion pour aucune

chose, on sera toujours exempt des maux de ce monde.

5. — Celui dont la vertu repose sur une connaissance exacte de Dieu ne sera point sujet au mal que l'erreur mêle toujours à nos bonnes actions.

6. — Une joie éternelle sera le partage de celui qui ne s'écarte pas du droit chemin et qui est exempt des cinq passions qui pénètrent dans notre âme par les cinq sens.

7. — A moins de s'attacher aux pieds de celui qui n'a point d'égal, il est difficile d'apaiser les troubles de l'âme.

8. — Si l'on ne tient embrassés les pieds de celui qui est la mer des vertus, comment traverser la mer qui est en dehors de lui, l'océan des misères?

9. — L'esprit qui ne vénère point Dieu est comme un sens qui ne remplit point ses fonctions; il ressemble aux yeux de l'aveugle, aux oreilles du sourd.

10. — Si nous ne nous attachons aux pieds de Dieu, nous ne pourrons surnager sur cet océan de misères dans lequel nous sommes nés pour le traverser.

II

LOUANGE DU CIEL QUI DONNE LA PLUIE

1. — Puisque la pluie, lorsqu'elle tombe en quantité suffisante, fait subsister le monde, on doit la

regarder comme l'agent universel de la vie, car le monde ne subsiste que par la vie des hommes qui, sans la pluie, périraient.

2. — La pluie non seulement nous fait avoir des aliments variés ; elle sert elle-même à notre subsistance, puisque nous buvons l'eau qui en provient.

3. — Si la pluie en cessant de tomber trompait notre espoir, la faim s'abattant sur le monde désolerait cette vaste terre que la pluie nourrit.

4.—Quand la pluie manque, le cultivateur cesse de labourer la terre avec ses bœufs.

5.—Consoler par ses faveurs ceux qu'elle a désolés par ses rigueurs : tel est le pouvoir bienfaisant de la pluie.

6.—Si les nuages ne nous versaient point de pluie, nous ne pourrions même apercevoir une seule touffe d'herbe verte.

7. — L'état de la mer changerait par l'absence de la pluie, soit parce qu'elle s'étendrait moins, soit parce que certains êtres à l'existence desquels la pluie est nécessaire cesseraient d'y vivre.

8. — Les dieux eux-mêmes, s'ils nous donnent un ciel d'airain, ne pourront avoir sur la terre ni fêtes solennelles ni sacrifices.

9. — L'aumône et la pénitence elles-mêmes déserteront ce vaste monde, s'il n'y a point de pluie.

10. — Sans la pluie, personne ne peut atteindre à la sublimité, ou s'y maintenir. Avec elle manquent tous les biens qui sont son cortége ordinaire; sans

elle, on ne peut acquérir ni les richesses, ni les délices, ni la science, et si on les possède, on ne peut les conserver.

III

ÉLOGE DE LA SUBLIMITÉ DES RELIGIEUX

1. — Aucune science n'hésite à nous désigner comme le but le plus élevé auquel nos désirs puissent aspirer, l'honneur qu'acquièrent les religieux qui ne s'écartent pas de leur règle.

2. — Énumérer tous les mérites des religieux est aussi difficile que de nombrer les hommes qui sont morts depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour.

3. — Si on considère les grandeurs diverses de cette vie et de l'autre, la gloire la plus céleste dans ce monde est celle des hommes qui, dans cette vie, brillent de la vertu propre aux religieux.

4. — Celui qui met à ses cinq sens un frein pareil à celui de l'éléphant, sème pour le ciel.

5. — La mésaventure de Devindirin, roi des dieux, témoigne de la puissance supérieure de celui qui a éteint en lui-même les cinq passions qui viennent des cinq sens (la malédiction d'un pénitent qu'il avait offensé eut sur lui un effet immédiat).

6. — Il n'y a que les hommes élevés qui fassent des choses difficiles, comme de se dompter eux-

mêmes; les hommes sans élévation en sont incapables.

7. — Celui qui connaît parfaitement la saveur, la lumière, l'étendue, le son et l'odeur avec leurs propriétés et leurs relations, embrasse en lui-même le monde tout entier, puisqu'il n'y a dans le monde aucun objet qui ne tombe sous l'un de nos cinq sens. (Par là le poète conseille aux religieux la contemplation et l'étude de la nature comme conduisant à Dieu par la notion du vrai.)

8. — Le mérite des hommes dont les paroles ne sont jamais vaines, c'est à dire des religieux, est en raison de la spiritualité de leur doctrine.

9. — Un instant suffit pour fléchir la malédiction de celui qui ayant gravi la montagne des vertus, se tient pour toujours sur son sommet.

10. — On donne aux religieux le surnom de bien ornés, parce qu'ils ont pour ornement l'affabilité qui est belle aux yeux de tous.

INTRODUCTION

CHAPITRE UNIQUE

EXHORTATION A PRATIQUER LA VERTU

1. — Est-il pour l'homme un bien plus grand que la vertu qui lui procure le bonheur dans le temps et dans l'éternité?

2. — Il n'est pas de bien plus grand que la vertu ni de mal plus grand que sa perte.

3. — Tu dois faire des actes de vertu de toute manière en ton pouvoir, sans relâche et en toute occasion.

4. — La vertu consiste dans l'absence de faute. Tout le reste n'est que vain bruit.

5. — Le propre de la vertu est d'éviter l'envie, la convoitise, la colère et la médisance.

6. — A l'heure de la mort, la vertu, si tu l'as pratiquée sans cesse, sera ta compagne pour toujours.

7. — Les porteurs de litière nous déposent et

nous quittent au seuil de notre maison, mais la vertu reste avec nous lorsque nous avons atteint notre demeure dernière.

8. — Si tu ne laisses passer aucun jour sans faire de bonnes œuvres, elles seront comme une pierre qui fermera l'entrée de l'autre vie qui suit la mort (1).

9. — Le bonheur vient de la vertu ; tout le reste n'est ni le bonheur ni le bien.

10. — La vertu est ce que chacun doit pratiquer, le vice ce que chacun doit éviter.

(1) Les Hindous croient qu'on n'arrive au bonheur final, la réunion à Dieu, qu'en passant par une série de vies dont le nombre et la nature dépendent de nos actions.

PREMIÈRE PARTIE

DES VERTUS DES ÉPOUX

I

DU MARIAGE OU DES DEVOIRS DES ÉPOUX

1. — L'homme marié doit être le soutien des trois classes de personnes qui se consacrent à la vertu : les savants voués au célibat, les pénitents et les religieux. Il doit pourvoir à leurs besoins pour qu'ils puissent poursuivre l'objet de leur vocation.

2. — En outre, l'homme marié doit l'assistance à ceux qui ont renoncé à tout, aux pauvres et aux âmes de ceux qui sont morts dans sa maison.

3. — Sa dette essentielle est de s'acquitter des cinq devoirs principaux : devoirs envers les ancêtres morts, envers Dieu, envers les hôtes, envers les parents et envers lui-même. Il doit aux premiers des cérémonies funèbres, à Dieu des fêtes et des sacrifices, aux hôtes le gîte et la nourriture, à ses parents une assistance suffisante dans leurs besoins, à soi-même un attachement inviolable aux règles de la vertu.

4. — Les époux qui ont pour habitude de partager avec les autres leurs repas qu'ils ont gagné sans péché, ne risqueront jamais de manquer de postérité.

5. — Avoir un amour mutuel l'un pour l'autre et pratiquer la vertu, est à la fois le devoir et le bonheur de deux époux.

6. — Si tu vis dans le mariage suivant les règles de la vertu, tu en recueilleras plus de fruit qu'en suivant toute autre voie.

7. — Celui qui dans le mariage pratique les vertus propres à cet état a plus de mérite que tous ceux qui ont renoncé au monde, car il est plus difficile de vivre pur au milieu des séductions du monde que loin d'elles.

8. — Des époux qui, en ne s'écartant jamais de la vertu propre à leur état, portent les autres au bien par leur exemple, sont une sorte de pénitents supérieurs aux pénitents eux-mêmes.

9. — Bien que l'état de religieux soit honorable quand on y mène une vie irréprochable, on peut dire que la vertu réside essentiellement dans le mariage.

10. — Celui qui, dans le mariage, vit comme il vient d'être dit, figurera au nombre des immortels qui vivent dans le ciel.

II

QUALITÉS DE L'ÉPOUSE

1. — L'épouse doit avoir la vertu essentielle au mariage et suivre la voie de son mari, c'est à dire, lui obéir en toutes choses.

2. — Si une épouse manque au premier devoir du mariage, c'est à dire, à la foi conjugale, quand même elle aurait tous les aûtres mérites, c'est comme si elle n'en avait aucun.

3. — Si ton épouse est fidèle, que peut-il te manquer? Si elle n'est pas vertueuse, de quel bien peux-tu jouir?

4. — Quoi de plus excellent qu'une femme qui a la force intérieure qu'on appelle la foi conjugale.

5. — La femme qui, même sans avoir de dévotion particulière pour les dieux, obéit à son mari et lui est fidèle, obtiendra du ciel la pluie quand elle la demandera.

6. — Une femme constamment occupée de la garde d'elle-même, de l'amour de son mari et de sa réputation est au dessus de tout le monde.

7. — A quoi servent pour la garde d'une femme les portes garnies de serrures. L'épouse est le meilleur gardien de son propre honneur.

8. — Si une femme s'est attachée à plaire à son époux au point qu'on puisse dire qu'elle est tout en-

tière à lui, et cela ne peut avoir lieu que si elle lui est fidèle, elle aura une grande gloire dans le monde où Dieu règne.

9. — Celui dont la femme ne garde point son honneur ne pourra marcher fièrement comme un lion à la rencontre de ses ennemis, car ceux-ci le détruiront.

10. — Les sages disent qu'une épouse fidèle est le plus grand des biens et que sa plus grande gloire est d'être la mère d'enfants vertueux.

III

DES ENFANTS

1. — De tous les biens que nous pouvons acquérir je n'en connais aucun de plus délicieux que le bonheur d'avoir des enfants vertueux.

2. — Tu n'as rien à craindre après ta mort, si tu as des enfants irréprochables, car ils t'aideront alors par leurs prières, leurs aumônes et leurs jeûnes. (C'est l'usage des Hindous de jeûner chaque pleine lune pour les âmes des ancêtres.)

3. — Les parents peuvent dire que leurs enfants vertueux sont leurs fruits, puisque la valeur morale des enfants dépend des œuvres de leurs pères. (Les Hindous croient que l'on a de bons ou de mauvais enfants suivant que l'on fait de bonnes œuvres ou de mauvaises actions. Voilà pourquoi ils se livrent à la

pénitence et à des pratiques religieuses pendant tout le temps de la grossesse de leurs femmes.)

4. — Les mets présentés à un père par les mains de ses enfants lui sont plus doux que l'ambroisie.

5. — Caresser ses enfants est pour lui le premier plaisir du toucher; entendre leurs paroles est délicieux à ses oreilles.

6. — Ceux-là seulement vantent la douceur des sons de la flûte et du vounei (1) qui n'ont point entendu balbutier leurs enfants.

7. — Le plus grand service qu'un père puisse rendre à son fils est de l'élever de telle sorte qu'il soit au premier rang parmi les hommes vertueux.

8. — Il est doux à tout homme qui habite cette vaste terre d'avoir des enfants qui le dépassent en sagesse.

9. — Lorsqu'une mère entend donner à son fils le nom de sage, elle ressent plus de joie qu'elle n'en a éprouvé en le mettant au monde.

10. — Comment un fils prouvera-t-il à son père sa reconnaissance? En faisant dire : Quelle pénitence extraordinaire a donc faite ce père pour mériter d'avoir un tel fils?

(1) Sorte de harpe ou de luth indien.

IV

L'AMOUR

1. — S'il faisait une nuit assez noire pour cacher leur amour à la vue, les yeux des amants le manifesteraient par une pluie de larmes.

2. — Ceux qui ne sont point soumis à l'empire de l'amour ne possèdent rien que pour eux seuls ; ceux qui sont enchaînés par lui n'ont rien en propre, pas même leur corps.

3. — Les sages disent que la cause de la liaison et de l'harmonie qui existent entre le corps et l'âme est l'amour qui les unit.

4. — L'amour que tu auras pour les autres hommes les attirera vers toi et cela te vaudra un honneur incomparable, l'amitié de tous (1).

5. — Les sages enseignent que le moyen pour les époux d'obtenir la félicité éternelle en coulant des jours heureux ici-bas, est de vivre unis en se portant un amour mutuel.

6. — On dit quelquefois que l'amour aide à la pratique de la vertu ; il fait bien plus, il empêche le péché. (Celui qui rend le bien pour le mal, non seu-

(1) Dans ce chapitre le mot *amour* représente le plus souvent la faculté d'aimer dans un sens général, comme en latin le mot *caritas*.

lement fait le bien, mais encore il éteint la haine et tous les maux qu'elle engendre.)

7. — De même que le soleil consume tout corps qui n'a pas la vie, de même Dieu détruira tout ce qui n'est point animé par l'amour.

8. — Vouloir vivre dans le mariage sans amour, c'est vouloir faire verdir dans un terre sèche un arbre mort.

9. — Si vous n'avez pas l'amour qui est l'aimant de l'âme, à quoi vous serviront pour la vie conjugale tous les aimants du corps.

10. — Celui qui a l'amour a la vie; sans amour, on n'est qu'un cadavre.

V

L'HOSPITALITÉ

1. — Pourquoi, plutôt que de vivre dans les forêts, nous fixons-nous dans les villes et prenons-nous une compagne en nous efforçant d'acquérir et de conserver les biens de la fortune? N'est-ce pas pour pouvoir faire bon accueil à nos hôtes en les traitant avec affection!

2. — Tu ne saurais, sans encourir le blâme, après avoir repoussé un hôte, manger seul quoi que ce soit, même ce qui est le plus nécessaire à la vie.

3. — Celui qui fait toujours bon accueil aux hôtes

qui lui arrivent ne verra pas la pauvreté s'abattre sur sa maison.

4. — La déesse des richesses aime à fixer sa demeure chez celui qui reçoit les hôtes avec joie et cordialité.

5. — Celui qui ne songe à lui-même qu'après avoir satisfait aux besoins de ses hôtes n'a pas même besoin, pour récolter, que son champ ait été semé.

6. — Il n'existe point de proportion entre les peines de toute nature que l'on prend pour ses hôtes et les récompenses qui en sont le prix. L'hospitalité est un sacrifice dont la valeur dépend uniquement du mérite de celui qui l'exerce.

7. — Reculer devant les sacrifices qu'impose l'exercice de l'hospitalité, c'est se refuser à prendre la peine nécessaire pour acquérir et conserver les biens de la fortune.

8. — Le mépris insensé des devoirs de l'hospitalité, c'est la pauvreté au milieu des richesses; on ne le rencontre jamais chez un homme sage.

9. — De même qu'une certaine fleur se flétrit aussitôt qu'on l'approche du nez pour la sentir, de même ton hôte se flétrit si, quand il paraît, tu détournes de lui ton visage.

VI

DE L'AFFABILITÉ

1. — Celui-là aura toujours un langage affectueux qui sait que l'essence de la vertu est l'amour, joint à une parfaite justice.

2. — Avec de bonnes paroles et un visage affable, tu gagneras les cœurs mieux encore qu'en donnant généreusement ce que tu possèdes.

3. — Si d'un air souriant et avec un regard joyeux tu dis *du fond du cœur* des choses bienveillantes, tu posséderas la véritable vertu.

4. — La pauvreté, mère de la tristesse, ne sera point le partage de celui qui a pour chacun des paroles qui réjouissent.

5. — Être humble et affable, est l'ornement réel de notre visage. Tous les autres sont vains.

6. — En s'appliquant à parler toujours pour l'agrément et le bien d'autrui, on combat et on diminue le vice, et on propage la vertu.

7. — Les paroles qui font le bien d'autrui nous procurent la joie dans cette vie et un mérite dont il nous est tenu compte pour l'autre vie.

8. — Un langage constamment affable et exempt de toute médisance, nous vaudra la joie dans cette vie et après notre mort.

9. — Puisqu'on sait que les paroles douces engendrent les sentiments doux, pourquoi parler durement ?

10. — Lorsqu'on a de bonnes paroles à discrétion, en dire de mauvaises, n'est-ce pas manger des poreaux aigres alors qu'on en a de mûrs.

VII

DE LA RECONNAISSANCE

1. — Quoi que tu fasses pour ton bienfaiteur, quand bien même tu lui donnerais le ciel et la terre, tu éteindrais difficilement la dette de la reconnaissance.

2. — Un bienfait, quelque faible qu'il soit, lorsqu'il est placé bien et à propos, est plus grand que le monde lui-même.

3. — Si l'on pese un service qui a été rendu sans aucune vue de retour, on trouve qu'il est plus grand que l'Océan.

4. — Quand bien même le service rendu ne serait gros que comme un grain, quand on en considère le fruit, on l'apprécie à la valeur d'un palmier.

5. — Le bienfait se mesure non à l'importance du sacrifice qu'il occasionne, mais à celle de l'homme qui le reçoit.

6. — Cultive, sans un seul instant d'oubli, l'ami-

tié des honnêtes gens ; n'oublie pas surtout l'amitié de celui qui a été ton bâton d'adversité, car ce serait écraser celui qui te soutient.

7. — La reconnaissance ne nous permet point d'oublier, même après sa mort, celui dont l'amour nous a délivrés de l'affliction qui s'attachait à nous.

8. — Tu ne dois point oublier le bienfait reçu ; mais le mal que l'on t'a fait doit, le jour même, sortir de la mémoire.

9. — La reconnaissance, même pour un seul bienfait, doit effacer de notre cœur le mal qui nous est fait ensuite, si grand qu'il soit et quand même il aurait mis notre vie en péril.

10. — Pour toute faute, pour tout crime même, une porte est ouverte au pardon ; il n'en est point pour l'ingratitude.

VIII

DE L'ÉQUITÉ

1. — Le propre de l'équité est d'appliquer toujours les mêmes règles, soit qu'il s'agisse de nous, de nos amis, de nos ennemis ou des indifférents.

2. — Les richesses amassées par celui qui pratique l'équité ne périront pas même chez ses petits-enfants.

3. — Renonce le jour même aux richesses que tu viens d'acquérir en blessant l'équité, quand même

elles te procureraient quelque bien, car tu es sûr qu'elles te causeront du mal dans la suite.

4. — Par ce qui arrivera à notre descendance, on verra si nous nous sommes ou non conformés aux principes de l'équité, puisque les biens de l'homme juste iront à ses enfants et que ceux acquis injustement nous échapperont pendant notre vie.

5. — L'honneur du sage est que le bien et le mal frappent une mesure toujours juste dans son cœur impartial. Le bien se règle sur la mesure de la vertu et le mal sur celle du péché. Ils n'ont point de règle chez celui qui craint quelque mal de l'équité ou espère quelque bien de l'injustice.

6. — Celui qui, abandonnant la justice, commet une iniquité de gaîté de cœur, c'est à dire sciemment et de son plein gré, c'est, qu'il le sache bien, comme s'il disait : je veux ma perte.

7. — Le mal qui arrive à celui qui, pour faire respecter l'équité, est resté inébranlable dans sa vertu, n'est point un mal aux yeux des sages.

8. — Et de même que la balance pèse justement quand ses plateaux sont de niveau, de même l'honneur du sage est de se conformer exactement à la raison sans pencher pour aucune des deux parties.

9. — Le propre de l'équité est une droiture parfaite de langage et de cœur.

10. — Ceux qui s'appliquent au gain font une excellente affaire, quand, en même temps que leur propre bien, ils réalisent celui d'autrui.

IX

DOMPTER LES SENS

1. — Dompter nos sens nous mène au ciel, leur lâcher la bride nous conduit en enfer.

2. — Attache le plus grand prix à mortifier tes sens, car il n'est pour l'homme aucun mérite plus grand.

3. — Si tu t'efforces de persévérer dans le chemin de la vertu en apprenant la science de la mortification, tu seras en grand honneur parmi ceux qui pratiquent la mortification.

4. — Celui qui, sans renoncer à son état, dompte ses sens, s'élève à une hauteur où il plane bien au dessus des montagnes.

5. — L'humilité, méritoire chez tous, donne aux riches et aux grands le prestige de la grandeur et de la richesse portées à leur faîte.

6. — Si, à l'instar de la tortue qui rentre ses cinq membres dans sa coquille, tu rentres en toi-même tes cinq sens, cela te vaudra la sublimité, même après ta mort, car tu obtiendras la béatitude céleste.

7. — Quand bien même tu ne maîtriserais pas tous tes sens, garde ta langue, sinon tu te perdras par des propos inconsidérés.

8. — Bien qu'une attaque dirigée contre le prochain ne l'atteigne qu'en un point, le caractère de celui qui se l'est permise en est déprécié au point que tout le bien qu'il y a en lui est comme s'il n'existait pas.

9. — La marque que tu auras faite au prochain avec un fer rouge peut s'effacer de son esprit, celle que tu auras faite avec ta langue est indélébile.

10. — Dieu lui-même viendra admirer comme un spectacle digne de lui l'homme qui, après avoir appris les sciences, a pu, en étouffant la colère dans son cœur, contenir son âme dans la voie de la vertu.

X

AVOIR DE BONNES MOEURS

1. — Puisque les bonnes mœurs nous procurent la sublimité, nous devons veiller à nos mœurs plus qu'à notre vie.

2. — Applique-toi de toutes tes forces à garder tes mœurs pures, car si tu examines toutes choses attentivement et à fond, tu verras que rien ne saurait t'être plus profitable.

3. — La pureté des mœurs ennoblit même les gens d'une naissance basse; les mauvaises mœurs précipitent les plus nobles dans l'abjection.

4. — Le brahme qui a perdu la science peut l'acqué-

rir de nouveau, mais celui dont les mœurs sont corrompues perd sa caste (1).

5. — De même que l'envieux ne saurait s'enrichir, de même le dissolu ne saurait atteindre à la sublimité.

6. — Le sage n'est jamais relâché dans ses mœurs; car il sait que cette conduite lui ôterait toute estime.

7. — La pureté des mœurs nous donne la sublimité; l'immoralité nous fait tomber dans le mépris le plus profond.

8. — Les bonnes mœurs sont des semences de vertu; les mauvaises sont le germe d'un mal qui se propage jusqu'aux temps les plus éloignés.

9. — L'homme pur dans ses mœurs ne laissera point sortir inconsidérément de sa bouche des paroles mauvaises.

10. — Les plus grands savants qui n'ont point appris à régler leurs mœurs doivent être considérés comme des ignorants.

XI

NE PAS DÉSIRER LA FEMME D'AUTRUI

1. — Celui qui connaît le prix de la vertu et des richesses n'est point atteint de la folie qui nous fait désirer la femme d'autrui.

(1) L'exclusion de la caste ravale celui qui en est frappé au rang des pariahs.

2. — De tous ceux qui vivent en dehors de la vertu, le plus fou est celui qui porte son vice dans la maison d'un autre.

3. — Celui qui s'égare au point de désirer de commettre le péché avec l'épouse de l'ami qui se fie à lui, n'est plus, sans aucun doute, qu'un cadavre.

4. — De quoi te servira ta grandeur, quelque haute que soit ta fortune, si, foulant tous égards comme je foulerais un grain, tu prends la femme d'autrui?

5. — Celui qui, alléché par la facilité du péché, aura un commerce défendu avec la femme du prochain encourra un blâme ineffaçable.

6. — A celui qui a des rapports illicites avec la femme d'autrui, quatre maux s'attachent pour toujours : la haine, le péché, la crainte et le déshonneur. (Car outre qu'il se livre au péché, et qu'il est noté d'infamie, il encourt la haine des parents et alliés de sa complice adultère, et il doit craindre d'être privé de la vie, soit par le roi, soit par d'autres.)

7. — On peut dire que celui-là a épousé la vertu qui jamais ne convoite la femme d'autrui.

8. — Le courage de ne point jeter sur la femme d'autrui un regard de concupiscence est, chez les grands, à la fois vertu et gloire sublime.

9. — A qui appartiennent de droit les biens de cette terre qui sert de bassin à la mer? A celui qui ne s'unit point à la femme d'autrui.

10. — Lors même que tu ne ferais point profes-

sion de conformer tes actes aux règles de la vertu, il sera avantageux pour toi et il te sera tenu compte d'avoir respecté la femme qui ne t'appartient point.

XII

LA PATIENCE OU LE PARDON DES INJURES

1. — Supporter ceux qui nous méprisent, comme la terre supporte ceux qui la foulent, est une vertu insigne.

2. — L'injure que l'on t'a faite, tu dois, à toute époque, et lors même que tu pourrais te venger, la supporter avec patience; mais le mieux et de l'oublier tout à fait.

3. — De même que, de toutes les fautes, la plus grande est de manquer à l'hospitalité; de même, de tous les mérites, le plus grand est de supporter les torts des insensés.

4. — Si tu veux acquérir une gloire impérissable, il te faut être constamment en éveil pour garder ta patience.

5. — Aux yeux des sages, l'impatient est sans valeur, mais l'homme patient est un or pur qu'il faut garder avec précaution pour le préserver de toute souillure.

6. — Celui qui se venge d'une injure n'a qu'une joie ephémère comme sa colère; celui au contraire qui la souffre avec patience est loué jusqu'à sa mort.

7. — Quand tu as souffert quelque injustice du prochain, il te sera tenu grand compte de ne lui rien faire qui soit contraire à la charité, et de le plaindre du mal qu'il s'est préparé pour une autre vie (la vie qui suit la vie actuelle).

8. — S'il en est qui, entraînés par l'effervescence de leur esprit, se sont portés envers toi à quelques excès injuste, renvoie-les vaincus par ton égalité d'âme.

9. — En supportant avec patience les insultes des gens qui se laissent emporter par leur passion, on peut, dans l'état de mariage, s'élever à une perfection plus haute qu'en renonçant au monde.

10. — Ceux qui jeûnent pour faire pénitence ont beaucoup de mérite, mais bien moins cependant que ceux qui supportent avec patience les injures.

XIII

NE POINT SE LAISSER ALLER A L'ENVIE

1. — Que chacun se pénètre de cette vérité, que bannir l'envie de son cœur est le chemin pour arriver à la haute perfection.

2. — Si tu parviens à te garantir de l'envie envers tout le monde, surtout envers tes amis, tu auras une gloire sans égale.

3. — De celui qui, sans chercher à avoir les mérites des autres, leur porte envie, on peut dire qu'il ne veut point admettre de récompense pour la vertu.

4. — Le sage ne nuit point à autrui, sachant le mal qu'il recueillerait dans cette voie funeste.

5. — L'envieux, lors même que tous ses ennemis sont abattus, est certain de sa ruine, car son envie même suffit et au delà pour le perdre.

6. — Celui qui regarde d'un œil d'envie le bien que l'on fait à autrui, verra sa famille réduite à manquer de vêtement et de nourriture.

7. — La déesse de la fortune livrera l'envieux à sa sœur (la déesse de la misère).

8. — Cette cruelle que l'on nomme l'envie détruit le bonheur de ce monde et finit par conduire en enfer.

9. — Il faut savoir percer à jour le bonheur apparent de l'envieux et le malheur apparent de l'homme de bien.

10. — L'envie n'a jamais enrichi personne; l'absence de ce sentiment n'a jamais conduit personne à la pauvreté.

XIV

NE POINT ATTENTER AU BIEN D'AUTRUI

1. — S'attaquer sans aucun droit au bien d'autrui c'est préparer sa propre ruine et celle de sa famille avec des maux de toute sorte, car celui qui convoite le bien d'autrui emploie pour se l'approprier beaucoup de moyens que la justice réprouve et qui sont la source de maux infinis.

2. — Ceux qui rougiraient d'être appelés injustes ne feront jamais, en vue des jouissances que pourrait leur procurer le bien d'autrui, rien que le juste puisse blamer.

3. — Le plaisir passager que procure la possession du bien d'autrui, ne saurait entraîner à rien de contraire à la vertu celui qui aspire à des joies impérissables.

4. — Celui qui a dompté ses sens et qui possède la véritable science ne désire pas le bien d'autrui, même pour sortir de la misère.

5. — A quoi te serviront un esprit perçant et une vaste érudition, si, aveuglé par la convoitise, tu commets envers les autres des actes insensés.

6. — Celui qui, afin d'exercer la charité envers le prochain, a embrassé l'état du mariage qui permet de lui venir en aide, va contre son but s'il cherche à prendre par fraude le bien d'autrui, car toute fraude est contraire à la charité.

7. — N'aspire point aux jouissances que semble te promettre la possession du bien du prochain, car lorsque le germe en sera développé, il ne donnera pas de bons fruits.

8. — Le moyen d'arriver à une félicité inaltérable, c'est de ne point poursuivre ce que tout le monde poursuit, les biens de la fortune.

9. — La déesse du bonheur établira sa demeure parmi les hommes qui n'emploient jamais leur science contre le droit du prochain.

10. — Celui qui, oubliant les maux qui en résultent, convoite le bien d'autrui, court à sa perte ; tout au contraire, l'esprit élevé qui écarte de lui ce désir funeste acquiert un honneur impérissable.

XV

NE POINT MÉDIRE

1. — Quand bien même tu ne serais pas rigide observateur de la vertu et que tu n'y conformerais point toutes tes actions, il est honorable pour toi qu'on dise que tu ne sais point médire.

2. — Il est mal de répudier la vertu pour se livrer aux vices, mais il est pire encore de montrer aux gens une joie feinte de leur présence et de les attaquer lorsqu'ils sont absents.

3. — Pour recueillir le fruit que nous désigne la science de la vertu, il vaut mieux mourir que de passer sa vie à dénigrer les absents, en témoignant aux personnes présentes une feinte amitié.

4. — Quand bien même quelqu'un t'aurait dit sans pitié les plus grandes duretés, ne te laisse jamais aller à tenir sur lui, en son absence, des discours dont tu pourrais être puni plus tard.

5. — On reconnaît qu'un homme qui loue la vertu, ne le fait point du fond du cœur, lorsque ensuite il dénigre bassement le prochain.

6. — Celui dont tu auras mis au jour un seul défaut étudiera tous les vices et en divulguera les plus grands.

7. — Les détracteurs du prochain, impuissants à trouver des paroles de joie qui réchauffent l'amitié, s'aliènent même leurs amis par leurs discours haineux.

8. — Que feront, je le demande, à leurs ennemis, ceux qui sont enclins à dénigrer même leurs amis?

9. — N'est-ce pas uniquement par charité, que la terre soutient ceux qui ont la bassesse de dénigrer le prochain?

10. — Si chacun mettait à combattre son propre penchant à dénigrer le prochain la même ardeur qu'il met à attaquer les vices d'autrui, le fléau de la médisance disparaîtrait du monde.

XVI

NE POINT TENIR DES DISCOURS OISEUX

1. — Celui qui fatigue par des paroles vides ceux qui l'écoutent sera méprisé de tout le monde.

2. — Tenir des discours creux devant un nombreux auditoire, est pis que faire du mal à un ami.

3. — Les propos inutiles dans lesquels tu te répands au hasard, te font passer pour un étourdi.

4. — Si, dans une assemblée, tu prononces des discours vides et stériles, tu déplairas à ton auditoire et tu te perdras dans l'estime publique.

5. — Si un homme éminent vient à dire des choses futiles, sa grandeur et son prestige s'évanouissent aussitôt.

6. — Celui qui perd le temps en de vains discours, ne mérite point le nom d'homme; il n'est que l'écume de l'humanité.

7. — On pardonne plutôt à un homme éminent des erreurs que des futilités.

8. — Ceux dont l'esprit est assez fort pour rechercher et résoudre les problèmes difficiles n'osent point tenir des discours sans fruit.

9. — Ceux qui possèdent une science exempte d'erreurs et complète ne s'oublient jamais à dire des choses inutiles.

10. — Dans ce qu'il te vient à l'esprit de dire, choisis ce qui est utile et écarte tout ce qui manque d'intérêt.

XVII

CRAINTE DU PÉCHÉ

1. — Ceux qui ont connu le péché ne le redoutent point; mais ceux qui sont restés purs sont fort en garde contre la tentation.

2. — Puisque le péché ne fait que du mal, tandis que le feu fait quelquefois du bien, il faut craindre le péché plus que le feu.

3. — De toutes les sciences, la plus excellente est celle qui nous apprend à ne point faire de mal à nos ennemis lorsque nous en trouvons l'occasion.

4. — Veille sur ton esprit pour qu'il ne médite point le mal d'autrui; car Dieu prépare la ruine de celui qui rêve la perte d'autrui.

5. — Abstiens-toi du péché lors même que tu n'aurais pas d'autre moyen de sortir de la misère; le péché n'enrichit point d'une manière durable; il fait au contraire perdre facilement ce que l'on possédait auparavant.

6. — Celui qui désire n'être point opprimé par les méchants ne fait lui-même de mal à personne.

7. — Tu pourras toujours échapper à un ennemi si puissant qu'il soit; mais le péché est un ennemi qui te poursuivra jusqu'à ce qu'il ait consommé ta ruine.

8. — La ruine suit le pécheur, comme l'ombre suit le corps.

9. — Si tu t'aimes toi-même, crains de faire le mal à quelque degré que ce soit.

10. — Pourquoi craint-on de faire le mal en quittant le droit chemin? c'est qu'il est cruel de souffrir la ruine qui en est la conséquence.

XVIII

IL FAUT ÊTRE LIBÉRAL ENVERS CEUX QUE LES LOIS DU MONDE NOUS OBLIGENT D'ASSISTER : LES SIMPLES, LES PAUVRES, LES PARENTS, LES AMIS ET LES HOTES.

1. — De même que la pluie revient toujours à son temps, bien que la terre ne lui rende rien, de même notre libéralité ne doit jamais se lasser, quand bien même nous n'aurions rien à en attendre.

2. — Pourquoi nous a-t-il été donné d'amasser de grandes richesses, si ce n'est pour faire des libéralités à ceux auquels, d'après la coutume immémoriale, nous sommes tenus envers certaines classes de personnes?

3. — Dans le ciel comme sur la terre, il est difficile de posséder un titre plus précieux que la munificence envers ceux qui ont droit à nos secours.

4. — Ceux qui font toutes les largesses prescrites par la coutume méritent d'être comptés au nombre des vivants; les autres doivent, dès cette vie, être rangés parmi les morts; car l'avare, ne faisant de bien à personne, est, dans ce monde, comme s'il n'existait pas.

5. — Les richesses de l'homme qui exerce la bienfaisance suivant toutes les règles admises sont comme un réservoir d'eaux vives près d'une cité.

6. — Sa fortune est comme un arbre chargé de fruits, au milieu d'un centre de population.

7. — Ou bien comme un arbre médicinal auquel tout le monde peut recourir.

8. — Ceux qui connaissent bien les devoirs qu'impose la coutume exercent la bienfaisance, lors même qu'ils ne sont point riches, chacun suivant ses facultés.

9. — L'homme généreux, quand il est réduit à la pauvreté, est bien moins touché de la perte de sa fortune que de l'impossibilité où il se trouve d'être libéral comme auparavant.

10. — Si l'on m'objecte que la libéralité peut conduire à la misère, je répondrai qu'une pareille misère a tant de prix qu'on ne saurait l'acheter trop cher, même en se vendant soi-même.

XIX

DE L'AUMONE

1. — L'aumône est essentiellement la largesse de la vertu ; c'est le seul don tout à fait désintéressé, car les autres dons sont faits ou dans le but ou avec l'espoir d'un retour quelconque.

2. — Quoiqu'on te dise que c'est la meilleure voie pour aller au ciel, sache qu'il est mal d'entasser toujours des richesses. Quoiqu'on te dise que ceux qui dépensent leurs biens en largesses ne pourront

gagner le paradis, ne crois pas à la bonté de cette maxime.

3. — Au lieu de faire à la demande du pauvre cette réponse sordide « Je n'ai rien », l'homme comme il faut lui donne de suite ce dont il a besoin.

4. — Il se garde bien de le faire pleurer et se lamenter pour arracher obole par obole ce qui lui est nécessaire.

5. — Le mérite des pénitents est de supporter la faim, mais il y a bien plus de mérite encore à soulager la faim des autres.

6. — Ce que l'on donne au pauvre pour soulager sa faim n'est point un fonds perdu; c'est un placement avantageux fait dans ses mains.

7. — Le cruel fléau de la faim épargnera celui qui partage son repas avec l'indigent.

8. — L'homme sans entrailles, qui attend que la mort lui ravisse toutes ses richesses sans en faire part à personne, ignore combien est grand le plaisir de faire des heureux par des générosités.

9. — On a moins à rougir de faire le métier de mendiant que de n'avoir jamais personne à sa table.

10. — La mort, le plus grand des fléaux, est bienfaisante quand elle frappe l'avare, car elle débarrasse la terre d'un fardeau inutile.

XX

DE L'HONORABILITÉ

1. — Vis de manière à mériter la réputation d'un homme libéral, car rien n'est plus avantageux dans cette vie.

2. — Dans les discours des hommes l'éloge sincère sera toujours pour celui qui subvient aux besoins des pauvres.

3. — Cette gloire est la seule chose impérissable ici-bas.

4. — Si, sur terre, tu acquiers cette gloire immortelle, le monde des dieux oubliera, pour te contempler, la beauté du séjour céleste.

5. — Pour l'homme ainsi immortalisé, la douleur soufferte est un bien, et la mort est la source de la vie; la magie seule sait produire de pareils effets!

6. — En venant au monde apportes-y des instincts généreux, autrement il vaudrait mieux que tu ne fusses pas né.

7. — Celui qui vit sans gloire ne peut s'en prendre qu'à lui seul du mépris dont il est l'objet.

8. — Il est honteux de ne point acquérir ce qui nous empêche de mourir tout entiers ce qui laisse de nous quelque chose sur la terre, la gloire.

9. — Là où les hommes vivent sans gloire, la terre changera sa fécondité en stérilité.

10.— L'homme sans tâche occupe une place parmi les vivants, car son nom est dans toutes les bouches; l'homme qui vit sans gloire est comme mort, puisque personne ne s'occupe de lui.

SECONDE PARTIE

DES VERTUS DES RELIGIEUX

I

LES VERTUS PROPRES A CEUX QUI ONT RENONCÉ A TOUT DE PEUR QUE L'ATTACHEMENT A QUELQUE CRÉATURE NE SOIT POUR EUX UN OBSTACLE A ACQUÉRIR LA GLOIRE ÉTERNELLE.

1. — De tous les bonheurs le premier est celui que procure l'amour du prochain ; celui que donnent les richesses est commun même aux âmes viles.

2. — Un mûr examen de toutes choses nous conduit à faire tous nos efforts pour acquérir la vertu de la charité ; car si on étudie les différentes sectes qui se partagent les hommes, on voit que toutes s'accordent sur ce point.

3. — Ceux qui entretiennent dans leur cœur l'amour du prochain n'entreront point dans ce monde de douleur où règnent les ténèbres.

4. — Du consentement unanime des sages, ceux qui se dévouent au soulagement de l'humanité et en-

tretiennent constamment dans leurs cœurs la charité envers le prochain, n'ont aucun mal à craindre pour eux-mêmes.

5. — Nous en avons pour témoin la vaste terre sur laquelle soufflent les vents et qui n'offre aucun exemple du contraire.

6. — Celui qui, répudiant l'amour du prochain, commet des actes contraires à la charité oublie, nous disent les sages, les maux réservés à ceux qui s'écartent de la vertu.

7. — De même que, sans la richesse, on ne peut avoir les jouissances terrestres ; de même, sans la charité, on ne peut prétendre à la gloire du ciel.

8. — Ceux qui ont perdu leurs richesses relèvent quelquefois leur fortune; celui qui a renoncé à l'amour du prochain revient difficilement à la vertu.

9. — A bien considérer, toutes les vertus de celui qui n'a pas la charité sont comme la connaissance de Dieu dans un esprit dérangé.

10. — Lorsque tu t'emportes sans pitié contre un plus faible que toi, souviens-toi de ce que tu éprouves toi-même en face d'un plus puissant que toi.

II

ABSTINENCE DE CE QUI A EU VIE

1. — Si pour engraisser ton corps, tu te nourris d'autres corps, comment pourra-t-on dire de toi que

tu pratiques la douceur et la clémence envers les êtres vivants.

2. — De même que celui qui ne garde point ses richesses avec vigilance n'en est point réellement le possesseur, de même celui qui mange ce qui a eu vie ne possède point la vertu de la douceur.

3. — En quoi celui qui, pour satisfaire sa sensualité se nourrit de chair, diffère-t-il, sous le rapport moral, de celui qui dans le même but s'arme pour tuer des êtres vivants? En rien, puisque l'un et l'autre sont la cause de leur mort.

4. — En quoi, demandez-vous, consiste la douceur et quel en est le contraire? Elle consiste à ne point ôter la vie aux êtres animés; l'opposé de cette vertu est de tuer ce qu'on ne peut manger sans péché.

5. — L'abstinence de ce qui a eu vie conserve la vie dans la création; c'est pourquoi ceux qui mangent les corps qui ont été animés n'échapperont point à l'enfer.

6. — Si l'on ne tuait pas les animaux pour les manger, personne ne pourrait faire métier de vendre leur chair.

7. — Puisque les cadavres nous donnent la nausée, comment pouvons-nous, sans dégoût, manger la chair qui vient d'un cadavre.

8. — Ceux qui possèdent une science pure de toute erreur ne se nourrissent point de chairs, qui ne sont autre chose que des cadavres.

9. — Il y a plus de mérite à s'abstenir d'un mets

qui coûte la vie à une seule créature, qu'à sacrifier mille victimes, en répandant sur elles le beurre liquéfié.

10. — Toute la création vénérera comme un Dieu, celui qui respecte toute vie et qui ne se nourrit d'aucune chair.

III

LA PÉNITENCE

1. — La pénitence consiste, d'une part : à supporter courageusement les rigueurs d'une vie d'austérités; et de l'autre, à endurer avec patience tout refoulement et toute mortification qui peuvent servir à éviter au prochain la vexation et la douleur.

2. — Quand on met en pratique ces deux préceptes, outre le mérite qui en revient, on acquiert la vertu même de la pénitence; tous les autres efforts que l'on ferait dans ce but seraient vains.

3. — On a tort, lorsque vivant dans le monde on subvient aux besoins des religieux, de croire que cela dispense de faire pénitence.

4. — A bien considérer, la pénitence est la ruine du vice et l'exaltation de la vertu.

5. — Elle peut te procurer tous les biens que tu désires dans la vie à venir; il faut donc la pratiquer dans cette vie.

6. — Ceux qui font pénitence se préparent une

récompense; ceux, au contraire, qui sont enlacés par la concupiscence travaillent à leur propre perte.

7. — De même que le feu épure l'or, de même la mortification du corps épure l'âme du pénitent.

8. — Celui qui s'est rendu maître absolu de ses passions est un objet de vénération pour les autres mortels qui n'ont pas une pareille gloire.

9. — Celui-là est maître absolu de son âme, qui n'en donne aucune part à la concupiscence dont il s'est affranchi par la pénitence.

10. — Pourquoi la véritable vertu est-elle si rare? C'est parce qu'il n'y a que peu de personne qui fassent pénitence, et que la plupart des hommes ne s'acquittent pas de ce devoir.

IV

DE L'HYPOCRISIE

1. — Celui qui, par de faux dehors, affiche une vertu qu'il n'a pas sera intérieurement l'objet de la risée des cinq éléments qui entrent dans la composition de son être (1).

2. — De quoi te servira de faire parade même

(1) Outre les quatre éléments des anciens, les Hindous en admettent un cinquième qui est le vent.

La phrase signifie que tout ce qu'il y a de plus intime en lui, se moquera de sa conduite, c'est ainsi que l'Évangile dit : « les pierres crieront. »

d'une vertu céleste, si, d'après le témoignage de ta conscience, tu es dépravé?

3. — Le masque de vertu que porte l'homme vicieux intérieurement est comme le déguisement du bœuf qui paît dans les moissons, couvert d'une peau de tigre.

4. — Celui qui, en feignant la pénitence, se livre au péché est comme le chasseur qui se cache derrière un arbre pour attraper les oiseaux.

5. — La feinte vertu de ceux qui, pour s'élever, prétendent avoir dompté leurs passions, leur occasionnera tant et de si grands maux qu'ils seront forcés de dire : Hélas! qu'ai-je fait?

6. — Rien au monde de plus dur, de plus cruel que celui qui, ne renonçant point intérieurement à ses passions et affectant extérieurement de les avoir étouffées, vit aux dépens des dupes auxquels il extorque leurs moyens d'existence.

7. — Il y a au monde des gens qui, pour le dehors, ressemblent à la blanche tige de la fleur sacrée et dont l'intérieur est plus noir que le sommet de cette fleur (1).

8. — Beaucoup d'hommes cachent leur méchanceté intérieure par des ablutions, des bains et d'autres actes extérieurs de vertu.

9. — La flèche quoique droite, est homicide; la lyre quoique tortueuse est bienfaisante; et cela à

(1) Fleur de l'Inde dont la tige est blanche et le sommet noir.

cause des effets qu'elles produisent; de même les hommes doivent être jugés non sur l'apparence, mais sur leurs œuvres.

10. — On n'a besoin ni de se raser la tête, ni de porter une longue chevelure (signes extérieurs de pénitence) quand on s'abstient de ce que réprouve la vertu.

V

NE DUPER PERSONNE

1. — Celui qui affecte d'aspirer à la gloire céleste doit surtout éviter de duper les autres en quoi que ce soit.

2. — Puisque l'intention de pécher est à elle seule un péché, abstiens-toi de jamais dire ou penser : Je prendrai par fraude le bien d'autrui.

3. — Le bien acquis par la fraude est un bien avarié qui gâtera le reste de tes biens et entraînera ta ruine.

4. — Le désir de frustrer quelqu'un paraît une faible faute lorsqu'il naît en nous; mais lorsqu'il a mûri et porté des fruits, il nous cause des maux qui ne finiront point.

5. — Le manque de probité envers les autres exclut l'amour du prochain qui est indispensable à tout religieux.

6. — Ceux qui s'adonnent à la cupidité et à la

fraude ne sauraient s'avancer dans la voie de la perfection qu'ils ont embrassée.

7. — La noire pensée de frustrer autrui est inconnue à celui qui aspire à la gloire que procure la justice.

8. — De même que la vertu est la compagne inséparable de ceux qui pratiquent la justice, de même la tromperie est inséparable de celui qui s'approprie le bien d'autrui.

9. — Ceux qui paraissent ne savoir que prendre le bien d'autrui commencent leur propre ruine, à partir du jour où ils renoncent à la probité.

10. — Quand on frustre le prochain on n'est point sûr de la vie en ce monde; quand, au contraire, on ne fait tort à personne on est sûr même de la vie éternelle.

VI

DE L'INNOCENCE DANS LES PAROLES

1. — L'innocence dans les paroles consiste à ne rien dire qui puisse causer quelque mal.

2. — On peut, sans pécher, manquer à la vérité, quand par ce moyen on fait le bien de son prochain qui n'a point commis de faute.

3. — Ne mens jamais sciemment et malicieusement; car aussitôt que le mensonge sera sorti de ta bouche, le remords te tourmentera.

4. — En ne parlant jamais contre ta pensée, tu acquerras toute gloire parmi les sages.

5. — Si ton cœur a horreur du mensonge et si tu parles selon ton cœur, tu seras supérieur aux pénitents et à ceux qui font l'aumône; car il est plus facile de macérer son corps et de donner son bien aux pauvres que de se garder pur de tout mensonge.

6. — Rien d'admirable, comme l'innocence de la langue, puisque par elle on peut, sans peine ni tourment, acquérir tout ce qu'on pourrait gagner par la réunion de toutes les autres vertus.

7. — Ce n'est qu'à la condition de conserver l'innocence de la langue que la pratique des autres vertus nous est profitable.

8. — De même que l'usage de l'eau nous procure la propreté du corps, de même l'innocence de la langue nous donne la pureté de l'âme; car l'homme sincère aime et recherche la vérité, ce qui purge son âme des erreurs qui l'entachent.

9. — Tout éclat ne convient point au sage, son honneur est de briller par l'innocence de langue.

10. — Les sciences les plus certaines et les plus hautes ne montrent rien qui surpasse en beauté la vertu de la sincérité.

VII

NE POINT SE METTRE EN COLÈRE

1. — Si tu évites de te fâcher contre celui qui a mérité ton courroux, on pourra dire de toi que tu sais réprimer ta colère. Mais que dira-t-on de toi si tu te fâches contre quelqu'un qui ne l'a pas mérité?

2. — Il est mal de se fâcher contre de plus puissants que soi, mais il est bien pire encore de s'emporter contre les faibles.

3. — Ne te mets jamais en colère contre qui que ce soit, supérieur, égal ou inférieur, car dans tous les cas cela te serait funeste.

4. — Parmi tous nos ennemis, en est-il un qui nous fasse autant de mal que cet ennemi intérieur, la colère qui chasse la douceur de notre visage et la joie de notre cœur.

5. — Si tu veux te défendre des maux qui te menacent, sois en garde contre la colère; autrement elle deviendra ton bourreau.

6. — Le feu de la colère consume non seulement ceux dans lesquels il s'allume, mais encore leur planche de salut sur cet océan de misères, c'est à dire, leurs parents et leurs amis.

7. — Celui qui croyant que la colère lui est avantageuse s'en est fait une habitude et une compagne

tombera aussi infailliblement que le coup de celui qui décharge son bras contre la terre.

8. — Quand bien même on t'aurait fait un mal aussi flagrant que plusieurs incendies réunis, tu ferais très bien de ne point te mettre en colère, si tu le pouvais.

9. — Celui qui ferme son cœur à la pensée de la colère, obtiendra à la fois tous les biens qu'il aura désirés.

10. — Ceux qui s'abandonnent à la colère sont comme morts aux douceurs de cè monde, ceux qui la répriment sont comme les bienheureux.

VIII

NE FAIRE DE MAL A PERSONNE

1. — Le juste ne fait de mal à personne, quand bien même il pourrait par ce moyen acquérir un bonheur qui le conduirait à la suprême perfection.

2. — Quand bien même on lui nuit par haine, il ne rend point le mal pour le mal.

3. — Il ne faut pas faire de mal même à nos ennemis, car ce mal causerait inévitablement notre perte.

4. — La meilleure manière de punir celui qui t'a fait du mal est de le confondre de tes bienfaits.

5. — A quoi te serviront les sciences spirituelles et

divines, si le mal d'autrui ne te touche pas comme le tien propre?

6. — Répousse loin de toi la pensée de faire à un autre ce que tu sais être un mal.

7. — Il faut se garder de jamais faire sciemment et volontairement à qui que ce soit aucun mal, si faible qu'il soit.

8. — Pourquoi, je le demande, se permettre envers autrui ce que l'on sait être mauvais pour soi-même?

9. — Si le matin tu fais du mal au prochain, il t'arrivera du mal le soir.

10. — Puisque tous les maux doivent infailliblement fondre sur celui qui fait du mal aux autres, il faut s'abstenir du mal pour ne point en recevoir.

IX

RESPECT DE LA VIE

1. — Sache qu'avant tout la vertu nous oblige à n'attenter à la vie de qui que ce soit. Le contraire est doublement funeste, car il est fatal à la fois à celui qui tue et à celui qui est tué.

2. — Ne porter atteinte à la vie de qui que ce soit, et entretenir la vie d'un grand nombre en leur donnant des aliments, est la première des vertus que doit pratiquer un religieux.

3. — A un point de vue absolu, le respect de la

vie est la vertu la plus excellente ; elle est même supérieure à l'innocence de la langue que j'aie louée si magnifiquement.

4. — Le meilleur moyen d'acquérir la douceur nécessaire au religieux et d'éviter de donner la mort à qui que ce soit.

5. — Parmi ceux qui ont renoncé à tout pour n'avoir en ce monde aucune attache qui les empêche d'aller au ciel, le plus excellent est celui qui fuit le le meurtre avec horreur.

6. — Le Dieu de la mort qui dévore la vie des hommes épargnera celui qui donne toute son attention à éviter toute atteinte à la vie de qui que ce soit.

7. — Quand même tu devrais perdre toi-même la vie, ne fais rien pour enlever à un autre la douce lumière du jour.

8. — Bien que certains meurtres, comme, par exemple, les sacrifices sanglants, puissent procurer des avantages et même la félicité suprême, cependant le sage a horreur des biens qui s'acquièrent en donnant la mort.

9. — Ceux dont le métier consiste à tuer son fort méprisés de ceux qui reconnaissent la bassesse d'un tel moyen d'existence.

10. — En voyant un misérable traîner des membres perclus et une vie malheureuse, souvent on dit : « Cet homme est certainement coupable de la mort de quelqu'un. »

X

INSTABILITÉ DES CHOSES DU MONDE

1. — Regarder comme stable ce qui est caduc, c'est une ignorance très nuisible à un religieux.

2. — Les richesses nous viennent de la même manière que les spectateurs arrivent aux jeux publics; mais elles disparaissent tout comme ceux-ci à la fin de la pièce.

3. — Puisque les richesses sont instables de leur nature, aussitôt que tu les possèdes sers-t'en pour exercer les vertus qui seules donnent des fruits impérissables.

4. — Ce que nous appelons « un jour » nous apparaît comme une certaine mesure du temps; mais pour les clairvoyants c'est un fer qui tranche la vie.

5. — Avant que la voix manque à ta bouche, et que les derniers hoquets ferment ton gosier, hâte-toi de faire de bonnes œuvres.

6. — Nous disons souvent de quelqu'un : Il existait hier! et nous ne songeons pas que le jour présent est le dernier de beaucoup d'entre nous.

7. — Nous ne savons si nous vivrons un seul instant, et cependant nous roulons dans notre esprit des projets sans nombre pour l'avenir.

8. — L'oiseau qui sort de l'œuf pour voler est le symbole de l'union de l'âme avec le corps.

9. — La naissance et la mort s'alternent comme le sommeil et la veille (1).

10. — Si l'âme n'est que l'hôte du corps, n'est-il pas évident que le corps n'est point la maison en propre de l'ame?

XI

DE LA POURSUITE DE LA BEATITUDE ÉTERNELLE

1. — Celui qui se détache de toutes les choses mondaines est exempt des chagrins qu'elles occasionnent.

2. — Si l'on veut jouir des joies que procure même dans cette vie le renoncement à tout, il faut s'y résoudre vite, afin d'en recueillir pendant longtemps le fruit.

3. — Celui qui aspire au ciel doit, à la fois, mortifier ses sens et quitter tout ce qu'il possède.

4. — Pour être parfait, le pénitent doit ne rien avoir en propre, car la possession de quelque bien temporel, en enchaînant son âme, détruirait la pénitence.

5. — Si déjà notre corps est un boulet qui nous empêche de gravir le chemin du ciel, que sera-ce si nous y ajoutons l'attache des objets extérieurs ?

(1) D'après la métempsycose hindoue, chacun de nous passe par plusieurs naissances et plusieurs morts.

6. — Celui qui rejette loin de lui le fardeau accablant de l'amour de soi-même et des biens qu'il possède, aura une gloire que n'ont point acquise beaucoup même des immortels.

7. — Ceux qui ne se détachent point des biens temporels seront toujours tourmentés par eux.

8. — Ceux qui renoncent absolument à tout obtiennent la béatitude éternelle; tous les autres, au contraire, qui sont retenus dans les filets de leurs passions et qui sont liés par leurs désirs seront écartés du ciel.

9. — Si tu coupes tes attaches terrestres, tu échapperas aux peines d'une autre vie et tu arriveras vite au ciel; en cas contraire, tu seras longtemps repoussé de la béatitude céleste et sujet à toutes sortes de misères.

10. — Attache-toi avec force à l'amour de Dieu, et pour étouffer en toi celui des créatures, pénètre-toi chaque jour davantage de cet amour, et applique-toi à l'augmenter. (Saint Augustin a dit : « A mesure que la charité croît en nous, la concupiscence diminue. »)

XII

S'EFFORCER D'ARRIVER A LA POSSESSION DE LA VÉRITÉ

1. — L'égarement qui nous fait prendre l'erreur pour la vérité nous conduira à une vie malheureuse dans un autre monde.

2. — Celui qui possède une science exempte d'illusions et pure d'erreurs jouira d'une douce béatitude loin des ténèbres de l'enfer.

3. — Celui qui, repoussant tout ce qui est douteux, poursuit avec ardeur la vérité, quoique sur la terre, est très près du ciel, car il y arrivera facilement.

4. — A quoi te servira la science parfaite du monde avec lequel nous communiquons par les cinq sens, si tu ne possèdes pas la vérité absolue?

5. — La possession de la vérité consiste à connaître de toute chose, de quelque nature qu'elle soit, non pas l'apparence extérieure, mais les propriétés avec leurs causes et leurs effets.

6. — Ceux qui, ici-bas, acquièrent auprès des sages la connaissance du vrai Dieu, suivent une voie qui ne les fera pas rentrer dans ce monde de misère.

7. — Si ton esprit, à force d'étude et de méditation, arrive à embrasser l'ensemble des choses au point de vue de posséder Dieu dans sa vérité, tu obtiendras sans aucun doute la vie éternelle.

8. — On possède la vérité quand on a de Dieu une connaissance assez parfaite pour repousser les tentations qui nous conduiraient après la mort à une vie malheureuse et pour arriver à la béatitude éternelle.

9. — Si, guidé par une notion vraie de celui dont tout dépend, tu vis entièrement détaché des choses du monde, tu seras exempt des maux qui attendent quiconque suit une autre voie.

10. — Tu ne seras exempt de tous maux que quand tu auras chassé de ton cœur, jusqu'à même en effacer le nom, la concupiscence et la haine, et l'ignorance de la vérité non moins funeste qu'elles.

XIII

SE DÉTACHER DES CHOSES QUI AFFECTENT LES SENS; NE PAS MÊME LES DÉSIRER

1. — Les sages appellent les désirs des choses matérielles une semence qui produit une vie indéfiniment malheureuse après la mort.

2. — S'il te faut désirer quelque chose, que ce soit d'éviter le malheur après la mort, ce à quoi tu ne parviendras qu'en t'interdisant tout autre désir.

3. — Le bonheur que procure l'affranchissement de tout désir des choses sensibles est si grand, qu'il n'en est point de pareil dans ce monde et dans l'autre.

4. — Être exempt de tout désir, c'est être exempt de toute souillure; tu atteindras cette perfection en travaillant à acquérir la vérité.

5. — Ceux qui auront étouffé tout désir seront préservés de tout mal; les autres, bien qu'ils puissent éviter quelques-uns des maux de ce monde, n'échapperont point à ceux d'une autre vie.

6. — La vertu propre au religieux est de se garder contre les désirs des choses sensibles qui trompent les hommes et de les étouffer.

7. — En éteignant ces désirs qui sont les pires de tous les maux, on acquiert, même dans cette vie, une félicité inaltérable.

8. — Si tu domptes la concupiscence, tu feras des œuvres qui te vaudront l'exemption de tous les maux; car les passions une fois éteintes, il s'ensuit un parfait renoncement qui gagne la béatitude.

9. — Ceux qui sont exempts de désirs seront exempts de maux; ceux, au contraire, qui n'en sont point affranchis, seront pour cela seul constamment assiégés de maux.

10. — En écartant les désirs qui sont, de leur nature, impossibles à satisfaire complétement, on acquiert des titres certains à ce qui, de sa nature, est immuable, c'est à dire à la béatitude.

XIV

INFLEXIBILITÉ DES DECRETS DE DIEU

1. — Si le temps où, d'après les arrêts de Brama, tu dois faire fortune est arrivé, tu auras à l'instant même l'industrie qui fait acquérir la richesse; si, au contraire, le moment est venu de perdre ta fortune, tu deviendras tout d'un coup rebelle au travail et inhabile à conserver les richesses.

2. — Quelque habileté que nous ayons, elle nous fait défaut au moment où, d'après un arrêt éternel, nous devons perdre nos richesses; nous en sommes,

au contraire, remplis, quelle que soit notre incapacité, lorsque vient le moment fixé pour que nous arrivions à la fortune.

3. — En vain l'esprit le plus délié aura acquis des sciences nombreuses et subtiles, l'arrêt de Brama, en vertu duquel ses richesses doivent lui échapper mettra sur ses yeux un bandeau que la subtilité de son esprit ne pourra écarter.

4. — En ce monde autre chose est d'être riche, autre chose d'être sage et habile; pour quelle autre cause que l'arrêt de Brama, l'un devient-il riche et l'autre sage et habile?

5. — Si le temps fixé pour acquérir des richesses est arrivé, toutes les chances de perte tourneront au gain; en cas contraire, c'est l'inverse qui aura lieu.

6. — Ce qui, d'après les décrets, ne doit pas t'appartenir ne restera point en ta possession quelques efforts que tu fasses pour le conserver; ce qui au contraire t'a été attribué par les décrets te reviendra, quand bien même tu l'aurais dissipé et rejeté.

7. — Tu as beau entasser les trésors, tu n'en posséderas définitivement que la quantité fixée à l'avance par Brama.

8. — Même les plus pauvres ne pourront faire le vœu de renoncer à tout, si les décrets de Dieu s'y opposent, à moins que lui-même n'écarte cet obstacle.

9. — Puisque tu sais que tes désirs ne peuvent s'accomplir que de la manière et à l'époque arrêtée

par Brama, pourquoi t'affliger de ne point les voir satisfaits?

10. — Quoi que tu imagines pour combattre les décrets divins, il déjoueront toujours tous les stratagèmes. Qu'y a-t-il en effet dans le monde de plus puissant qu'eux?

LIVRE II

DES QUALITÉS ET DES CONDITIONS ESSENTIELLES

—

PREMIÈRE PARTIE

DE CE QUI EST ESSENTIEL AU ROI

I

GRANDEUR DU ROI

1. — Celui qui a une vaillante armée, de nombreux sujets, un trésor bien rempli, des conseillers habiles, l'alliance des rois voisins et une forte citadelle, six choses qui sont nécessaires à un roi, est entre les rois comme le lion entre les animaux.

2. — Il y a quatre qualités qui ne doivent jamais faire défaut à un roi; l'impassibilité, la liberté, la prudence et le courage.

3. — Trois choses sont inséparables de l'exercice du pouvoir royal, la vigilance, la science du gouvernement, la fermeté du caractère.

4. — Un roi doit ne jamais s'écarter de la vertu, bannir de son royaume tout ce qui est vicieux, et avoir une magnanimité qui ne se démente jamais.

5. — Il appartient à un roi, d'amasser de grandes sommes d'argent, de les réunir en toute sûreté dans son trésor, de les garder contre les tentatives des ennemis, puis de les employer avec prudence et sans prodigalité; elles doivent lui servir à récompenser les vertus et les services, et à enrichir le trésor public.

6. — Le monde exaltera par ses louanges le roi qui se montre facilement accessible à ses sujets et qui ne leur dit point de paroles dures.

7. — Les rois qui savent défendre comme leurs propres enfants les peuples qu'ils ont subjugués par l'affabilité de leurs paroles et la munificence de leurs dons, seront si bien servis par leur renommée, que leur empire s'étendra aussi loin qu'ils le voudront.

8. — Le roi qui, en observant la justice, donne tous ses soins à la défense de ses sujets, sera considéré comme le Dieu des hommes.

9. — L'univers entier se rangera sous le sceptre d'un roi qui aura la sagesse de souffrir les avis de ses conseillers, quelque désagréables qu'ils soient à ses oreilles.

10. — Le roi qui, à la libéralité et à la justice joint l'amour du peuple et le dévoûment à ses intérêts, aura une place glorieuse parmi les rois.

II

LA SCIENCE DU GOUVERNEMENT EST NÉCESSAIRE AUX ROIS

1. — Apprends parfaitement ce qu'il te faut savoir; ensuite suis invariablement les préceptes et les principes que tu as appris.

2. — Il est deux sciences, l'arithmétique et l'art de lire et d'écrire qui sont pour l'homme comme ses deux yeux.

3. — On peut dire que ceux-là ont des yeux qui ont appris les sciences; mais ceux qui n'ont rien appris ont, au lieu d'yeux, deux trous au front.

4. — Le devoir des hommes distingués par leur science est d'avoir une conduite si irréprochable que chacun rende à tous volontairement hommage à leur supériorité.

5. — Ceux-là acquerront la science qui se tiennent devant les maitres, pour en recueillir les leçons, comme le pauvre devant le riche; ceux au contraire qui, faute d'avoir cette humilité, n'apprennent rien, seront toujours des hommes sans valeur.

6. — De même que la hauteur d'eau que l'on a dans un puits est en raison de la profondeur à laquelle il est creusé; de même la science dans un homme est en raison des études qu'il a faites.

7. — S'il est vrai que pour le savant toute province est sa province, toute ville est sa ville, tout

pays est sa patrie, pourquoi tant d'hommes refusent-ils de s'instruire?

8. — La science qu'on acquiert en ce monde sert aussi pour l'autre, car elle aide à gagner la béatitude.

9. — Les hommes instruits voyant tout le bien que la science leur fait à eux et au monde s'efforcent d'apprendre chaque jour davantage; avec la science ils acquièrent plus facilement la béatitude et ils dissipent l'ignorance des autres hommes.

10. — Ce qui constitue des richesses incorruptibles et sublimes, ce sont les sciences et non point l'or et les autres biens que chacun possède; car la science, bien que distribuée à des milliers d'hommes, ne se dissipe point comme l'or, et elle n'est point banale comme les autres richesses que l'on trouve même chez les derniers des hommes.

III

UN ROI DOIT FUIR L'IGNORANCE

1. — Parler, sans la science nécessaire, dans une réunion de savants, c'est la même chose que jouer à la boule sur une table qui ne porte point de divisions.

2. — Celui qui, sans les connaissances nécessaires, entreprend de parler dans une assemblée, ressemble à un homme qui adresse ses désirs à une femme privée de ses seins.

3. — Les plus ignorants acquerraient la science

s'ils laissaient les savants parler les premiers ; car en sachant se taire et écouter au lieu de parler de choses que l'on ignore, on recueille la science de la bouche des savants.

4. — Votre intelligence, si grande quelle soit, si elle est sans culture, n'est rien aux yeux des savants.

5. — Celui qui, bien qu'ignorant, se croit instruit, est bientôt guéri de cette erreur, s'il lui arrive de parler devant des savants.

6. — Les ignorants, comme les champs stériles, ne comptent dans le monde que pour le nombre.

7. — Celui qui n'a pas l'esprit d'investigation et d'étude, ni une érudition étendue, n'a que des avantages que l'on trouve aussi dans une statue taillée par un ciseau habile et bien ornée.

8. — La richesse est un plus grand mal pour l'ignorant que la pauvreté pour le savant.

9. — Un ignorant, quoique de haute naissance, n'aura jamais la considération qui sera accordée à un savant d'une basse extraction.

10. — Il y a la même disparité entre le savant et l'ignorant qu'entre l'homme et la brute.

IV

S'INSTRUIRE PAR LE COMMERCE DES SAVANTS

1. — Les richesses qui s'acquièrent par l'ouïe, c'est à dire par la conversation des savants, doivent

être appelées les richesses par excellence, puisqu'elles sont supérieures à toutes les autres.

2. — Si vous ne vivez point par les oreilles et par l'esprit, il vous faudra vivre par le ventre.

3. — Ceux qui se nourrissent de la conversation des savants, qui est comme l'aliment de nos oreilles, sont, bien que mortels, semblables aux immortels qui savourent l'odeur des victimes et la fumée des sacrifices.

4. — Quoique tout à fait ignorant, écoute les discours des savants ; ce sera ton bâton d'adversité ; appuyé sur lui ton courage ne faillira point.

5. — Les paroles des sages et des savants sont pour l'ignorant comme le secours d'un bâton dans un endroit glissant.

6. — Écoute d'un savant jusqu'au moindre enseignement, car bien qu'il paraisse minime, il peut, dans la suite, procurer une grande gloire.

7. — Quand bien même tes études t'auraient laissé beaucoup de méprises et d'erreurs, tu parviendras à n'en commettre aucune dans tes discours, si au travail de l'étude tu joins des entretiens fréquents avec les savants.

8. — Celui-là est sourd dans lequel les discours des savants ne pénètrent point et qui n'en entend que le son ; ses oreilles sont pour lui un organe mort, puisqu'il n'est point pour lui, comme c'est sa fonction, le chemin par lequel nous arrive le savoir.

9. — Si vous n'acquérez point dans la société

des savants la connaissance des choses subtiles, il vous sera difficile de tenir des discours élevés.

10. — Il en est qui ignorent qu'il est pour les oreilles un aliment délicieux, et qui ne tiennent pour agréables que les mets qui flattent le palais; mais de quelle utilité sont-ils dans ce monde, et que perdra-t-on à leur mort?

V

LA PRUDENCE

1. — La prudence est une arme particulière pour combattre les maux qui nous menacent; c'est une citadelle inexpugnable pour les ennemis, parce qu'elle leur est inaccessible.

2. — Le propre de la prudence est d'arrêter l'entraînement naturel de la volonté, et en examinant mûrement si l'objet vers lequel elle se porte est bon ou mauvais, de lui faire rejeter ce qui est mauvais et adopter ce qui est bon.

3. — La prudence te commande de pénétrer le véritable sens de tout ce que tu entends, de quelque bouche que ce soit, et d'en connaître exactement la valeur.

4. — Elle t'oblige à rendre facilement intelligible à ceux qui t'écoutent tout ce que tu leur dis, quelque difficile à saisir que ce soit, et à comprendre ce que disent les autres, quelque subtil que ce soit.

5. — Un roi prudent fait amitié avec les sages, et son amitié n'est point comme les fleurs qui s'ouvrent pour se fermer ensuite.

6. — Un roi prudent doit soumettre sa conduite aux mêmes règles que les autres hommes et obéir aux mêmes lois que le reste du monde.

7. — L'homme prudent prévoit l'avenir; l'imprudent est toujours surpris par les événements.

8. — C'est folie de ne point redouter ce qui doit l'être, et prudence de craindre quand il y a lieu.

9. — A celui qui a la prudence de prévoir les maux contre lesquels il doit se garder et celle de les prévenir, il n'arrivera aucun mal qui puisse l'abattre.

10. — La prudence assure la possession de tous les biens. Sur quoi peut-on compter avec l'imprudence?

VI

CHASSER LES VICES

1. — Le premier de tous les bonheurs est celui d'un roi, qui, ne cédant point à l'enivrement de la fortune, ne se laisse point aller à la colère ni à la luxure.

2. — Un roi doit éviter trois écueils : l'amour immodéré de l'or, l'orgueil qui se met au dessus de la justice, l'indulgence pour les hommes vicieux.

3. — Bien qu'une faute soit petite comme un grain

de mil, elle paraîtra grande comme un palmier à ceux qui détestent le vice.

4. — Puisque le vice est un ennemi si dangereux, mets-toi en garde contre lui, en considérant combien cette vigilance te sera utile.

5. — Le bonheur d'un roi qui ne se prémunit point contre les vices sera dévoré comme la paille jetée devant le feu.

6. — Un roi qui, après avoir chassé le vice de lui-même, le chasse aussi de ses sujets, n'a plus ensuite à se mettre en garde contre les dangers.

7. — La fortune d'un roi que l'avarice empêche de faire les dépenses nécessaires s'évanouira promptement.

8. — Ce vice qu'on appelle l'amour de l'or et qui empêche de le donner lorsqu'on le doit, est tellement au dessus de tous les autres vices, que rien ne paraît aussi honteux.

9. — Dans quelque situation que tu sois, quelque haute que soit ta fortune, ne t'enorgueillis point, ne poursuis que ce qui présente un avantage solide.

10. — Quand un roi sait jouir des plaisirs que lui offre la fortune, de manière à ne laisser voir de passion pour aucun d'eux, il ne laisse de jour pour aucun stratagème contre lui et il déjoue toute la science des ennemis.

VII

S'ADJOINDRE LES HOMMES ÉMINENTS

1. — Un roi doit s'adjoindre les hommes de vertu, d'expérience et de sagesse en recherchant leurs mérites et les moyens de s'assurer de leur dévoûment.

2. — Il doit avoir le concours des hommes zélés pour guérir les maux qui viennent affliger son royaume et pour en prévenir le retour.

3. — C'est chose difficile entre toutes que de gagner à soi les hommes éminents en les traitant en amis.

4. — Se concilier les hommes d'un mérite supérieur au sien, de manière qu'ils soient tout à lui, donne à un roi plus de force que le pouvoir le plus étendu.

5. — Puisque de bons et sages ministres sont pour un roi comme les yeux qui le guident dans sa marche, il faut qu'il s'associe les hommes que, par un examen attentif, il a reconnus capables de lui rendre ce service.

6. — Lorsqu'un roi a pour ministres des honnêtes gens dont il est l'ami et qu'il les écoute comme des amis, les ennemis ne peuvent rien contre lui.

7. — Quel mal peut-on faire à un roi qui s'adjoint,

pour gouverner, des hommes sachant le blâmer quand il le faut?

8. — Un roi dont le pouvoir n'a pas pour gardiens des guides qui osent le conduire, quand bien même il n'aurait pas d'ennemis à combattre, se détruira par lui-même.

9. — De même qu'un négociant qui manque de capitaux ne peut faire d'opérations lucratives, de même un roi ne peut que tomber si des conseillers indépendants ne lui apportent pas le riche tribut d'une discussion approfondie.

10. — Ne pas savoir se créer des amis honnêtes et prudents, est pire, pour un roi, que de se faire de nombreux ennemis.

VIII

NE POINT FAIRE SA SOCIÉTÉ DES HOMMES SANS VALEUR, TELS QUE LES MALHONNÊTES GENS ET LES FLATTEURS

1. — L'homme supérieur fuit la société des gens de peu, le propre d'un homme sans valeur est de faire sa société de ces gens comme s'ils étaient sa propre famille.

2. — De même que l'eau est modifiée par la terre à travers laquelle elle passe et lui emprunte de ses propriétés, de même notre esprit prend les qualités de nos familiers.

3. — Chacun de nous doit à la nature et apporte

en naissant ses qualités particulières; mais les dehors sous lesquels nous nous montrons sont le reflet des qualités de ceux que nous fréquentons.

4. — Certains sentiments ou jugements particuliers paraissent nous être personnels, et cependant il faut les attribuer à la société où nous vivons.

5. — Aie une société irréprochable, elle te servira, comme une tenaille, à garder ton esprit et ta conduite exempts de toute souillure.

6. — De même que celui dont l'âme est sans tache, donne le jour à des enfants vertueux, de même on ne peut attendre que des actes honnêtes de celui qui ne fréquente que des honnêtes gens.

7. — Les qualités personnelles d'un roi font le bonheur des hommes ici-bas; les qualités de ceux qu'il associe à son gouvernement lui font acquérir tous les genres de gloire.

8. — Quelles que soient les qualités naturelles d'un homme plein de cœur, celles de ses amis lui seront encore plus profitables.

9. — La béatitude éternelle est la récompense des vertus personnelles de chacun; cependant les vertus de la société dans laquelle nous vivons ont la plus grande part à son obtention.

10. — Rien de plus profitable que la société des gens de bien, rien de plus nuisible que celle des hommes vicieux.

IX

N'AGIR QU'APRÈS MURE RÉFLEXION

1. — Un roi ne doit tenter aucune entreprise, sans au préalable examiner mûrement les sacrifices qu'elle exigera, les résultats qu'elle produira et les avantages qu'elle procurera.

2. — Celui qui n'agit qu'en consultant des conseillers éprouvés, et après mûre réflexion, ne trouvera rien de difficile à accomplir.

3. — Un homme prudent n'entreprend jamais, pour augmenter sa fortune, une affaire qui l'expose à la perdre.

4. — On ne se lance point dans une entreprise dont le résultat est incertain, quand on craint le blâme qui en suivra l'avortement ou l'issue malheureuse.

5. — Un roi qui attaque l'ennemi, sans s'être auparavant rendu compte, de la manière la plus positive et la plus certaine, non seulement de quelques points de sa situation, mais de tout ce qui intéresse le succès, ne fait que le fortifier.

6. — On se perd non seulement en faisant ce qu'il ne faut pas, mais encore en ne faisant pas ce qu'il faut.

7. — Ne te décide qu'après mûre réflexion à ten-

ter une entreprise; car c'est une grande faute que de la commencer en disant : Je verrai ensuite.

8. — Quelque peine que tu prennes pour exécuter un de tes desseins, si tu ne t'es point donné celle d'étudier mûrement à l'avance les moyens de le faire réussir, il échouera, quel que soit le nombre de personnes qui te prêteront leur concours.

9. — Quand bien même tu aurais parfaitement dressé toutes tes batteries, le désordre s'y mettra si tu ne conduis l'affaire avec une parfaite connaissance du caractère de chacun en t'y accommodant.

10. — Si un roi commet des actes contraires à l'honneur de sa couronne, il en sera puni par la désapprobation universelle; en conséquence, parmi les moyens qui pourront le conduire à son but, il ne doit prendre que ceux que le monde ne saurait blâmer.

X

IL FAUT COMPARER SA FORCE AVEC CELLE DE L'ENNEMI, ET SE RENDRE COMPTE DES MOYENS DONT ON DISPOSE ET DE CEUX QUE L'ENNEMI PEUT OPPOSER

1. — Avant d'attaquer l'ennemi, un roi doit se rendre un compte exact de la vigueur du coup que cet ennemi peut lui porter, peser sa propre force et celle des ennemis, et l'appui que les auxiliaires peuvent prêter, soit à lui, soit à l'ennemi.

2. — Il n'est pas de dessein dans lequel on ne réussisse, quand on s'applique de toutes ses forces à connaître à fond tout ce qu'il est possible de faire et à savoir tout ce qui est nécessaire dans chaque occurrence.

3. — Beaucoup ont échoué pour n'avoir, avec des forces trop inférieures, consulté que leur courage, et ont péri en attaquant un ennemi plus puissant.

4. — Le roi qui n'a pour ses voisins ni courtoisie ni bons procédés, qui ne sait point se borner, qui refuse toute concession à ceux qui lui en font, touche à sa ruine.

5. — Quand bien même un char ne serait chargé que de plumes, si le poids dépasse sa force, l'essieu se brisera.

6. — Si celui qui a atteint le sommet d'un arbre, veut monter plus haut, sa folie lui coûtera la vie.

7. — Mesurer sa libéralité sur ses ressources est le moyen de conserver ses richesses.

8. — Quelque étroit que soit le canal qui nous amène l'argent, nous échapperons à la ruine, si le canal qui le fait écouler n'est pas plus large.

9. — La fortune de celui qui n'arrête point sa dépense à la limite de ses revenus n'est qu'apparente; son bonheur est une illusion qui s'évanouira et disparaîtra.

10. — Un roi qui affiche une munificence hors de proportion avec ses richesses les voit bientôt se tarir.

XI

CHOISIR LE TEMPS OPPORTUN POUR UNE ENTREPRISE

1. — La corneille attaque avec succès pendant le jour la chouette qui, la nuit, a l'avantage sur elle; de même un roi pour vaincre ses ennemis doit choisir le moment favorable.

2. — Plier l'exécution de ses desseins aux circonstances, c'est pour un roi une corde qui attachera invariablement le succès à toutes ses entreprises.

3. — Si un roi disposant des ressources nécessaires, sait encore choisir le moment favorable pour entreprendre, qu'y aura-t-il de difficile pour lui?

4. — Quand bien même il méditerait de subjuguer l'univers entier, il y réussirait, s'il choisissait pour cela le temps et le lieu favorable.

5. — Les rois qui méditent de subjuguer l'univers ne font rien, lors même qu'ils ont une confiance absolue dans le succès, avant que le moment opportun soit arrivé.

6. — Un roi courageux qui attend, sans rien faire, le moment favorable, tient une conduite aussi honorable que celui qui dans une bataille sait reculer lorsqu'il le faut, pour mieux combattre ensuite.

7. — Un roi prudent qui reçoit une injure de ses ennemis ne manifeste point sur-le-champ son res-

sentiment, mais il le concentre en attendant le moment de le faire éclater.

8. — Souffre ce que tu ne peux empêcher de l'ennemi que tu ne trouves point l'occasion d'attaquer avec avantage, car lorsque le moment favorable pour sa défaite sera venu, il tombera sous tes pieds.

9. — Lorsque tu posséderas ce qui est le plus difficile à obtenir, une occasion favorable, profite du moment pour entreprendre ce qui auparavant présentait trop d'obstacles.

10. — Fais comme le héron qui reste quelque temps immobile, pour frapper ensuite de son bec le poisson au moment opportun.

XII

CHOISIR POUR LE COMBAT UN LIEU AVANTAGEUX POUR SOI, ET DÉFAVORABLE A L'ENNEMI

1. — Tant que tu n'auras point trouvé un terrain favorable pour combattre, n'entreprends rien et ne méprise pas l'ennemi.

2. — Lors même qu'on aurait des troupes nombreuses et remplies d'ardeur contre l'ennemi, la protection d'une place forte à proximité procurera de grands avantages.

3. — On compense même l'infériorité des forces et l'on bat l'ennemi, en choisissant un lieu favorable et en se couvrant par l'avantage de la position.

4. — Un roi qui n'en vient aux mains avec l'ennemi que dans un poste avantageux trompe l'espoir de ceux qui l'attaquent.

5. — Le crocodile remporte toujours la victoire quand il combat dans une eau profonde, il est toujours vaincu quand on l'attaque hors de l'eau.

6. — Un grand char qui court sur ses roues comme sur des pieds agiles ne roule pas sur la mer; un navire qui fend la mer reste immobile sur terre.

7. — Si tu vas à l'ennemi, après avoir examiné tout ce qu'il convient sans rien négliger, et en choisissant un terrain favorable, tu n'auras besoin d'autre auxiliaire que ton courage.

8. — Celui qui n'a qu'une faible armée peut, en la postant avantageusement, renverser les projets de l'ennemi qui vient l'attaquer avec de grandes forces.

9. — Il n'est pas facile de vaincre des troupes qui combattent sur un terrain approprié à leurs qualités, quand bien même elles ne seraient point protégées par une place forte, et qu'elles ne seraient point renommées pour leur habileté dans l'art de la guerre.

10. — L'éléphant qui enfonce avec son poitrail les phalanges hérissées de lances et qui ne craint pas même son conducteur, s'il arrive que ses pieds s'enfoncent dans la fange, reste à la merci d'un faible renard.

XIII

EN CHOISISSANT SES MINISTRES, S'ASSURER DE LEUR APTITUDE

1. — Lorsqu'il choisit un ministre, le roi doit s'assurer de la manière la plus certaine par un mûr examen, qu'il ne faillira par aucun de ces points : l'équité, les richesses, les femmes, le courage devant la mort.

2. — Celui qui, à une haute naissance, joint la haine du vice et la crainte de la honte, et qui rougirait d'une mauvaise action, doit sans aucun doute être choisi.

3. — Ceux mêmes qui ont appris les hautes sciences et qui n'ont aucun des défauts dont il vient d'être parlé peuvent difficilement être exempts de toute ignorance.

4. — Que le roi pèse les qualités bonnes et mauvaises de celui dont il songe à faire son ministre, qu'il examine mûrement lesquelles l'emportent des unes et des autres et, suivant le côté duquel penchera la balance, qu'il l'adopte ou le rejette.

5. — Nos actions sont la pierre de touche de notre grandeur ou de notre bassesse.

6. — Évite de choisir des hommes sans famille ni fortune, parce qu'ils ne sont point retenus par la

crainte d'avoir à rougir devant ceux de leur parenté ou de leur rang.

7. — Choisir pour ministres des hommes incapables, à cause de l'affection ou du penchant que l'on a pour eux, c'est courir à de grandes fautes.

8. — Élever au ministère des hommes inconnus avant de les avoir parfaitement éprouvés, c'est se préparer des désastres qui pèseront jusque sur la postérité du roi.

9. — Ne prends jamais un ministre qu'après un examen approfondi; et lorsque tu l'auras choisi, ne mets pas en doute, sans de graves motifs, ses bonnes qualités que tu as reconnues.

10. — Choisir sans examen ou bien douter de celui qui a été choisi en toute connaissance, c'est pour un roi une source de maux irréparables.

XIV

DU PARTI QUE LE ROI DOIT TIRER DE SES MINISTRES

1. — On doit élever aux premières fonctions des hommes qui, pesant le bien et le mal, ne sont capables par caractère que d'employer des moyens bons et honnêtes.

2. — Un bon ministre doit, en s'appliquant constamment à augmenter le trésor public et à assurer la prospérité du roi, savoir prévenir par sa prudence

toutes les causes de perte pour le trésor et de désastre pour le souverain.

3. — Un ministre doit aimer le roi, être versé dans les matières de sa charge, posséder l'esprit de décision et n'avoir ni l'amour des richesses ni celui des plaisirs. Il ne doit rien laisser à désirer sous aucun de ces rapports.

4. — Il en est qui semblent réunir toutes les aptitudes et toutes les vertus nécessaires à un ministre et qui, mis à l'œuvre, sont tout autres qu'ils ne paraissent.

5. — Pour la conduite des entreprises d'une grande importance, il faut à un roi des hommes qui sachent trouver des moyens de succès et surmonter les obstacles qui surgissent, il ne doit jamais les confier à des incapables, quelque affection qu'il ait pour eux.

6. — Après avoir bien pesé la nature d'une entreprise et l'aptitude de celui qui est chargé de l'exécuter, s'il trouve que l'une et l'autre s'adaptent aux circonstances qui se présentent, il doit profiter sans hésiter de l'occasion favorable.

7. — Après avoir mûrement réfléchi au but que tu poursuis, aux moyens de l'atteindre et à la personne qui en est chargée, si tu veux qu'elle l'accomplisse, laisse-lui les moyens et la liberté d'action.

8. — Après avoir choisi le mieux possible, le roi doit mettre l'homme de son choix à même de réussir.

9. — La fortune abandonnera un roi s'il n'autorise point la familiarité d'un ministre qui est tout entier à

ses fonctions et qui possède à fond tout ce qui en ressort.

10. — Quand les ministres font leur devoir, tout le monde fait le sien ; en conséquence les rois doivent avoir constamment l'œil sur leurs ministres, et savoir tout ce qui les concerne.

XV

S'ATTACHER LES MEMBRES DE SA FAMILLE

1. — Lorsque nous tombons dans la pauvreté, il n'y a que nos parents qui se souviennent de notre ancienne fortune et des services que nous leur avons rendus au temps de notre prospérité.

2. — Quand un roi a le bonheur d'avoir des parents d'un dévoûment inaltérable, ils sont ses soutiens les plus surs, il doit les attacher invariablement à sa personne, car ils auront incessamment des rejetons qui augmenteront sa force et sa puissance.

3. — La fortune d'un roi, quand les parents n'y ont aucune part, est comme l'eau contenue dans un lac qui manque de digues et de profondeur.

4. — Un roi doit profiter de ses richesses pour se faire une ceinture de ses parents en les partageant avec eux.

5. — Quand un roi pourvoit libéralement aux besoins de ses parents et se montre affable envers eux, ils l'entourent de leurs rangs épais ; car ne se séparant

jamais du roi et s'alliant à beaucoup d'autres, ils forment autour de lui une circonvallation non seulement avec leurs personnes mais encore avec leurs alliés.

6. — Dans tout l'univers, personne n'a plus de parents que celui qui, à la libéralité, joint l'indulgence.

7. — La corneille ne cache point la nourriture qu'elle vient de trouver ; son cri au contraire appelle les autres ; celui qui fera comme elle verra, comme elle, accourir ses proches à son appel et sera secouru dans le danger.

8. — Si un roi distingue ses parents de ses autres sujets, s'il a des égards particuliers pour chacun d'eux, beaucoup en voyant cette faveur, se fixeront près de lui et s'attacheront à sa cour.

9. — Quand des parents se seront retirés de lui, il lui suffira pour regagner leur amitié, de faire disparaître le grief qui les a éloignés.

10. — Quand un parent, après t'avoir quitté sans grief, revient à toi pour quelque motif, il est prudent de l'admettre de nouveau à partager ta fortune.

XVI

ÉVITER LA FAINÉANTISE

1. — Le relâchement qu'amène l'excès de la joie et du plaisir est plus funeste à un roi qu'une irritabilité excessive, car il paralyse toutes ses qualités.

2. — Un roi perd sa gloire par la fainéantise et l'oubli, de même qu'on perd la science en s'adonnant tout entier aux plaisirs de la table.

3. — Un roi fainéant ne saurait acquérir aucune gloire; à ce sujet il n'y a qu'une voix parmi tous les hommes instruits en quelque genre que ce soit.

4. — Une citadelle ne sert à rien sans le courage pour la défendre, de même les faveurs de la fortune ne servent à rien aux rois fainéants, car leur nonchalance les fera toutes évanouir.

5. — Celui qui, plongé dans l'inertie, ne sait ni prévenir ni combattre les maux qui le menacent pleurera un jour sa faute.

6. — Ce que l'on peut souhaiter à un roi, c'est d'être prévoyant et vigilant pour tous.

7. — Il n'y a pas de difficultés que ne puissent surmonter une prévoyance universelle et une application constante à toutes choses.

8. — Un roi ne doit négliger aucun devoir, aucun soin qui touche à sa gloire; car aux négligents il n'arrive rien de bien, même après la mort.

9. — Quand un roi aveuglé par sa fortune tombe dans l'inertie, qu'il se souvienne de ceux qui, pour cette cause, ont fini misérablement.

10. — Rien n'est impossible à celui qui a l'esprit toujours tendu vers le but qu'il se propose.

XVII

DE LA JUSTICE

1. — L'équité pour un roi consiste à juger ses sujets, à quelque classe qu'ils appartiennent, sans trop d'indulgence, et avec une mesure égale pour tous, et à les punir suivant les lois, sans jamais être plus sévère qu'elles.

2. — Bien que tout l'univers vive dans l'attente de la pluie, les sujets d'un roi ne vivent que dans l'attente de sa justice.

3. — Tout repose sur la justice des rois, même les lois et les vertus envers Dieu.

4. — Un roi qui aime ses sujets et qui rend impartialement la justice verra l'univers embrasser ses genoux et des peuples sans nombre se ranger sous ses lois.

5. — Dans un royaume dont le souverain tient d'une main équitable le sceptre de la justice, en se conformant aux lois, une heureuse récolte suivra toujours la pluie tombée en temps opportun.

6. — Ce n'est ni la lance, ni la force des armes qui donne la victoire à un roi, mais bien le sceptre inflexible de la justice.

7. — Un roi défend tout l'univers, mais l'équité le défend s'il ne s'en écarte jamais.

8. — Un roi que ne distingue point son affabilité, qui ne rend point la justice suivant les lois et qui ne conforme point ses actions à l'équité, se perdra lui-même par cette conduite blâmable, lors même qu'il n'aurait aucun ennemi à combattre.

9. — Le roi qui, tout en défendant ses sujets contre l'ennemi du dehors et en prenant d'eux un soin vigilant, punit leurs crimes, ne saurait en être blâmé, car il ne fait que son devoir.

10. — En châtiant les homicides et les autres criminels, un roi ressemble à celui qui arrache les mauvaises herbes entre les épis.

XVIII

DE L'ABSENCE DE LA JUSTICE. — D'UN GOUVERNEMENT INJUSTE

1. — Plus cruel qu'un assassin de profession est le roi qui exerce des vexations contre ses sujets et qui commet des actes contraires à l'équité, car la mort ne leur cause qu'une douleur d'un instant, tandis que les vexations et les extorsions leur occasionnent des tourments sans fin.

2. — Celui qui non content d'exiger les tributs ordinaires, dépouille encore ses sujets de leurs biens, est semblable au brigand qui force le voyageur à lui livrer sa bourse.

3. — Un roi qui, chaque jour informé des crimes commis, ne les punit pas suivant les lois, amène son royaume chaque jour plus près de sa ruine.

4. — Un roi qui ne tient point le sceptre d'une main égale en suivant les lois de la justice, perdra à la fois et l'or qu'il a amassé et ses sujets qui lui en donneraient de nouveau.

5. — Les larmes que versent les sujets par suite des vexations qu'ils souffrent de leur roi sont des limes qui usent sa fortune instantanément.

6. — La justice seule cimente la fortune des rois; sans elle, leur gloire, quelque grande qu'elle soit, ne dure pas. Le nom d'un roi juste est impérissable.

7. — Le défaut de clémence dans un roi est, pour ses sujets, ce qu'est pour la terre le manque de pluie.

8. — Quand on est le sujet d'un roi injuste, il vaut mieux être pauvre que riche.

9. — Si un roi abandonne la justice, la pluie abandonnera son royaume, qui restera aride sous un ciel aride.

10. — S'il ne protége point ses sujets dont il est le gardien, les vaches, dans son royaume, ne donneront point de lait et les brahmes, désertant leurs fonctions, cesseront d'enseigner la loi divine et d'offrir des sacrifices.

XIX

NE POINT TERRIFIER SES SUJETS

1. — Le roi doit examiner sans colère les fautes de ses sujets et, pour en empêcher le retour, les punir suivant leur gravité et sans rigueur excessive.

2. — Les rois qui veulent s'assurer une félicité durable doivent, lorsqu'ils châtient leurs sujets, être pleins de courroux en levant le bras, mais s'adoucir en l'abaissant.

3. — Un roi qui n'observe point la justice, et qui sème l'épouvante par des supplices, doit s'attendre infailliblement à une chute rapide.

4. — Un roi qui a la réputation d'être la terreur de ses sujets périra d'une mort prématurée; car Dieu exaucera les vœux des opprimés qui lui souhaitent une fin prompte.

5. — Si un roi n'écoute point ses sujets avec bonté, s'il leur montre un visage terrible, sa fortune, quelque haute qu'elle soit, s'évanouira comme sous le mauvais regard d'un esprit du mal (les Hindous attribuent au *mauvais regard* un pouvoir malfaisant très étendu).

6. — Un roi qui n'a que des paroles dures pour ses sujets, et qui ne se laisse jamais fléchir, touche à sa chute quelle que soit son élévation.

7. — Des paroles dures et des amendes arbitraires

sont comme une lime qui use dans un roi la vaillance qui donne la victoire.

8. — Un roi qui abandonne les affaires à ses ministres sans y travailler avec eux, et qui ensuite s'irrite contre eux des échecs qu'il éprouve, verra sa fortune décliner, car tous ceux qui pourraient l'aider l'abandonneront.

9. — Si un roi ne se construit pas un citadelle avant l'arrivée de l'ennemi, il sera saisi de crainte à son arrivée et il succombera aussitôt.

10. — Un roi ne se livre à une sévérité injuste que quand il prend pour conseils des hommes qui ignorent les lois du royaume. Or qu'y a-t-il de plus funeste que ces hommes? Rien assurément.

XX

DE LA CLÉMENCE

1. — Si les rois n'avaient pas cette admirable qualité qu'on appelle la clémence, le monde cesserait d'exister.

2. — C'est la clémence qui conserve le cours du monde, car sans une patience mutuelle à nous supporter les uns les autres, sans une charité réciproque à nous assister mutuellement dans le besoin, deux qualités qui procèdent de la clémence, le monde ne pourrait subsister. Ceux qui manquent de clémence

font-ils sur la terre autre chose que peser sur elle d'un lourd poids?

3. — Des yeux qui n'expriment point la clémence sont comme des instruments de musique qui ne rendent point de sons harmonieux.

4. — Bien qu'on les voie sur le front, des yeux sont comme morts lorsqu'on n'y lit jamais la grâce du coupable.

5. — La beauté des yeux, c'est l'expression de la miséricorde; sans elle ce ne sont que des trous dans le visage.

6. — Ceux qui manquent de clémence sont, bien qu'ils aient des yeux au front, semblables à des arbres fixés à la terre.

7. — Ceux en qui il n'y a point place pour la miséricorde sont aveugles; ceux qui ont des yeux pour regarder ont aussi la miséricorde.

8. — Le monde appartient à ceux qui savent allier la clémence avec la justice.

9. — User de clémence envers ceux mêmes qui s'efforcent d'exciter notre courroux et leur pardonner est une grande vertu.

10. — Celui qui se voyant présenter du poison le prend sans s'irriter acquerra pour sa magnanimité une gloire universelle.

XXI

DES AGENTS SECRETS

1. — Une police habile et la connaissance approfondie des lois sont comme les deux yeux d'un roi; l'un le tient au courant de ce que font ses sujets et ses ennemis, l'autre lui apprend les règles qu'il doit leur appliquer.

2. — Il faut qu'un roi soit chaque jour informé sur-le-champ de ce que chacun fait.

3. — Un roi qui ignore la nécessité de tout savoir par des agents secrets, ne sera jamais victorieux de ses ennemis.

4. — Les agents secrets d'un roi doivent épier attentivement ses ministres, ses parents et les ennemis.

5. — Pour remplir parfaitement cet emploi, il faut savoir prendre des manières et un déguisement qui endorment toute défiance chez ceux qu'on épie, et être intrépide pour souffrir tous les tourments plutôt que de se trahir.

6. — Déguisé en religieux ou en voyageur, l'espion pénètre dans des lieux inaccessibles; il voit tout, il écoute tout avec attention, et quelque pressé ou torturé qu'il soit, il ne se trahit par aucune hésitation.

7. — Il écoute les secrets des ennemis, afin de pou-

voir rapporter avec toute la certitude et tous les éclaircissements désirables ce qu'il a appris.

8. — Les secrets qu'un espion a rapportés, on doit les faire chercher de nouveau par un autre espion, pour les vérifier.

9. — Le roi doit s'enquérir d'une même chose par plusieurs agents étrangers les uns aux autres et qui font leurs recherches dans le même temps. Si tous leurs rapports s'accordent on peut compter sur ce qu'ils ont dit.

10. — Ne fais de ce que tu as découvert par un agent secret aucun usage apparent, autrement l'office qu'il te rend secrètement deviendra public.

XXII

DE LA FORCE D'AME

1. — Le roi doué d'une âme forte, possède réellement ce que la fortune a mis entre ses mains ; un roi faible n'a rien en propre, car ce qu'il possède lui sera enlevé.

2. — La force d'âme est une richesse que personne ne peut nous ravir et c'est la seule certaine; les autres sont passagères et infidèles.

3. — Un grand cœur supporte sans s'abattre la perte de sa fortune, parce qu'il trouve en lui-même les moyens de la relever.

4. — Les richesses accourront d'elles-mêmes sous les pas de l'homme doué d'une force d'âme qui ne se dément jamais.

5. — Les fleurs qui naissent dans les eaux ne s'élèvent que jusqu'au niveau auquel les eaux montent elles-mêmes, de même les hommes ne s'élèvent qu'en raison de la hauteur de leur âme.

6. — Quelque desseins qu'un roi médite il faut qu'ils soient élevés; car s'ils ne réussissent pas, ils auront au moins eu le mérite de la grandeur et ils illustreront le roi.

7. — Les malheurs et les revers n'abattent point une âme fortement trempée; de même que l'éléphant ne recule point devant une nuée de flèches.

8. — Un roi qui manque de courage n'aura jamais la gloire de pouvoir dire : Je suis puissant dans ce monde.

9. — Bien que supérieur au tigre par la taille et par la force de ses dents acérées, l'éléphant s'effraie quand celui-ci a pu s'élancer sur ses flancs.

10. — La force d'âme nous donne seule la pleine possession et le libre usage de notre esprit; celui qui en manque n'est donc point un homme, c'est un arbre qui en a la forme.

XXIII

DE L'APPLICATION AUX AFFAIRES. — LA VIGILANCE

1. — L'éclat illustre dont a brillé constamment une famille s'efface lorsqu'elle tombe dans une obscure inaction.

2. — Combats en toi l'inertie si tu veux illustrer ta famille.

3. — L'insensé qui vit dans une honteuse inaction verra s'éclipser la grandeur dans laquelle il est né, malgré tous ses efforts pour la retenir.

4. — Si l'on n'évite la paresse, si l'on ne se livre à un travail assidu, on perdra l'éclat de sa race et on souffrira beaucoup de maux.

5. — La procrastination, l'oubli, la paresse et le sommeil, voilà quatre bijoux dont aiment à se parer ceux qui courent à leur ruine.

6. — Quand bien même les richesses du plus puissant des rois leur écherraient en partage, des fainéants ne sauraient point en profiter.

7. — Le roi qui, enchaîné par la paresse, perd l'habitude du travail aura à subir les réprimandes de ceux qui ont charge pour donner de bons conseils (par exemple les brahmes).

8. — Un roi qui laisse l'inertie envahir sa famille, se forge des chaînes, car ne trouvant plus en elle de

forces à opposer à l'ennemi, il sera infailliblement réduit en servitude.

9. — Quiconque s'occupe à relever sa famille dans la décadence sera préservé par cela même de l'inertie.

10. — Un roi infatigable s'emparera, par une suite non interrompue de conquêtes, de toute la terre que les autres rois n'ont pu prendre que pied à pied.

XXIV

ASSIDUITÉ AU TRAVAIL

1. — L'assiduité au travail donne à l'esprit la force nécessaire pour ne point se rebuter devant les difficultés.

2. — Lorsque tu as commencé quelque entreprise, prends garde d'en perdre tout le fruit en y laissant quelque chose d'inachevé; celui qui, ne se rébutant pas, mène complétement à fin ce qu'il entreprend, aura à jamais l'estime des sages.

3. — Beaucoup doivent à leur assiduité au travail la gloire d'avoir fait de grandes libéralités; car sans le travail, ils n'auraient rien acquis et ils n'auraient rien eu à donner.

4. — De même que le bras d'un poltron ne peut manier l'épée lorsqu'il veut frapper, de même celui qui n'est point assidu au travail ne peut, à cause de sa pauvreté, être libéral.

5. — Celui qui préfère aux plaisirs une vie laborieuse sera le soutien et le restaurateur de sa famille.

6. — La persévérance dans le travail, c'est la richesse, le manque de travail c'est la pauvreté.

7. — Les sages attribuent pour séjour à la déesse de la misère la demeure des fainéants, et ils disent que la belle Latchoumi, la déesse de la fortune, reside chez les hommes laborieux.

8. — L'ignorance involontaire n'est point un crime; mais l'inertie qui fait négliger ses devoirs et ses intérêts à celui qui les connait parfaitement est impardonnable.

9. — Quand bien même la fortune contraire ne te permettrait point d'atteindre complétement le but auquel tendent tes efforts, ton travail te vaudra du moins un salaire qui paiera tes fatigues.

10. — Ceux qui travaillent sans relâche et sans jamais perdre courage verront fléchir le destin lui-même; car le destin contraire n'est que la punition du péché qui n'a pu être expié dans une vie antérieure; un jour viendra où l'expiation sera terminée, et où rien n'empêchera plus le travail de porter ses fruits.

XXV

NE POINT SE TROUBLER DANS L'ADVERSITÉ

1. — Quand l'adversité frappe à ta porte, accueille-la gaîment; car rien n'est plus utile que de faire bon ménage avec elle.

2. — Tes malheurs, fussent-ils immenses comme l'Océan, ne seront rien si tu les envisages de l'œil dont le sage les considère.

3. — Celui que n'abat pas l'adversité, abattra l'adversité elle-même.

4. — Imiter le bœuf qui tire le char dans les endroits les plus difficiles sans se rébuter jamais : c'est faire échec aux échecs que l'on éprouve en les dominant et les réduisant.

5. — Celui que la constance n'abandonne pas dans l'adversité, en triomphera, quand bien même des malheurs amoncelés pleuvraient sur lui.

6. — Celui que la richesse n'a point exalté ne se désole point dans la pauvreté.

7. — Les savants ne se troublent point dans l'adversité, sachant que la destinée de l'homme est d'être en butte à ses coups.

8. — Celui qui ne court point après les plaisirs et qui sait que le mélange des maux et des biens est une condition de notre nature, ne s'affaisse point dans

l'adversité, de même que celui qui fouille la terre ne se trouble ni se rebute de la trouver dure et résistante au hoyau, parce qu'il sait que c'est sa nature.

9. — Celui que le succès n'enfle point n'est point accablé par les revers.

10. — Accepter les revers qui traversent ses entreprises comme des faveurs de la fortune, qui en rendent plus glorieux le succès final, c'est chez un roi une vertu qui doit lui valoir l'éloge même des ennemis.

SECONDE PARTIE

QUALITÉS DE CEUX QUI ASSISTENT LE ROI

I

DU MINISTRE

1. — Un ministre doit se faire remarquer par son zèle pour les desseins du roi et par son habileté à préparer les moyens de succès, à saisir le moment favorable, à choisir le meilleur mode d'exécution et à applanir les difficultés.

2. — Il doit en outre se distinguer par sa fermeté, par son amour du peuple, par sa connaissance des lois et par un travail infatigable.

3. — Il doit semer la désunion entre les ennemis ligués contre le roi, traiter de son mieux les amis et les partisans du roi pour conserver leur amitié, et ramener à lui ceux qui l'ont quitté.

4. — Il doit étudier mûrement les affaires, employer les moyens les plus propres à les conduire à bonne fin et savoir parler de manière à ramener tout le monde à son sentiment.

5. — Il faut en outre qu'il ait une parfaite connaissance des vertus que doit posséder un roi, qu'il soit affable, accommodant aux circonstances et d'un esprit perçant.

6. — Pour celui qui joint la perspicacité à la science, qu'y a-t-il d'insaisissable même parmi les choses les plus ardues.

7. — On a beau posséder des théories parfaites, il faut encore étudier les hommes séparément et agir d'après la connaissance que l'on a acquise de chacun.

8. — Quand bien même le roi n'écouterait qu'avec répugnance et ne serait point éclairé, le devoir d'un ministre et d'user de toutes les ressources de son esprit pour l'empêcher d'agir autrement qu'il ne doit.

9. — Mieux vaut pour un roi avoir des millions d'ennemis armés contre lui, que son ministre pour ennemi. Ce dernier, à lui seul, peut lui faire plus de mal que tous les autres.

10. — Avec quelque soin qu'un ministre étudie la manière la plus convenable d'exécuter ce dont il est chargé, il n'y réussira point s'il manque d'adresse.

II

TALENT DE LA PAROLE; UN MINISTRE DOIT PARLER DE MANIÈRE A PERSUADER

1. — Ce que les sages considèrent comme essentiel à un bon ministre, c'est l'habileté de la parole ou le

talent de persuader; ils mettent cette qualité au dessus de toutes les autres.

2. — Comme un ministre peut par ses paroles procurer au roi un très grand bien ou lui causer un un mal extrême, il doit être très circonspect dans son langage.

3. — Un ministre doit parler de manière à attacher au roi de plus en plus ses amis et à faire désirer son amitié à ses adversaires.

4. — Il doit, dans sa manière de s'exprimer, avoir égard au rang et à la condition de ceux auxquels il parle; rien de plus convenable, rien de plus utile que cette attention.

5. — Un ministre n'avance jamais rien qu'avec la certitude de ne pouvoir être victorieusement contredit.

6. — Un ministre éminent doit parler de manière à plaire à ceux qui l'écoutent; mais lui-même ne doit point prendre garde à la manière dont s'expriment les autres et ne s'occuper que du fond de l'affaire qu'il traite.

7. — Celui qui a le don de la persuasion n'est point exposé à être écouté avec froideur et ne redoute pas son auditoire. Quel est en effet le contradicteur qui pourrait le vaincre? Aucun certainement.

8. — Le monde est bien vite subjugué par l'éloquence dont le pouvoir s'impose par l'ordre et la douceur qui règnent dans les discours.

9. — Ceux qui ne peuvent atteindre à la pureté et

à la concision dans leurs discours, affectent de parler avec redondance et avec emphase.

10. — Ceux qui ne peuvent communiquer aux autres nettement et clairement ce qu'ils possèdent bien, sont semblables à des fleurs qui brillent sur une branche, mais qui n'ont point de parfum.

III

PURETÉ DES ACTIONS

1. — Un bon auxiliaire ne nous fait remporter qu'un avantage temporel, mais une vie pure, outre des avantages temporels, nous assure la vertu et ensuite la récompense du ciel.

2. — Il faut éviter les actions qui ne font ni la gloire ni le bien d'autrui.

3. — Quiconque veut s'illustrer dans ce monde doit éviter toute action honteuse.

4. — Un homme droit ne fait jamais rien contre l'honneur, pas même pour éviter un grand mal.

5. — Ne fais jamais rien dont tu puisses avoir plus tard à te répentir; ou si tu le fais, ne te plains point ensuite de ce qui t'arrivera de fâcheux.

6. — Quand même tu verrais ta mère mourir de faim, ne fais rien de contraire à la vertu.

7. — Le sage préfère la dernière misère à la richesse mal acquise.

8. — Celui qui fait une mauvaise action, quand bien même elle l'aurait conduit à son but immédiat, en sera puni plus tard.

9. — Ce que tu as amassé par l'oppression, tu le perdras misérablement; ce que tu auras souffert pour la justice te comblera de bénédictions.

10. — Vouloir affermir le trône d'un roi en lui amassant des richesses par l'injustice, c'est essayer de faire durcir avec de l'eau un vase d'argile crue.

IV

DE L'ÉNERGIE

1. — Ce qui fait l'énergie de nos actions, c'est uniquement l'énergie de notre âme.

2. — Un bon ministre ne doit ni former d'entreprises impossibles ni reculer devant les difficultés de celles où il est engagé.

3. — Un ministre ou lieutenant du roi qui est homme de guerre, opère contre l'ennemi de telle sorte que celui-ci ne puisse deviner son intention avant qu'elle soit accomplie; autrement il subirait des échecs irréparables.

4. — Rien de facile comme de tracer des règles et de donner des ordres à tout le monde; rien de difficile comme d'arriver à l'exécution.

5. — Les ministres qui s'illustrent par leur énergie font la gloire d'un règne et la grandeur d'un roi.

6. — On accomplit tous ses desseins de la manière dont on l'a résolu, quand, à la prudence dans le conseil, on joint l'énergie dans l'action.

7. — Ne repousse pas un serviteur parce que son air te repousse; il en est en effet qui sont comme la cheville qui fixe l'essieu du char; bien que d'une apparence minime, ils font tout marcher.

8. — Ce que tu as résolu après mûre réflexion, mets-le à exécution sans hésitation ni retard.

9. — Quoique une œuvre exige de travail et d'efforts, si elle doit te procurer ensuite un grand bien, appelle à ton aide toute ton énergie pour l'accomplir.

10. — Quelque autre force que tu possèdes, si tu n'as pas celle de l'âme ou l'énergie, tu ne seras pas grand aux yeux des sages.

V

DU MODE D'EXÉCUTION

1. — Il faut réfléchir mûrement jusqu'à ce qu'on ait la certitude qu'une entreprise peut être menée à bonne fin ; cette conviction une fois acquise, c'est une faute d'en remettre l'exécution au lendemain.

2. — Accomplis lentement ce qui est œuvre de temps; mais fais vite ce qui ne souffre point de délai.

3. — Toutes les fois que tu es en force, attaque l'ennemi; si tu es plus faible que lui, invente quelque stratagème pour le vaincre.

4. — Des entreprises ébauchées et inachevées, une guerre commencée et non terminée, sont aussi dangereuses et aussi funestes qu'un incendie non éteint.

5. — La dépense, les moyens dont on dispose, l'opportunité du moment, la marche à suivre, le parti que l'on peut tirer des lieux, ce sont autant de points sur lesquels il ne doit rester aucun nuage lorsqu'on s'arrête à un dessein.

6. — Avant de rien entreprendre, il faut peser dans une juste balance la peine qu'on aura à atteindre le but, les obstacles qui peuvent se présenter, et, ceux-ci vaincus, et l'entreprise menée à fin, l'avantage qu'on en retirera.

7. — En outre pour réussir à quoi que ce soit, il faut constamment observer comme règle, de se faire éclairer complétement sur la matière par des hommes compétents.

8. — Une entreprise accomplie est un échelon pour en accomplir une autre semblable, un succès mène à un autre succès; un éléphant pris et apprivoisé sert à prendre d'autres éléphants.

9. — Il importe encore plus de détacher des ennemis leurs alliés, que de s'attacher plus étroitement ses propres alliés.

10. — Le ministre d'un roi qui n'a qu'un royaume peu étendu, s'il veut ne point trahir sa crainte d'un

voisin puissant qui pourrait le conquérir, ne doit souffrir de sa part aucune atteinte au droit ou à la dignité de son maître.

VI

DE L'AMBASSADEUR

1. — Un ambassadeur doit remplir les conditions suivantes : aimer sa famille et son pays, être d'une haute naissance, savoir dignement représenter le roi.

2. — Le dévoûment au roi, une connaissance approfondie de ses intérêts, un langage circonspect et persuasif, sont trois qualités essentielles à un ambassadeur.

3. — L'ambassadeur doit, par des rapports fréquents avec les ministres qui s'occupent constamment des droits que le roi peut faire valoir, en avoir acquis une connaissance parfaite, car il est chargé de faire remporter à son roi par ses paroles la victoire sur les rois qui le combattent avec les mêmes armes.

4. — Une grande portée d'esprit, un aspect vénérable ou séduisant, une grande science théorique et pratique, voilà trois avantages que doit posséder un ambassadeur.

5. — Il rend de grands services à son roi s'il sait, lorsqu'il a beaucoup de choses à exposer, les présenter avec ordre et concision, et si, lorsqu'il a à faire des re-

présentations penibles, il n'emploie que des paroles amicales et évite tout ce qui peut irriter.

6. — Un ambassadeur doit avoir : la science qui lui est nécessaire, l'impassibilité devant la colère et la menace, une parole lucide qui soit bien comprise de son auditeur, et la présence d'esprit qui sait se tirer d'une difficulté ou d'un danger.

7. — Pour bien s'acquitter de son ambassade, il s'informe parfaitement de la manière dont il doit se conduire, il choisit le moment et le lieu le plus favorable pour entretenir le roi, et il ne fait aucune démarche qu'après l'avoir mûrement pesée.

8. — Il a des mœurs pures, la faveur des courtisans, l'âme droite et intrépide.

9. — Celui qui est chargé de porter aux autres rois la parole de son roi, doit le faire avec une intrépidité telle qu'il n'y ait aucune de ses paroles que son roi puisse répudier.

10. — Lors même qu'il est menacé de maux terribles ou d'un grand danger, il tient, sans rien craindre, aux autres rois, de la part du sien, un langage plein d'énergie et de fierté.

VII

MANIÈRE DE SE CONDUIRE AVEC LES ROIS

1. — L'ambassadeur doit ne se tenir ni dans la

familiarité ni à l'écart, ni trop près ni à distance des rois, comme quelqu'un qui se chauffe devant le feu.

2. — Ne point aspirer à des honneurs auxquels les rois se réservent de pouvoir seuls prétendre, c'est le moyen d'obtenir d'eux-mêmes des avantages durables.

3. — La prudence commande de ménager la susceptibilité du roi, car quand on s'est aliéné sa faveur, il est difficile de la regagner.

4. — En présence des rois il faut éviter de rien dire de secret à une autre personne, ou d'échanger un sourire avec quelqu'un en le regardant; cela peut éveiller le soupçon.

5. — Quoi qu'un roi dise de secret, ne tends point l'oreille pour l'entendre, ne t'informe point sur-le-champ de ce qu'il a dit, et ne prends aucun intérêt à connaître son secret à moins qu'il ne t'en fasse part de lui-même.

6. — Efforce-toi de pénétrer les désirs du roi, choisis le moment favorable pour l'entretenir, étudie ce qui peut lui plaire ou l'indisposer, et expose-lui ce que tu as à lui dire, de manière à être écouté avec plaisir.

7. — Ne dis que des choses aimables, et jamais des futilités, bien que d'autres en disent devant toi et devant le roi.

8. — Quand bien même le roi serait plus jeune que toi et à un degré de parenté auquel il te doit le respect, ne t'en prévaus pas, et aie toujours présente à l'esprit la dignité suprême dont il est revêtu.

9. — Un homme sensé, quelque faveur que lui témoigne un roi, ne se risque jamais à faire ce qui lui déplaît.

10. — Quelque ancien que tu sois dans la familiarité du roi, garde-toi avec lui d'un abandon qui ne convient qu'entre amis, car il occasionnerait ta perte.

VIII

DEVINER LES VOEUX DU ROI, SANS QU'IL LES EXPRIME

1. — Celui qui lit sur le visage du roi son intention, ses vœux secrets, est un joyau précieux dans ce monde.

2. — Ceux dont la perspicacité sait deviner les pensées secrètes doivent être égalés aux Dieux.

3. — Savoir, d'après ce qu'on éprouve intérieurement, reconnaître ce qui se passe chez les autres est une faculté si précieuse, qu'un roi doit s'attacher à celui qui la possède même au prix d'une partie de sa puissance.

4. — Les autres hommes sont d'une espèce fort inférieure à lui, bien qu'ils lui ressemblent extérieurement.

5. — Si d'après les signes que tu observes sur toi-même, tu ne peux pénétrer ce qui se passe chez les autres, quels services tes yeux te rendent-ils de plus que tes autres membres.

6. — De même que le miroir reproduit ce qui est en face de lui, le visage reflète la colère qui est dans le cœur.

7. — Est-il quelque chose qui puisse, mieux que le visage, faire connaître ce que nous éprouvons intérieurement, lui qui révèle immédiatement la joie ou la colère qui s'élève dans notre âme.

8. — Celui qui a su, en s'étudiant lui-même, reconnaître de quelle manière il a été affecté extérieurement par ses impressions et ses passions, peut deviner ce que les autres ressentent intérieurement, rien qu'en observant leurs traits avec attention.

9. — On peut lire dans les yeux la haine secrète et l'amitié quand on sait distinguer les mouvements que leur impriment nos sentiments divers.

10. — Quelque perspicacité, quelque pénétration que l'on possède, on ne trouvera pas de meilleur indicateur de l'âme que les yeux.

IX

FAIRE LA DISTINCTION DE SON AUDITOIRE

1. — Lorsqu'on a un auditoire instruit, on doit faire la plus grande attention au choix des mots et à la pureté du langage.

2. — Il faut beaucoup d'habitude et d'habileté dans l'emploi des mots pour parler de manière à

éclairer ceux auxquels on s'adresse, en se mettant à leur portée.

3. — Celui qui parle en public, sans avoir égard à la nature de son auditoire, n'est ni orateur, ni capable de réussir à quoi que ce soit.

4. — Parlez aux savants un langage savant, et un langage simple aux simples.

5. — Il convient par dessus tout de ne point parler le premier dans une réunion de personnes âgées.

6. — A débiter des erreurs devant des savants, de même qu'à quitter l'état religieux qu'on a embrassé, on ne gagne que d'être moqué.

7. — Celui qui s'est donné tout entier aux sciences brillera parmi les hommes exercés à parler avec exactitude et réflexion.

8. — Parler devant des savants s'est arroser un parterre rempli de fleurs.

9. — Ceux qui traitent habilement des matières ardues devant les savants ne doivent point s'oublier à en parler aux ignorants, car ils ne pourraient que leur faire sentir leur manque d'instruction.

10. — N'attaque point des sujets difficiles avec ceux qui ne sont pas à ta hauteur; car ce serait jeter dans la boue un médicament précieux.

X

NE POINT S'INTIMIDER LORSQU'ON PARLE EN PUBLIC

1. — Celui qui a des termes choisis, un langage pur, des expressions propres et variées, ne doit point s'intimider et perdre ses moyens devant un docte auditoire.

2. — Pour être admis par les savants au nombre des leurs, il faut lorsqu'on parle devant eux bannir toute crainte et communiquer aux autres sans confusion ce que l'on sait.

3. — On trouve beaucoup d'hommes qui ne craignent point de mourir dans un combat; on en trouve peu qui ne redoutent point de parler dans un réunion de savants.

4. — Ce que tu sais, expose-le aux savants de manière à le leur apprendre; ce que tu ignores, apprends-le de ceux qui le savent.

5. — Lorsque tu te livres à l'étude d'une science, pousse-la jusqu'à ses dernières limites, de manière à pouvoir répondre à tout dans la matière.

6. — De même que le fer est inutile au bras d'un poltron, de même la science ne sert de rien à celui qui craint de parler devant une assemblée de savants.

7. — La science de celui qui s'intimide devant une assemblée de savants est comme l'épée qui, dans un combat, est maniée par une main timide.

8. — Quelques connaissances que l'ont ait acquises, on n'en tirera aucun fruit, si on ne sait devant les savants exposer la science avec clarté.

9. — Les gens remplis d'une science dont par timidité ils ne tirent point parti, sont aux yeux des sages au dessous des ignorants.

10. — Ceux que la crainte empêche de manifester leur science, sont quoique vivants, rangés parmi les morts.

TROISIÈME PARTIE

DES ÉLÉMENTS DONT SE COMPOSE UN ÉTAT

I

DES SUJETS

1. — L'État le plus prospère est celui qui, avec une agriculture riche, a des citoyens vertueux et possédant de grandes richesses.

2. — C'est celui où l'abondance règne au point que les habitants des pays voisins voudraient venir l'habiter, où l'on n'a point à craindre les maladies et les insectes qui détruisent les moissons et où les moissons donnent toujours de riches produits.

3. — Un État doit être assez riche pour pouvoir, en temps de famine, nourrir les habitants des pays voisins qui s'y réfugient, et, en temps de guerre, fournir au roi en entier, aussitôt sa demande, le tribut qui est payé chaque année en plusieurs fois.

4. — Il faut qu'un royaume ne soit point sujet à la famine, ni insalubre, ni exposé aux incursions des ennemis.

5. — Dans un État prospère on ne voit ni réunions séditieuses, ni ennemis intestins, ni ces meurtres et ces dissensions sanglantes qui désolent le cœur d'un roi.

6. — Entre les royaumes celui-là sera appellé le meilleur que les fléaux éprouvent rarement, et qui, lorsque ce malheur arrive, se relève rapidement par ses richesses naturelles.

7. — L'eau des puits et des lacs, des collines couvertes d'arbres fruitiers et d'une riche végétation, des fleuves, des forteresses renfermant le palais du roi, sont les éléments essentiels de la prospérité d'un État.

8. — Un air salubre, des habitants riches, des champs fertiles, la vie facile et douce, la sécurité contre les ennemis du dehors, telles sont les cinq conditions que, dans l'opinion des sages, un empire doit réunir avant tout.

9. — Il n'y a de royaume digne de ce nom que celui où le peuple trouve facilement sa subsistance et où il n'est point obligé à un travail excessif pour la gagner.

10. — Mais un État posséderait en vain tous les avantages que nous venons d'énumérer s'il était privé du premier des biens, l'union entre le roi et ses sujets.

II

DES FORTERESSES

1. — Les forteresses sont d'un très grand secours

à ceux qui veulent attaquer l'ennemi, et elles offrent une protection assurée à ceux qui, le craignant, se tiennent sur la défensive.

2. — Une place de guerre forte doit renfermer de l'eau incorruptible comme les perles, une partie de plaine assez spacieuse, une hauteur escarpée, enfin un bois avec des ombrages épais et des allées.

3. — Une forteresse dans toutes les règles doit avoir des murs très élevés, un large espace à l'intérieur, des machines de guerre en grand nombre et une situation inaccessible.

4. — Une place petite doit égaler en force les grandes, de telle sorte que l'ennemi perde courage lorsqu'il viendra l'attaquer.

5. — Une forteresse doit être difficile à enlever et abondamment pourvue de vivres, de manière que ses défenseurs puissent résister longtemps.

6. — Elle doit en outre avoir de vaillants soldats bien distribués pour la défendre.

7. — Il faut quelle soit également difficile à prendre, soit par un siége, soit par un coup de main, soit par trahison.

8. — Elle doit être assez forte pour que ses défenseurs puissent s'y soutenir et vaincre les assiégeants.

9. — Il faut que, dès les premières attaques, l'ennemi, voyant la supériorité que les ouvrages donnent sur lui aux défenseurs de la place, perde courage et se retire.

10. — Quand même une place réunirait tous ces avantages, ils ne lui serviraient de rien si ses défendeurs n'avaient point un courage intrépide, car alors elle serait prise facilement par les ennemis.

III

DES MOYENS D'ENRICHIR LE TRÉSOR ROYAL

1. — Rien de pareil à ce métal qui fait quelque chose de celui qui n'est rien, à l'or qui donne la considération à ceux qui ne se recommandent ni par la science ni par la naissance.

2. — Sans argent tout le monde vous méprise, avec la richesse tout le monde vous honore.

3. — Si tu as des trésors inépuisables, l'éclat de tes richesses frappera les peuples lointains et anéantira les ténébreux complots de tes ennemis.

4. — Les richesses habilement amassées par des moyens honnêtes et employées en toute occasion à faire le bien, seront la source de mille félicités dans un avenir sans fin.

5. — Il est odieux et méprisable pour un roi d'amasser des richesses au prix de l'amour des ses sujets, en se montrant sans pitié pour eux.

6. — Les richesses qui appartiennent légitimement au roi sont celles qui lui viennent par don ou par succession, celles qui proviennent de l'impôt et enfin celles prises sur l'ennemi.

7. — La bonté du roi pour ses sujets, qui est fille de l'amour des sujets pour le roi, doit être alimentée par une opulente nourrice qui est l'argent.

8. — Le roi qui, par l'intermédiaire des traitants, remplit sans peine les coffres de l'État, est comme celui qui, de la montagne, regarde tranquillement les éléphants combattre dans la plaine.

9. — Amasse des trésors, car ce sera l'arme la plus forte pour briser l'audace des ennemis.

10. — Avec des grandes richesses obtenues par des moyens justes et honnêtes, il est facile de posséder deux grands biens : la vertu et la joie; car, avec elles, on peut exercer la libéralité et jouir de toutes les satisfactions temporelles qu'elle procure.

IV

QUALITÉS QUE DOIT POSSÉDER UNE ARMÉE

1. — Un roi doit placer au premier rang le bonheur d'avoir une armée parfaitement organisée et pourvue de tout, et dont la valeur à toute épreuve lui réponde de la victoire.

2. — Il n'y a que de vieilles troupes qui, à forces inégales, sachent opposer à l'ennemi une résistance inébranlable.

3. — Que peuvent faire une multitude de rats, fussent-ils assez nombreux pour couvrir de leur bruit

celui de la mer? Aux premiers sifflements du serpent leur ennemi, il sont anéantis.

4. — Ce qui fait une armée, c'est la bravoure naturelle des soldats qui ne se laissent ni détruire ni disperser.

5. — Une armée doit être d'une telle vaillance que ses soldats voyant la mort presque certaine se précipitent au devant d'elle.

6. — Quatre choses font le salut d'une armée : le courage des soldats, le sentiment de l'honneur, l'émulation des anciens braves et une obéissance absolue au général.

7. — Après s'être aguerrie à soutenir le premier choc, et s'être prémunie contre la cavalerie de l'ennemi, de manière à ne pouvoir être rompue par elle, l'armée doit prendre l'offensive contre l'ennemi.

8. — Si une armée n'a ni assez d'élan pour attaquer l'ennemi, ni assez de solidité pour lui résister, il faut au moins que par le nombre, l'ordre et l'appareil guerrier, elle en impose assez pour l'effrayer par son seul aspect.

9. — Pour qu'une armée puisse remporter la victoire, il faut qu'elle ne soit ni affaiblie par des désertions, ni amollie par des mœurs efféminées qui font fuir les combats, ni en proie au dénûment qui ôte au soldat la gaîté.

10. — Quelque nombreux et vaillants que soient les soldats, une armée n'est rien sans de bons généraux pour la commander.

V

DE L'ESPRIT GUERRIER

1. — Des soldats que leur général avait laissés aux retranchements pendant que lui-même se précipitait contre les rangs opposés, criaient aux ennemis de ne point lui résister s'ils tenaient à la vie. Ils proclamaient ainsi son esprit martial.

2. — La main qui a lancé sans succès un javelot contre un éléphant combattant dans la plaine, est plus glorieuse que celle dont la flèche a abattu un lièvre dans la forêt.

3. — Les sages appellent magnanimité l'ardeur des combats; mais ils ajoutent que la clémence envers le vaincu en est le couronnement.

4. — Le guerrier animé de cette ardeur, s'il lui arrive, après avoir épuisé ses javelots en combattant contre un éléphant, de n'en pas trouver d'autres pour continuer la lutte, arrache avec joie de son corps le trait qu'y a enfoncé l'ennemi, pour le lancer aussi.

5. — Après s'être avancé fièrement pour combattre, changer de visage lorsqu'on en vient aux mains, c'est livrer à l'ennemi une victime à immoler.

6. — Un vrai guerrier compte parmi ses jours inutiles ceux où il n'a reçu aucune blessure honorable.

7. — La chaîne qu'attachent à leur jambe ceux qui, pour se faire un nom immortel, méprisent la mort, est pour eux un magnifique ornement.

8. — Les soldats qui, ne craignant point de mourir pour la gloire, sont transportés d'une fureur guerrière, ne s'arrêtent point lors même qu'ils sont rappelés par leur général.

9. — Qui oserait blâmer des gens de cœur qui, pour accomplir ce qu'on attend d'eux, meurent glorieusement en combattant.

10. — Le guerrier qui tombe, et qui est pleuré par son roi, a une si belle fin qu'une mort pareille ne saurait jamais être achetée trop cher, dût-on même la mendier.

VI

DE L'AMITIÉ

1. — Quoi de difficile à conquérir, comme une amitié inaltérable! mais aussi, quelle défense plus sûre contre les ennemis! quelle forteresse plus imprénable!

2. — L'amitié des sages est comme la nouvelle lune qui augmente tous les jours; celle des hommes sans jugement est comme la pleine lune qui décroit tous les jours.

3. — Entre amis sincères, tout entretien est une

nouvelle joie, de même que pour un savant toute connaissance nouvelle est un plaisir.

4. — Le rôle d'un ami n'est point de plaisanter et de rire, mais bien de courir à son ami et de l'arrêter quand il le voit s'égarer.

5. — Pour être uni par l'amitié, il n'est besoin ni d'habiter le même lieu, ni d'avoir de fréquents entretiens; il suffit de la ressemblance de l'esprit et du caractère.

6. — Ce n'est point la chaleur des démonstrations qui fait la véritable amitié, mais celle du cœur et de l'âme.

7. — Écarter d'un ami les dangers qui le menacent, le conduire par la main dans le sentier de la vertu, et s'il lui arrive quelque malheur qu'on ne puisse lui éviter, le partager avec lui : tel est le propre de l'amitié.

8. — Lorsqu'un ami est frappé par le malheur, on doit courir à lui avec l'empressement que, dans une réunion, l'on mettrait à porter la main à la déchirure soudaine d'un habit, pour couvrir la nudité qu'elle laisserait voir.

9. — Tu me demandes où l'amitié a fixé son séjour? Dans le cœur de celui qui, sans la moindre hésitation, à toute époque, et par tous les moyens, soutient la vertu et la fortune de son ami.

10. — Celui qui compte les marques d'attachement qu'il a données et celles qu'il a reçues, quand bien même la balance serait égale, n'a qu'une amitié

dérisoire, puisque dans la véritable amitié le dévoûment réciproque n'a point de bornes.

VII

NE SE LIER D'AMITIÉ QU'AVEC UNE GRANDE CIRCONSPECTION

1. — Comme il est fort difficile de rompre des relations d'amitié une fois établies, rien n'est dangereux comme de se lier inconsidérément.

2. — Donner son amitié à quelqu'un sans une étude longue et approfondie de son caractère et de ses actions, c'est courir des chances très périlleuses, car, si c'est un méchant, on a contre soi tous ses ennemis.

3. — Ne te lie pas d'amitié avec quelqu'un sans être parfaitement renseigné sur son caractère, sa naissance, ses défauts et ses parents; sache si son caractère est estimable, si sa naissance est distinguée, si ses défauts sont supportables, car il n'est personne absolument sans défaut; enfin, si ses parents ne sont point reprochables sous quelque rapport.

4. — S'il se trouve un homme qui à une haute naissance joigne l'honnêteté la plus scrupuleuse, il faut obtenir son amitié, dût-on la payer un haut prix.

5. — Celui qui connaît à fond les règles de la probité, qui, lorsque son ami songe à s'en écarter,

l'en dissuade en lui faisant verser des larmes, qui, lorsqu'il les a enfreintes l'empêche de les violer de nouveau, celui-là, si l'on considère mûrement les avantages de son amitié, doit être recherché pour ami.

6. — Le malheur même sera pour toi un flambeau qui t'éclairera pour le choix de tes amis; car c'est une épreuve qui éclaircit les rangs des amis surabondants.

7. — Renoncer à l'amitié des sots en se détachant d'eux n'est pas une perte, mais un profit.

8. — De même qu'il ne faut pas nourrir dans son esprit des pensées qui font perdre courage, de même il ne faut point former d'amitié avec celui qui abandonne son ami dans l'adversité.

9. — Même au plus fort de l'infortune, le souvenir de l'ami qui nous a abandonné dans l'adversité, nous est plus amer que le malheur même.

10. — Acquiers l'amitié des honnêtes gens et abandonne celle des malhonnêtes, quand bien même tu devrais faire des sacrifices pour t'en débarrasser.

VIII

DE LA VIEILLE INTIMITÉ

1. — Une familiarité ancienne donne à un ami le privilége d'user, sans qu'on se fâche, des libertés qui n'appartiennent qu'à l'intimité; ces libertés au nombre

de trois consistent à parler sans formalités, à user des biens de son ami comme des siens propres, à disposer quelquefois en certaines choses pour lui, sans ou malgré son avis, et autres choses semblables.

2. Entre amis qui sont comme les membres d'un même corps et qui ne font pour ainsi dire qu'un, il faut savoir ne pas s'offenser d'un certain excès de familiarité.

3. — Quel charme et quel avantage peut avoir une vieille amitié si l'on se choque de ce qu'un ami en use familièrement avec nous.

4. — Si un ami, en raison de son intimité, va de l'avant en s'occupant de nous, il convient, quand bien même nous serions contrariés de ce qu'il a fait, de ne point nous en fâcher, parce que c'est son affection pour nous qui l'a entraîné.

5. — S'il arrive à un ami de te déplaire en quelque chose, attribue-le ou à une erreur ou à un excès d'amitié.

6. — Quand on est constant dans l'amitié, on ne renonce point à un vieil ami, jusque-là toujours fidèle, pour en avoir souffert occasionnellement quelque tort.

7. — On ne doit point se détacher d'un ami avec qui on a une vieille intimité fondée sur une grande affection, quand bien même il ferait quelque chose de préjudiciable à nos intérêts.

8. — Le véritable caractère de l'amitié est de savoir fermer les yeux sur la faute d'un ami; il éclate

dans tout son jour quand celui-ci se rend coupable de quelque tort; en lui pardonnant on lui montre tout l'attachement qu'on a pour lui.

9. — Tout le monde désirera ton amitié, si tu ne romps jamais avec un vieil ami, quand même tu aurais à t'en plaindre.

10. — Celui qui a toujours la même manière d'être avec ses anciens amis, malgré leurs torts, verra son amitié recherchée même par l'ennemi.

IX

DE L'AMITIÉ A ÉVITER

1. — Il vaut mieux baisser que grandir dans l'amitié des hommes dont le caractère n'est point sûr, quand même ils se montreraient enchantés de nous.

2. — Que nous importent ceux qui, changeant avec le temps, sont nos amis dans la prospérité, et nous deviennent étrangers dans l'infortune?

3. — Entre l'ami dont le dévoûment a pour mesure son intérêt, la courtisane qui aime l'argent et non celui qui le donne, et le voleur qui ne songe qu'à prendre, il n'y a pas de différence.

4. — Mieux vaut n'avoir point d'ami, qu'un ami sans prudence et sans consistance; il ressemble à un allié qui promet son secours pour la bataille et qui fuit au moment du combat.

5. — C'est un mal et non un bien d'avoir l'amitié de ces lâches qui abandonnent sans la défendre la citadelle dans laquelle ils s'étaient retranchés.

6. — Mieux vaut dix fois, cent fois, mille fois, l'inimitié des sages que l'amitié des insensés.

7. — Tu pourras obtenir dix fois, cent fois, mille fois plus d'avantages de l'ennemi lui-même que d'un faux ami.

8. — Un ami qui n'accomplit pas ce qu'il s'est engagé de faire, fuis-le sans même lui dire adieu.

9. — Tu ne dois pas désirer, même en songe, l'amitié d'un homme dont autres sont les paroles, autres les actions.

10. — Ne laisse même pas approcher de toi celui qui te témoigne de l'amitié par devant et te trahit par derrière.

X

AMITIÉ FEINTE ET QUI N'EST PAS DANS LE COEUR

1. — L'amitié de ceux qui nous montrent de l'attachement pour nous nuire plus sûrement dans l'occasion est comme l'enclume qui ne soutient le fer que pour assurer les coups du marteau.

2. — Il ne faut pas se fier à une amitié tout extérieure et en démonstrations, de même qu'il ne faut pas se fier à l'amour d'une femme.

3. — Un ennemi quelques talents et quelques con-

naissances qu'il possède, passera difficilement de l'hostilité à une véritable amitié, car l'amour vient non de l'esprit mais du cœur.

4. — Il faut prendre garde à ceux qui cachent leur haine intérieurement, et ne laissent voir sur leur visage que le sourire et la joie.

5. — Il ne faut point se laisser prendre aux paroles mielleuses de ceux qui ne ressentent point d'amour intérieurement.

6. — On reconnaît facilement un ennemi à son langage, quelques efforts qu'il fasse pour s'exprimer comme un ami.

7. — Defie-toi de celui qui nourrit une haine intérieure, bien que ses paroles soient humbles et amicales, il ressemble à l'arc qui ne se tend vers quelqu'un que pour causer sa perte.

8. — Des ennemis qui versent des larmes en signe d'amour sont semblables à des assassins qui, feignant envers nous la soumission et le respect, cachent des armes pour attenter à notre vie.

9. — Lorsque des ennemis lui prodiguent des marques extérieures d'amitié qui cachent une haine intérieure, un roi doit, les payant de retour, leur montrer un visage joyeux pour ensuite les anéantir.

10. — Quand tes ennemis feindront de devenir tes amis, rends-leur feinte pour feinte et mets-toi intérieurement en garde contre leur amitié.

XI

DU MANQUE DE JUGEMENT

1. — Le manque de jugement est un défaut qui nous fait adopter ce qui nous est nuisible et rejeter ce qui nous est avantageux.

2. — Le comble du manque de jugement est de poursuivre avec ardeur ce qui ne peut nous servir ni dans ce monde ni dans l'autre, c'est à dire ce qui est contraire à la vertu.

3. — Ne pas rougir d'une faute, ne point songer aux conséquences de ce que l'on entreprend, manquer d'affabilité et de procédés honnêtes, être indifférent à son honneur, à la science et à la splendeur de sa race, tout cela est l'effet du manque de jugement.

4. — De la part de celui qui a appris toutes les sciences qui enseignent à se dompter soi-même, qui sait combien cela est utile et qui donne aux autres des conseils salutaires pour les y amener, est-il un manque de jugement plus grand que de ne pas savoir gouverner ses passions.

5. — L'homme sans jugement est capable de se creuser en ce monde un enfer pour y être plongé après sa mort.

6. — Comme il n'est point susceptible de mener à bien une entreprise, ou il laissera ses desseins inac-

complis, ou il s'embarrassera dans leur exécution, sans pouvoir sortir du réseau où il se sera enlacé.

7. — Si les richesses affluent vers lui, il les emploiera à gorger ses ennemis, tandis qu'il laissera ses amis mourir de faim.

8. — Les richesses feront sur lui le même effet que le vin pris jusqu'à l'ivresse sur celui qui a déjà le vertige ; sa folie sera doublée.

9. — Des fous ont tout avantage à se choisir entre eux réciproquement pour amis, car quand ils se quittent, ils n'ont réciproquement aucun sujet de regrets.

10. — Un fou qui se frotte à une assemblée de sages ressemble à un homme qui, tout crotté, foule un tapis précieux ; celui-ci salit le tapis, celui-là souille l'assemblée.

XII

DE L'IGNORANCE

1. — De tout ce qui peut nous manquer, c'est la science dont le défaut est le plus regrettable ; les sages disent que c'est la seule chose qui ne puisse se remplacer.

2. — Quand un ignorant se montre libéral envers quelqu'un, il n'y a à cela d'autre raison que la bonne chance de celui à qui il donne.

3. — L'ignorant se fait toujours à lui-même beaucoup plus de tort que ses ennemis ne peuvent lui en faire.

4. — Veut-on une définition de l'ignorance radicale? C'est l'ignorance avec la présomption de tout savoir.

5. — Celui qui a la présomption de parler de ce qu'il ignore n'est pas cru alors même qu'il ne dit rien d'erroné.

6. — A quoi sert à l'ignorant d'avoir la pudeur du corps, lui qui n'a point celle de l'âme dont il ne fait point disparaître les parties honteuses qui sont les vices!

7. — L'ignorant qui ne peut pas garder un secret de quelque importance se nuit à lui-même.

8. — Celui qui ne suit point les conseils qu'on lui donne, et qui ne sait point par lui-même ce qu'il convient de faire, est une peste qui infestera le monde toute sa vie.

9. — Le savant qui communique sa science à quiconque désire s'en servir se laisse volontiers passer pour un ignorant; l'ignorant au contraire cherche autant que possible à être réputé pour savant.

10. — Celui qui nie ce que les sages affirment doit être considéré comme un démon déchaîné sur la terre pour tromper les hommes.

XIII

DE LA HAINE OU ANTIPATHIE

1. — L'antipathie ou la haine est une maladie qui sème entre les hommes la malveillance ou la désunion ; c'est le fléau qui détruit la sociabilité.

2. — Si quelqu'un décidé à rompre avec toi se conduit en ennemi à ton égard, ne lui montre aucune haine et ne lui fais aucun mal, tu seras ainsi digne de tout éloge.

3. — Extirpe de ton cœur cette affreuse maladie de la haine, et tu acquerras une gloire ineffaçable.

4. — Si tu détruis en toi le plus grand de tous les maux qui est la haine, tu ressentiras une joie plus grande que toutes les joies.

5. — Étouffer la haine qui s'élève dans notre âme, n'est-ce pas empêcher qu'aucun ennemi s'acharne à notre perte.

6. — Celui qui met sa gloire à vaincre ou à humilier ses adversaires verra sa fortune décliner et passer comme l'éclair.

7. — L'homme assez insensé pour s'abandonner à la haine ne possède ni ne comprend la science par excellence, celle du vrai absolu.

8. — Bannir de soi la haine trouve sa récompense ; s'attacher à humilier son ennemi, c'est attirer sur soi les coups de l'infortune.

9. — Le cœur humain est ainsi fait que nous ne haïssons point, alors que notre intérêt nous conseille l'inimitié et que notre haine s'exalte de plus en plus, alors qu'elle peut nous être le plus funeste.

10. — Tous les maux proviennent de la haine, l'amour au contraire est pour tous une source de joie.

XIV

DE LA PRUDENCE AVEC L'ENNEMI

1. — Un roi doit se garder d'en venir aux mains avec un ennemi qui lui est supérieur; il doit au contraire attaquer celui qui est plus faible.

2. — Le roi qui, n'aimant point ses parents, ne se les est point attachés, qui ne s'est point préparé de puissants auxiliaires, et qui n'a pas non plus de forces tirées de son royaume, ne doit point donner carrière à sa haine contre l'ennemi.

3. — Celui qui ne craint pas ce qui est redoutable, qui ignore ce qu'il faut savoir, qui ne se montre point affable pour les autres, ni libéral envers personne, offre une proie facile à l'ennemi.

4. — Celui qui ne sait point cacher son ressentiment, ni garder son secret, en tout temps, en tout lieu et à quelque ennemi qu'il ait à faire, sera facilement vaincu.

5. — Celui qui ignore les lois et ne s'y conforme

point, qui affronte le blâme public et se fait détester par un caractère tyrannique, est un adversaire que l'ennemi est heureux de rencontrer.

6. — Il faut attaquer à outrance un roi qui s'abandonne à une colère aveugle et à une mollesse efféminée, car c'est un ennemi très facile à subjuguer.

7. — Il faut avoir à tout prix, pour ennemi un roi qui, lorsque ses entreprises touchent à leur terme, trouve le moyen de les faire avorter.

8. — Celui qui a beaucoup de vices sans posséder aucune vertu, et qui n'a point d'alliés pour combattre avec lui comme auxiliaires, donnera à l'ennemi de grands sujets de joie.

9. — Un roi timide et qui ne sait pas, au moyen de stratagèmes, suppléer à l'infériorité de ses forces, s'il est forcé de se battre, procurera à l'ennemi une joie d'une longue durée.

10. — On ne peut acquérir de gloire qu'en s'appliquant chaque jour à avoir pour ennemis, ce qui est très facile, des rois ennemis de la justice.

XV

SE CONDUIRE DIVERSEMENT SUIVANT LES ENNEMIS AUXQUELS ON A A FAIRE

1. — Il ne faut jamais, même en plaisantant, se montrer indifférent à l'inimitié.

2. — S'il est dangereux de s'attirer la haine d'un spadassin, il l'est bien plus encore de provoquer celle d'un ministre, car le premier ne peut que nous tuer, tandis que le second peut perdre toute notre famille.

3. — Celui qui, seul, excite contre lui beaucoup d'inimitiés est plus prêt de tomber que celui qui a le vertige.

4. — Le monde entier se mettra aux pieds d'un roi capable de se concilier l'amitié même des ennemis qui se sont armés contre lui.

5. — Celui qui, seul et sans auxiliaires, a contre lui deux rois pour ennemis doit amener doucement l'un d'eux à la paix et à son alliance.

6. — Lorsque les temps sont mauvais pour toi, reste avec celui que tu sais être ton ennemi, dans des termes qui ne soient ni l'alliance, ni l'hostilité.

7. — Ne laisse jamais voir à tes ennemis de l'abattement quand on ignore ta détresse; ne trahis jamais ta faiblesse devant personne.

8. — Si après t'être exercé à la conduite des affaires, tu prends toi-même les rênes de l'État, au lieu de les abandonner à d'autres, et si tu pourvois toi-même à ce qu'exigent ta sûreté et tes intérêts, la joie que ta faiblesse avait inspirée à tes ennemis s'évanouira.

9. — Pour arracher un arbuste épineux, n'attends point qu'il soit devenu grand, car alors il te blesserait la main.

10. — Un roi qui dédaigne de réprimer l'audace

de son ennemi, alors qu'il en a l'occasion, disparaîtra rapidement du monde.

XVI

DE L'INIMITIÉ SECRÈTE

1. — Les amis sont comme l'ombre et l'eau dont nous usons avec plaisir, quoique souvent ils nous fassent mal par quelque propriété inconnue de nous; souvent nous donnons toute notre affection à des amis qui intérieurement et secrètement sont nos ennemis.

2. — Crains moins les ennemis qui te menacent ouvertement comme l'épée hors du fourreau, que ceux qui feignent d'être tes amis, car tu ne peux te mettre en garde contre leurs coups secrets, comme tu le peux contre une épée.

3. — Défie-toi toujours d'un ennemi caché; sans quoi, lorsque ta mauvaise fortune lui en fournira l'occasion, il te taillera en pièces plus complétement que la règle en bois du potier ne taille l'argile.

4. — Si tu conçois intérieurement contre des parents une haine qui ne sied point à un cœur honnête, ta fortune et ta gloire en recevront une rude atteinte, car la défiance régnera incontinent parmi les tiens et tu les auras pour ennemis déclarés.

5. — Nourrir contre ses parents une haine inté-

rieure sera pour un roi la source de maux sans nombre qui causeront sa ruine.

6. — Si ceux qui ne sont qu'un avec le roi, c'est à dire ses parents, sont secrètement ses ennemis, il lui sera difficile, même au moment où il a une grande puissance, d'échapper à sa perte.

7. — Une famille divisée par des haines intestines, bien qu'au dehors elle paraisse unie, est comme une cassette qui semble formée d'un seul morceau de bois et qui cependant est composée de deux parties.

8. — La division et la lutte entre ses divers membres use une famille désunie comme la lime use le fer.

9. — Quand bien même la division y serait aussi faible que celle que l'on voit dans la graine du sésame, elle serait cependant encore fort nuisible.

10. — Vivre en commun en se détestant les uns les autres, c'est la même chose qu'habiter une étroite demeure avec un serpent.

XVII

NE POINT S'ALIÉNER LES HOMMES ÉMINENTS, COMME LES PRÊTRES, LES RELIGIEUX ET AUTRES

1. — Celui qui ne veut point tomber dans le malheur ne saurait assez prendre garde à ne point manquer d'égards et de ménagements envers ceux qui se recommandent par leur rang, leur spiritualité, leur

science ou leur habileté, ni envers ceux qui peuvent faire réussir ses desseins.

2. — Ne point rendre aux hommes qui sont au dessus des autres les respects qui leur sont dus, c'est se préparer par eux des maux sans fin.

3. — Si tu veux ta chute, refuse d'écouter les lois de la justice ; si tu veux te tuer toi-même, fais injure aux hommes auxquels tu dois de la déférence.

4. — Faible ou dans une situation inférieure, ne va pas faire injure à ceux qui sont plus puissants ou plus élevés que toi, car ce serait appeler de la main le dieu de la mort, pour qu'il te moissonne avec sa faux.

5. — Quels que soient les peuples qui le défendent, un roi ne peut échapper à la mort, quand il est attaqué par un roi plus puissant que lui.

6. — On peut vivre, même après qu'on a été brûlé grièvement ; mais on ne peut conserver la vie quand on a injurié les grands.

7. — De quoi te servira-t-il d'avoir un empire puissant entre tous, et des richesses immenses, si tu indisposes les hommes éminents par leur vertu et leur caractère.

8. — Ceux qui manquent de déférence pour les hommes dont la vertu égale en élévation les montagnes périront, quand bien même ils paraîtraient établis avec leur famille d'une manière inébranlable dans ce monde.

9. — Pour avoir offensé un homme éminent par

sa sainteté, le roi des dieux lui-même, Devindirin, a été puni par la perte des attributs de son sexe (1).

10. — Ceux mêmes qui ont la plus haute puissance n'auront pas la vie sauve, s'ils attirent sur eux la colère des saints.

XVIII

NE POINT SE LAISSER GOUVERNER

1. — Un homme dominé par sa femme ne peut acquérir ni la vertu ni la fortune. Celui qui aspire à l'une ou à l'autre ne se laisse point aller à un excès de complaisance conjugale, qu'il considère comme le plus grand obstacle à ses désirs.

2. — Celui qui, oubliant sa qualité d'homme, se donne tout entier à sa femme, doit rougir de goûter un pareil bonheur; car c'est une honte, nou seulement pour lui, mais encore pour tout son sexe.

3. — L'homme qui est gouverné par sa femme ne peut, sans rougir, se montrer devant des gens de cœur.

4. — Un mari faible n'aura ni mérite pour l'autre vie, ni considération dans celle-ci; car personne ne louera sa virilité, quand bien même elle se manifesterait par l'augmentation de sa famille.

(1) Allusion à la disgrâce qu'infligea à ce dieu la malédiction d'un pénitent donc il avait suborné la femme.

5. — Un mari faible sera faible aussi toutes les fois qu'il s'agira de venir en aide aux honnêtes gens.

6. — Quand bien même tu aurais anéanti tes ennemis, et tu jouirais d'une paix égale à celle des bienheureux, tu ne seras point réputé pour un homme, si tu obéis à la main de ton épouse qui égale en blancheur le roseau appelé Manghil.

7. — Une pauvre femme qui est soumise mérite bien plus d'estime qu'un homme d'un haut rang que son épouse gouverne.

8. — Celui qui se dirige d'après la volonté de sa femme, ne secourt point ses amis dans le besoin, et ne s'amasse point de trésors pour une autre vie.

9. — Ni les vertus, ni les richesses bien acquises, ni les actions qui nous procurent les joies de cette vie, ne trouvent place chez l'homme dominé par son épouse.

10. — Cette aberration est inconnue aux hommes qui s'adonnent aux affaires et qui recueillent le fruit de leur application.

XIX

DE LA FEMME QUI SE LIVRE A TOUT LE MONDE OU DE LA COURTISANE

1. — Il est très fâcheux de se laisser prendre aux paroles flatteuses d'une femme qui court non après notre amour, mais après notre argent.

2. — Le sage ne cède point aux séductions d'une courtisane qui parle d'amour, alors qu'elle n'en éprouve d'autre que celui de l'argent; il la fuit comme l'ennemi.

3. — La courtisane, dans ses faux embrassements, est comme le mercenaire qui serre un cadavre entre ses bras pour le porter à la sépulture.

4. — On ne saurait boire à la coupe du plaisir que présente une femme avide, quand on a connu le véritable amour.

5. — Les sages disent que les embrassements trompeurs d'une courtisane sont une peste qui dévore les insensés qu'elle fascine.

6. — Les hommes recommandables par leur prudence et leur sagesse ne goûtent point le plaisir grossier qu'offre à tous un amour banal.

7. — Ceux dont le nom a quelque gloire ne se souillent point au contact de ces femmes qui vendent à qui veut les payer la volupté et la joie.

8. — Il faut avoir l'âme vile pour prendre plaisir à des caresses qui ne s'adressent qu'à l'argent.

9. — La peau délicate des courtisanes est un enfer qui s'ouvre sous les hommes dégradés.

10. — L'amour des courtisanes, des liqueurs enivrantes et du jeu ne se trouvent que chez des hommes à qui le bonheur a dit un irrévocable adieu.

XX

S'ABSTENIR DES LIQUEURS ENIVRANTES

1. — Les rois qui s'adonnent aux liqueurs enivrantes ne seront point redoutés de leurs ennemis et perdront toute la gloire qu'ils ont acquise.

2. — Que personne ne boive des liqueurs enivrantes, s'il veut conserver l'estime des sages.

3. — Si ta mère elle-même a honte de ton ivresse, qu'en penseront les sages?

4. — La déesse de la retenue tourne le dos à ceux qui se laissent aller à l'affreuse habitude des liqueurs enivrantes.

5. — N'est-on pas devenu étranger à tout sentiment de honte, quand on va jusqu'à payer l'oubli de soi-même.

6. — Celui qui dort est comme mort pendant tout le temps que dure son sommeil; mais celui qui boit des liqueurs enivrantes est, soit qu'il dorme, soit qu'il veille, dans le même état que s'il avait pris un poison mortel.

7. — Il a beau se cacher pour boire, il ne peut échapper au mépris de ses concitoyens auxquels son ivresse révèle son habitude secrète.

8. — N'essaie pas de dire que tu ne bois pas; car, aussitôt que tu as bu, ton estomac ou ton cerveau te trahissent.

9. — Vouloir, par des discours sensés, rappeler à la raison un homme ivre, c'est chercher avec une lanterne un homme tombé au fond de l'eau.

10. — Un ivrogne qui, à jeun, voit l'ivresse d'un autre, ne doit-il pas réfléchir à l'état abject dans lequel il se trouve quand il s'abandonne à sa passion.

XXI

LE JEU

1. — Ne joue pas quand même tu gagnerais, car de même que le poisson se prend à l'hameçon, le joueur se ruine, entraîné par l'appât d'un premier gain.

2. — Le jeu où l'on perd cent fois, pour une fois que l'on gagne, est-il le chemin de la vertu et du bonheur?

3. — Pendant qu'un roi n'a dans l'esprit que le gain qu'il peut faire au jeu, l'argent déjà amassé dans son trésor et celui que les tributs doivent plus tard lui fournir s'en va à l'ennemi.

4. — Rien n'est ruineux comme le jeu, il nous cause une foule de maux et nous précipite dans l'abîme.

5. — Il en est qui, pour s'être trop adonnés au jeu, ont disparu, quoique vivants, de la scène du monde; après avoir tout perdu, ils sont allés cacher leur honte dans la profondeur des forêts.

6. — Les malheureux dévoués à la divinité infer-

nale qu'on appelle le jeu seront toujours en proie à la faim et à la misère.

7. — Si tu passes ton temps au jeu, il dévorera l'héritage de tes pères, ton bonheur, tes talents et tes vertus.

8. — En nous prenant notre argent, nous habituant aux mensonges et nous empêchant de faire des bonnes œuvres, le jeu nous rend misérables dans cette vie et dans une autre.

9. — Celui qui a la passion du jeu n'aura jamais ni richesses, ni plaisirs, ni bonne chère, ni gloire ni science.

10. — De même que les chagrins multipliés ne nous font pas quitter la vie, de même des pertes continuelles ne nous font pas renoncer au jeu.

XXII

DE LA MÉDECINE

1. — Suivant les docteurs, la mélancolie, la bile et le flegme, sont, soit par leur excès, soit par leur défaut, les causes de nos maladies.

2. — Notre corps n'a pas besoin de remède quand nous gardons prudemment dans le manger la mesure reconnue nécessaire.

3. — En prenant ta nourriture, réduis-toi à ce dont l'expérience t'a appris la suffisance; pour tous

ceux qui ont un corps périssable, c'est le moyen de vivre longtemps.

4. — Ne mange que lorsque tu en éprouves le besoin, et toujours dans les limites que tu t'es fixées; ne prend point d'aliments qui ne s'allient point soit entre eux, soit avec ton corps, soit avec le temps de ton repas.

5. — On peut éviter toute maladie, en s'abstenant d'aliments qui ont ces défauts, et en se retenant de manger plus qu'il ne convient.

6. — De même que la sobriété assure la bonne santé, de même l'excès dans le manger engendre la maladie.

7. — Celui qui, sans avoir égard à ce que la chaleur de son estomac peut supporter de nourriture, en prend au delà de cette mesure, sera assailli de toutes sortes de maladies.

8. — Un médecin doit étudier la nature de la maladie, son origine ou sa cause, le moyen de la combattre et la nature du médicament qui convient au cas qui se présente.

9. — Un médecin exercé doit, dans la pratique, approprier le remède au tempérament du malade, au degré de la maladie et au temps où il doit opérer.

10. — Pour qu'un remède soit efficace, il faut quatre conditions : la docilité du malade, l'habileté du médecin, la facilité de se procurer le remède, l'attention et la prudence du pharmacien.

QUATRIÈME PARTIE

DES QUALITÉS DONT IL N'A PAS ENCORE ÉTÉ QUESTION (1)

I

NOBLESSE DE LA RACE

1. — Il n'y a que les gens d'une naissance distinguée qui s'attachent à l'équité et à l'honneur comme à un apanage de leur race, à l'honneur qui les fait rougir de tout ce qui est digne de blâme, à l'équité qui règle toutes leurs paroles et toutes leurs actions.

2. — Une haute naissance est la garantie des trois choses suivantes : une tenue digne d'un haut rang, un langage toujours sincère, la honte de ce que l'univers réprouve.

3. — Les sages assurent que c'est le privilége des véritables nobles d'avoir le visage souriant, la main

(1) Appendice où l'on traite des choses qui ne sont pas renfermées dans les parties qui précèdent.

prompte à s'ouvrir, la parole affable et le respect de la dignité de chacun.

4. — Un noble ne fera jamais rien qui porte atteinte à l'honneur de sa race, quand bien même il pourrait par là gagner des centaines de millions.

5. — Bien qu'elle ait éprouvé des revers de fortune, une ancienne famille ne se départit jamais de sa magnificence.

6. — Celui qui veut conserver pur l'honneur de sa race ne fera, même réduit aux dernières extrémités, rien qui puisse l'entacher.

7. — Les vices des hommes d'une origine illustre sont comme dans le ciel les taches de la lune que tout le monde aperçoit en raison de la hauteur de l'astre; c'est pourquoi ils doivent se défendre plus que les autres de tout écart.

8. — Un noble qui n'est point affable fait douter de sa noblesse.

9. — De même qu'on reconnaît la qualité d'un sol aux herbes qu'il produit, de même on distingue la noblesse à la politesse du langage.

10. — Si tu aimes la gloire, il te faut le sentiment de l'honneur qui se révolte contre tout ce qui est digne de blâme; si tu veux conserver l'illustration de ta race, il faut que tu ne dédaignes personne.

II

RESTER INVARIABLEMENT ATTACHÉ A L'HONNEUR

1. — Quand bien même tu pourrais tirer d'une action un très grand avantage que tu ne saurais obtenir par aucun autre moyen, garde-toi d'y consentir si ton honneur peut en souffrir.

2. — Quand bien même tu aurais fait de grandes choses, tu ne dois te permettre rien de blâmable, si tu veux conserver ta gloire et ton honneur.

3. — Quand on est comblé de richesses, il faut être humble pour éviter l'insolence du bonheur; quand au contraire on ressent les étreintes de la misère, il faut être fier pour ne tomber dans aucune bassesse.

4. — Les nobles qui se dégradent sont comme les cheveux qui tombent de la tête; ceux-ci, tant qu'ils restent à leur place, ont de l'éclat et des ornements; mais lorsqu'ils sont à terre, tout le monde les foule aux pieds sans les regarder.

5. — Ceux mêmes dont l'illustration a atteint une hauteur qui rivalise avec celle des montagnes, la verront réduite au néant si leur honneur reçoit quelque tache, fût-elle aussi petite qu'un grain de mil.

6. — Puisque cela ne peut te servir ni pour la gloire ni pour le ciel, pourquoi, je te le demande, t'attirer le mépris par des actes malhonnêtes?

7. — Il est glorieux qu'on dise de toi que tu es mort sur l'heure plutôt que de faire quelque chose contre l'honneur; cela vaut mieux que de vivre dans la splendeur avec le blâme public.

8. — Lorsqu'un noble a perdu ses forces, c'est à dire l'honneur, se guérira-t-il réellement parce qu'il aura conservé son corps en vie?

9. — Les nobles sont comme cet animal qui meurt dès qu'on lui arrache un seul de ses poils; quand la vie ne peut se concilier avec l'honneur, il perd la vie pour conserver l'honneur.

10. — Le monde exaltera par ses louanges celui qui, mis en demeure de faire une mauvaise action, sauve son honneur au prix de sa vie?

III

LA VRAIE GRANDEUR

1. — La vraie grandeur est, dans chacun, l'élévation de l'âme qui fait aspirer aux choses difficiles; sans elle, on ne peut mener qu'une vie sans gloire.

2. — Tous les hommes naissent également petits; l'inégalité entre eux s'établit ensuite par la différence des services rendus; on est petit quand on ne fait rien de grand, de quelque grande famille que l'on soit.

3. — Si haute que soit ta naissance, si élevées que soient tes fonctions, tu ne peux être grand que par tes

œuvres; quoique étant d'une basse extraction, si tu ne fais rien de bas, tu ne seras pas un homme infime.

4. — De même qu'une femme perd son honneur, si elle ne le garde avec une vigilance et une fermeté invincibles, de même la grandeur nous échappe si nous ne la gardons en nous défendant de tous les vices.

5. — L'homme vraiment grand n'a que des desseins élevés et ne les accomplit que par des moyens honorables.

6. — Il a naturellement de la vénération et des égards pour l'âge et la vertu, c'est là un privilége de sa nature; les hommes infimes n'y songent même pas.

7. — Celui qui est grand par les talents, sans l'être par les vertus, ne se servira de ses avantages que pour satisfaire son orgueil et ses passions aux dépens du prochain.

8. — L'homme vraiment grand est toujours humble quelle que soit sa fortune; l'homme sans valeur, alors même qu'il n'a pas pour lui la richesse, se prévaut de son mérite supposé, pour se mettre au dessus des autres.

9. — Le mérite est toujours modeste, la nullité toujours présomptueuse.

10. — L'homme supérieur cache ou excuse toujours les fautes des autres, l'homme de peu ne sait que parler de leurs défauts.

IV

RÉUNIR TOUTES LES CONDITIONS DE LA VERTU, C'EST A DIRE TOUTES LES VERTUS

1. — Les sages professent que celui qui veut être un honnête homme est tenu, pour en remplir les obligations, de posséder toutes les vertus.

2. — Les vertus font l'homme de bien; tous les autres avantages, quelque prix qu'ils aient, n'y contribuent en rien; il n'y a aucune relation nécessaire entre l'honnêteté et les biens terrestres, puisque souvent les malhonnêtes gens sont comblés de ceux-ci.

3. — La vertu est supportée sur cinq piliers qui sont : l'amour envers le prochain, la honte des fautes, l'aumône, le pardon des injures et la sincérité.

4. — De même que les pénitents mettent leur honneur à ne tuer aucun être vivant, les gens de bien doivent mettre leur honneur à ne médire de personne. Les uns épargnent la vie donnée par la nature, les autres la réputation qui est la vie dans la société.

5. — L'humilité fait la gloire du religieux; pour l'honnête homme, c'est une arme qui lui soumettra, même ses ennemis.

6. — La pierre de touche de l'honnêteté, c'est de céder à plus faible que soi (par respect du droit ou par générosité).

7. — A quoi sert la vertu, si elle ne fait pas rendre le bien pour le mal (puisque la nature à elle seule fait rendre le bien pour le bien)?

8. — Celui qui possède cette force qu'on appelle la vertu, ne rougit point d'être pauvre.

9. — Ceux qui restent honnêtes, dans les temps mauvais comme dans les bons, seront appelés le rivage de la vertu, car ils la maintiennent contre l'orage, comme le rivage contient la mer contre la tempête.

10. — Si les honnêtes gens manquent de force et abandonnent la vertu, l'enfer croulera sous le nombre des réprouvés.

V

DU BON CARACTÈRE OU DE LA CIVILITÉ

1. — Les sages disent qu'il est aisé à chacun de suivre l'excellent sentier qu'on appelle la civilité, en se montrant facile et affable.

2. — L'amour du prochain et la noblesse de la race ouvrent la route qui mène à la civilité.

3. — Ce n'est point par les membres que nous pouvons nous mouler sur les honnêtes gens, mais par le caractère qui, au contraire des membres, est susceptible de réforme.

4. — Le monde célébrera la vertu de l'homme qui

a fondé son bonheur sur l'amour de la justice et de la vertu.

5. — Ceux qui connaissent parfaitement la civilité ne se permettent point, même pour rire, de se moquer de personne, pas même de leurs ennemis.

6. — Si le monde subsiste, on le doit aux hommes vertueux ; sans eux la terre s'abîmerait.

7. — Ceux qui n'ont point un cœur d'homme, quand bien même leur esprit serait perçant comme la pointe d'une lime, sont comme des arbres.

8. — Il est honteux d'oublier l'humanité même envers ceux qui nous ont fait du mal par haine, car nulle société ne pourrait exister entre les hommes, s'ils ne se pardonnaient mutuellement.

9. — Ceux qui ne peuvent avoir de bons rapports avec leurs semblables, sont comme des aveugles qui ne peuvent voir les autres hommes.

10. — Les richesses qui tombent en partage au méchant lui deviennent fatales, de même que le bon lait devient mauvais quand il est versé dans un vase impur.

VI

DE LA RICHESSE DONT ON NE JOUIT POINT OU DE L'AVARICE

1. — Celui qui entasse dans sa maison de vastes trésors sans en jouir, bien qu'il soit au nombre des

vivants, est comme mort en ce qui concerne les richesses, car il n'en jouit pas plus que s'il n'existait pas.

2. — Quand les richesses pourraient être pour toi la source de tous les biens, les entasser et ensuite t'y attacher au point de ne rien donner aux autres, c'est une folie qui ne te procurera point un état heureux après ta mort.

3. — Les hommes qui ne s'occupent que d'amasser des richesses, sans jamais chercher à être loués de leurs libéralités, que sont-ils venus faire au monde si ce n'est le charger d'un poids inutile?

4. — Celui qui, ne donnant rien, ne se fait regretter de personne, que pense-t-il laisser sur terre qui lui survive? Ce n'est ni l'estime publique ni la vertu auxquelles il ne saurait atteindre.

5. — Pour celui qui ne jouit point lui-même de ses richesses et qui n'en fait jouir personne, ses trésors, quand bien même ils s'élèveraient à un grand nombre de millions, sont comme s'ils n'existaient pas.

6. — Celui qui ne fait point usage de ses richesses et qui n'en donne aucune part à ceux qui ont droit à ses libéralités, que lui en reste-t-il, si ce n'est beaucoup de tourment et de travail pour les amasser et les conserver?

7. — Les richesses qui pourrissent sous clef sans que jamais la moindre parcelle en soit distraite pour les indigents, doivent exciter la même pitié qu'une femme de grande beauté qui est forcée de rester jusqu'à sa mort dans le célibat.

8. — Celui à qui son avarice ne laisse aucun ami, et qui est chargé de richesses, est comme un arbre vénéneux qui s'élève au milieu de la ville chargé de fruits magnifiques qui ne peuvent être mangés.

9. — Le riche qui n'aide point ses parents ni ses amis, qui se laisse lui-même mourir de faim et qui ne fait point l'aumône, verra sa fortune passer à d'autres qui sauront en jouir.

10. — Celui qui fait de sa fortune un digne usage, vient-il au contraire à tomber dans la pauvreté, sa détresse est semblable à la sécheresse des nuées, elle ne peut durer.

VII

DE LA FACULTÉ DE ROUGIR OU DE LA BONNE HONTE

1. — L'homme de cœur rougit d'une mauvaise action; il n'y a que les femmes qui rougissent pour d'autres causes.

2. — Les propriétés diverses de notre corps, comme celles de manger et de dormir, et la beauté, sont communes à l'homme et aux animaux, sauf celle de rougir qui n'appartient qu'à l'homme.

3. — De même que, pour les animaux, le corps est le siége de la vie; de même, pour l'être moral, la honte du mal est le siége de la vertu.

4. — La retenue même n'est-elle pas l'ornement

de la vertu? son absence n'est-elle pas une maladie que l'on fuit ?

5. — Celui qui rougit de ce qui est blâmable chez les autres comme dans lui-même, les sages l'appelleront le temple de la délicatesse.

6. — Pour les hommes d'une grande sainteté, cette vaste terre elle-même a peu de prix, parce qu'elle n'est point entourée par la haie de la bonne honte comme d'une garde.

7. — Ceux qui ont la honte du mal renonceront à cause d'elle à la vie, mais jamais ils ne renonceront à elle pour conserver la vie.

8. — Si tu ne rougis pas de faire ce que les autres rougissent de voir et d'entendre, la vertu rougira de t'entendre appeller son ami.

9. — En faisant des choses indignes de ton rang tu compromets seulement l'honneur de ta race ; mais si tu vis constamment sans la honte du mal, toutes tes bonnes qualités seront annihilées.

10. — Ceux qui ne savent plus rougir intérieurement sont, quoique vivant parmi les hommes, semblables aux marionnettes qui trompent les yeux en faisant croire qu'elles sont en vie. Il ne faut pas prendre les singes pour des hommes.

VIII

DES EFFORTS A FAIRE POUR L'ÉLÉVATION DE SA FAMILLE

1. — Il n'y a pas de plus belles paroles que ces mots d'un homme de cœur : Je ne cesserai jamais de travailler à l'élévation de ma famille.

2. — Une famille s'élève par les efforts constants d'un chef intelligent et expérimenté. Trois qualités lui sont nécessaires : le talent, la pratique et l'assiduité au travail.

3. — Celui qui se consacre tout entier au travail pour faire grandir sa famille sera soutenu par un dieu qui ceindra ses reins pour venir lui-même partager sa fatigue.

4. — Lorsqu'on travaille sans relâche, on est sûr d'arriver, n'importe comment, à préserver sa famille de tout abaissement.

5. — Si, à une vie irréprochable, tu joins un dévoûment absolu à ta famille, tous les hommes t'entoureront comme un retranchement entoure un un camp et voudront être de tes parents.

6. — Celui-là est réputé pour un homme, qui prend en main le gouvernement de sa famille pour procurer son élévation.

7. — De même que dans une bataille où sont engagés un grand nombre de guerriers, on décerne l'éloge à ceux qui par leur courage ont soutenu

l'effort du combat, de même dans une famille qui compte beaucoup de membres, la gloire revient à celui qui soutient le poids de la famille.

8. — Celui qui veut la grandeur de sa maison ne doit négliger aucune occasion favorable; car si, abandonnant les pensées de gloire, il se livre à l'inertie, il verra tomber sa famille.

9. — Faut-il appeler douce ou amère la vie de celui qui voit le bonheur des siens assuré par son travail?

10. — La famille est un arbre qui tombera certainement sous les coups de la cognée de la pauvreté lorsqu'il est attaqué par elle, si un homme de talent ne le soutient en l'étayant de ses épaules.

IX

DE L'AGRICULTURE

1. — Puisque le monde entier, quelques révolutions qu'il subisse, est toujours, à la fin, obligé de recourir à l'agriculture, elle doit occuper la première place parmi toutes les professions.

2. — L'agriculture, bien que peu estimée, soutient tous ceux qui la dédaignent; elle est donc dans ce monde comme la cheville qui fixe l'essieu du char et lui permet d'avancer.

3. — Celui qui cultive la terre vit de ce qu'il pro-

duit, celui qui sert un maître subsiste par les autres.

4. — Les peuples qui, possédant une grande abondance de blé, sont l'égide de leurs voisins dans le besoin, verront accourir sous l'égide de leur roi les nations qui sont actuellement sous le sceptre de rois divers.

5. — Celui qui se nourrit de ce que son travail lui donne par la culture n'est pas exposé à mendier; il peut lui-même, en ouvrant ses mains, subvenir aux nécessités de ceux qui mendient.

6. — Si les bras du cultivateur se refusent au travail, les religieux qui ont fait vœu de renoncer à tout se refuseront à la pénitence.

7. — Des labours réitérés peuvent ameublir et féconder une terre au point qu'elle produise presque sans fumier.

8. — Un champ gagne plus à être fumé que labouré, et après que la récolte a été purgée des mauvaises herbes, elle a moins besoin d'irrigations que de défense contre les oiseaux et les voleurs.

9. — Si le propriétaire d'un champ s'absente au lieu de le visiter tous les jours, la terre irritée lui refusera toute faveur comme une femme longtemps délaissée par son mari.

10. — Cette femme féconde qu'on appelle la terre se moque du fainéant qui, après avoir négligé la culture de ses champs, se plaint de sa pauvreté.

X

LA PAUVRETÉ

1. — Quand on me demande s'il est quelque mal plus grand que la pauvreté, je réponds qu'il n'y a que la pauvreté elle-même.

2. — Ce malfaiteur qu'on appelle la pauvreté nous dépouille des joies de cette vie et d'une autre; elle nous interdit en effet l'exercice de beaucoup de vertus qui nous procureraient de grandes joies après la mort.

3. — Notre indifférence à la pauvreté et notre paresse à la combattre éteignent non seulement l'éclat héréditaire de notre nom, mais encore la gloire que nous avions acquise nous-mêmes par nos actions.

4. — La pauvreté abaisse tellement, qu'elle fait parler avec mépris de ceux mêmes dont la naissance est illustre.

5. — La pauvreté est un mal qui réunit en lui seul beaucoup de maux divers.

6. — Quand même un homme pauvre possède à fond les sciences les plus excellentes et en parle très savamment, ses paroles ne fructifient pas, parce qu'on n'y attache aucun prix.

7. — La pauvreté, impuissante pour la vertu, réduit un fils à ne pouvoir faire pour sa mère rien de plus qu'un étranger.

8.—Est-ce que la pauvreté qui m'a tué viendra encore me tourmenter dans une autre vie?

9. — Même dans le feu, à l'aide d'amulettes et de prestiges, on peut se procurer le sommeil; mais on ne peut fermer l'œil quand on est dans la misère.

10. — Ceux qui, n'ayant rien à manger, et ne renonçant point complétement à la bonne chère, veulent remplir leur ventre, sont des démons qui gâtent les mets des autres (1).

XI

DE LA MENDICITÉ

1. — Demande l'aumône à ceux que tu sais en état de la faire; s'ils te refusent, le blâme sera pour eux et non pour toi.

2. — Il est doux de mendier quand on obtient sans peine ce que l'on demande.

3. — En sachant s'adresser à ceux qui connaissent le devoir d'une âme sincère et généreuse, un mendiant peut encore éprouver quelques joies; le sentiment de la reconnaissance, par exemple, est pour l'âme une douceur.

4. — Le mendiant qui ne frappe jamais qu'à des portes qui s'ouvrent toujours pour l'aumône, et l'homme généreux qui ne refuse jamais, même pendant son

(1) S'il ne s'était pas agi de l'Inde, nous aurions traduit : des harpies.

sommeil, méritent tous deux d'être loués; le premier doit l'être pour sa vertu, le second pour son adresse.

5. — Pourquoi le pauvre honteux a-t-il le courage de mendier en secret? C'est parce qu'il y a dans le monde des hommes qui ne refusent jamais au besoin.

6. — S'il n'y avait point de mauvais riches, il n'y aurait point de misérables.

7. — Celui qui donne au malheureux sans lui témoigner de mépris ni lui faire honte, remplit son cœur de joie.

8. — S'il n'y avait pas de pauvres implorant la charité, les autres hommes ne seraient rien de plus que des poupées ; car ils n'auraient aucun moyen de faire voir qu'ils ont un cœur humain.

9. — Quelle gloire pourraient avoir les riches qui aujourd'hui ont celle d'exercer la charité, si plus personne ne demandait l'aumône.

10. — Un mendiant ne doit point se fâcher d'être refusé, car sa propre pauvreté doit assez lui apprendre que bien souvent on ne peut donner ce qu'il demande.

XII

IL FAUT ÉVITER DE MENDIER

1. — Il vaut cent fois, mille fois mieux lutter par le travail contre la pauvreté que de mendier même à

ceux qui nous sont chers comme nos yeux et qui pourvoieraient sans hésiter à nos besoins.

2. — La mendicité est un fléau qui ferait rougir de son œuvre celui qui a ordonné le monde, afin que les hommes pussent y vivre.

3. — Il n'est personne dans le monde qui manque de cœur, comme celui qui, dans la pauvreté, aime mieux vivre en mendiant qu'en travaillant.

4. — Le sentiment élevé qui, même dans le plus pressant besoin, nous interdit de mendier et nous fait trouver des ressources dans notre travail, est si honorable que le monde entier n'en peut contenir toute la gloire.

5. — Rien n'est savoureux comme le mets que l'on a gagné à la sueur de son front, quand bien même la sauce en serait claire comme de l'eau pure.

6. — Il n'y a pas de paroles qui sortent de la bouche avec plus de peine que celle que l'on prononce pour mendier, ne fût-ce que de l'eau pour sauver sa vie de la soif.

7. — Je veux mendier quelque chose des mendiants eux-mêmes. Que leur demanderai-je? de ne point s'adresser aux gens qui cachent ce qu'ils possèdent. (Ils éviteront l'humiliation sans profit.)

8. — La frêle barque de la mendicité sur laquelle le pauvre s'efforce péniblement de traverser la mer du besoin, se brise contre l'écueil du refus.

9. — L'âme du mendiant se fond de douleur à la pensée de sa misère; mais lorsqu'on le repousse, le

supplice de la honte absorbe le chagrin de la pauvreté.

10. — Celui qui a refusé l'aumône n'a-t-il pas le cœur glacé quand il entend le mendiant se plaindre si tristement qu'il semble mourir de honte?

XIII

DES HOMMES VILS

1. — Ceux qui ont l'âme vile appartiennent par l'apparence à l'espèce humaine; on ne voit rien dans la nature qui ressemble plus qu'eux à l'homme.

2. — Les hommes vils sont plus heureux que les sages, car ils ne souffrent jamais par le cœur.

3. — Ils sont semblables aux dieux, car ils n'ont d'autre loi que leur volonté.

4. — Quand ils voient un homme qui, content de peu, vit d'épargne comme les gens de campagne, ils se regardent comme bien supérieurs à lui et se gonflent de leur importance.

5. — Ils vivent dans une crainte continuelle du roi et des grands; en outre leurs désirs et leur ambition ne se portent jamais que sur des objets qui ne peuvent leur procurer qu'un bien nul ou minime.

6. — Ils ressemblent au tambour sur lequel on frappe; car ils transmettent aux oreilles des autres, sans le garder un seul instant, le secret confié à leurs oreilles.

7. — A moins qu'on ne s'abaisse à courber la main pour leur caresser les cheveux, on n'obtient d'eux aucune libéralité, quand bien même on ne leur demanderait que les grains qui, à la fin de leur repas, restent collés à leurs mains humides.

8. — L'homme de cœur donne à l'indigent aussitôt que celui-ci expose son besoin ; l'homme de peu ne donne que lorsqu'il est pressé, comme la canne à sucre dont on exprime le jus.

9. — Si son voisin a une meilleure table et des habits plus beaux que lui, il y découvre, avec l'œil de l'envie, de nombreux défauts, alors même qu'il n'y en a aucun.

10. — Le propre des hommes vils est de mépriser habituellement tout le monde, et, lorsqu'ils éprouvent le plus petit revers, de courir aussitôt se vendre comme esclaves.

LIVRE III

DU PLAISIR OU DE L'AMOUR

—

PREMIÈRE PARTIE

DE L'AMOUR AVANT LE MARIAGE

I

DE L'AMOUR AVANT LE MARIAGE

1. — Que vois-je! Est-ce une nymphe sous la forme d'une jeune fille aux longs cheveux bouclés? Ou bien est-ce une paonne des plus splendides? Est-ce une mortelle? Mon esprit se trouble et ne peut le distinguer.

2. — Ses regards, qui répondent aux miens, sont comme avec une armée irrésistible.

3. — C'est le Dieu de la mort dont parlent les savants; avec les traits d'une jeune fille, il a de grands yeux qui font la guerre.

4. — Ils portent des coups homicides par une vertu toute contraire aux attributs du beau sexe.

5. — Sont-ce les yeux du Dieu de la mort ou ceux d'une biche, ou bien les propres yeux d'une jeune fille? Ils réunissent les qualités des trois.

6. — Si l'arc de ses sourcils s'abaissait et voilait ses regards ils ne feraient pas de blessures mortelles.

7. — La toile qui couvre les seins arrondis de cette fille est comme un frontail sur la tête d'un éléphant en rut.

8. — Est-ce la vue du front rayonnant de cette jeune fille qui a anéanti ma valeur, redoutée de ceux même de mes ennemis qui ne l'ont point encore éprouvée.

9. — Elle a pour ornement le joli regard d'une biche et la pudeur; a-t-elle besoin de porter des ornements extérieurs.

10. — Le vin, à l'inverse des femmes, n'est point agréable à la vue; il ne délecte que ceux qui le boivent.

II

LES DEUX AMANTS S'OBSERVENT

1. — Il y a chez elle deux regards, l'un qui donne des tourments, l'autre qui les guérit.

2. — Le coup d'œil qu'elle jette sur moi lorsque

je ne la regarde pas, me cause un plaisir plus vif que la volupté charnelle.

3. — Elle m'a regardé lorsque ma vue n'était pas dirigée sur elle, et elle a baissé ensuite les yeux par pudeur avec une pensée dans l'esprit; c'est comme une eau dont elle arrose les cultures de notre mutuelle tendresse pour les faire croître.

4. — Lorsque je la regarde, elle fixe la terre; quand je détourne les yeux, elle me regarde et sourit en elle-même.

5. — Sans me regarder en face elle jette sur moi du coin de l'œil un regard furtif, et sourit en elle-même.

6. — Quoiqu'elle me parle rudement comme à un étranger, son langage cependant décèle une amie.

7. — Dans sa parole qui me repousse, dans son regard qui paraît courroucé perce l'amour sous l'apparence de la haine.

8. — Souffrant des paroles par lesquelles elle m'éloignait d'elle, alors que mes yeux la suppliaient, prenant pitié de moi, elle a souri en elle même; ce sourire m'a rendu l'espérance.

9. — Deux amants qui se regardent d'un œil indifférent sont comme des étrangers.

10. — Quand les yeux de deux amants se parlent, la parole leur devient inutile.

III

PLAISIR DE L'UNION

1. — Tous les plaisirs que l'on peut goûter avec les cinq sens sont, par un privilége unique, réunis dans cette fille aux bracelets d'or.

2. — Tandis que les maladies se guérissent par des remèdes opposés à leurs causes, cette jeune fille guérit seule le mal qu'elle a causé.

3. — Le paradis de celui dont les yeux sont semblables au nenuphar (1), a-t-il des délices pareilles au sommeil dans les bras délicats d'une jeune fille dont on est épris.

4. — Où a-t-elle trouvé ce feu (l'amour qu'elle inspire) qui brûle de loin et qui rafraîchit de près?

5. — Les bras de cette fille, dont les cheveux sont couronnés de fleurs, me font éprouver par leur contact autant de plaisir que la possession des objets les plus ardemment désirés.

6. — Son attouchement rend la vie à mon âme. Ses bras sont d'ambroisie.

7. — L'union avec cette fille couleur d'or, c'est la félicité de celui qui a joui de sa part, toutes distributions faites (2).

(1) Vichnou.

(2) Félicité des bienheureux. Il est recommandé à un maître

8. — L'union la plus étroite est douce à deux amants mutuellement épris.

9. — Est-il pour eux d'autre bonheur que la bouderie, la réconciliation et l'union?

10. — Comme le savoir nouvellement acquis démontre l'insuffisance des anciennes connaissances, ainsi chacun de ses embrassements efface le précédent!

IV

EXALTATION DE LA BEAUTÉ

1. — O fleur anicha (1), je te salue! Tu es la plus délicate des fleurs, mais l'objet de mon amour est plus délicat que toi.

2. — O mon cœur, tu es confondu quand tu compares ses yeux aux fleurs qu'on expose à tous les regards.

3. — Son teint a l'éclat du bourgeon; ses dents sont des perles, ses yeux sont comme le velou (2); elle exhale un doux parfum.

de maison de diviser son revenu en cinq parts, la première est consacrée aux mânes des ancêtres, la seconde aux dieux, la troisième aux hôtes, et la quatrième aux parents; la cinquième est pour lui-même. Celui qui remplit ce devoir obtient le séjour des bienheureux.

(1) Espèce de fleur si délicate, qu'elle se fane dès qu'on la flaire.

(2) Espèce de javelot.

4. — Si le nénuphar noir pouvait voir les yeux de mon amante parée de ses bijoux précieux, il baisserait la tête, honteux de ne pouvoir les égaler.

5. — La suivante a étendu des fleurs d'anicha, sans en ôter les tiges, sur le lit de sa maîtresse à la taille diaphane.

6. — Les étoiles, ne pouvant distinguer entre la lune et le visage de mon amante, errent troublées dans leurs régions.

7. — Son visage conserve-t-il des taches, comme la lune qui croît et décroît tour à tour?

8. — O lune, puisses-tu vivre longtemps(1)! Si tu brillais du même éclat que la figure de mon amante, je m'éprendrais aussi de toi.

9. — O lune, si tu prétends égaler le visage de ma maîtresse, dont les yeux sont pareils aux nénuphars, ne te montre plus à la vue de tous.

10. — La fleur anicha et le duvet du cygne même seraient des pommes épineuses pour les pieds de mon amante.

V

MANIFESTATION DE L'AMOUR

L'amant.

1. — La salive de ma bien-aimée aux dents blan-

(1) Sorte de salut.

ches et aux douces paroles, est aussi agréable au goût que le mélange du lait et du miel.

2. — L'amour que je nourris est à mon être ce que la vie est au corps.

3. — Quelle que tu sois, image qui t'imprimes dans la pupille de mes yeux, éloigne-toi pour faire place à mon amante.

4. — Cette fille, parée de riches bijoux, est, dans l'union, comme la vie attachée au corps ; dans la séparation, comme la vie qui s'en est retirée.

5. — Si les attraits de cette fille, dont les yeux font des blessures, s'effacent de mon esprit, je les rappellerai à ma pensée. Je ne sais pas oublier.

L'amante.

6. — Mon amant ne sort pas de mes yeux ; j'ai beau fermer mes paupières, il y reste toujours ; il est donc de nature très subtile.

7. — Comme il est toujours dans mes yeux, je ne veux même pas le peindre, de peur qu'il ne disparaisse de ma vue.

8. — Comme mon amant est logé dans mon cœur, j'évite de manger chaud pour que cette chaleur ne l'incommode pas.

9. — Pour ne pas perdre sa vue, je ne ferme jamais les yeux ; pour cela, la ville dit qu'il ne m'aime pas et qu'il me cause des insomnies perpétuelles.

10. — Il se plaît à demeurer dans mon cœur, et la ville dit qu'il est cruel et qu'il m'abandonne.

VI

LA HONTE CÈDE A L'AMOUR

1. — Pour les amoureux au désespoir, il n'est d'autre ressource que le cheval de branches de palmier (1).

2. — Bannissant toute honte, las de souffrir, je pense à monter sur ce cheval.

3. — Jusqu'ici j'ai résisté à cette pensée, retenu par la honte; mais aujourd'hui je n'ai plus que cette ressource, la dernière des amoureux désespérés.

4. — Le torrent de l'amour a emporté la nacelle de la honte et de la fermeté.

5. — Cette fille aux bracelets d'or m'a apporté et les tourments dans mes nuits et le cheval de palmes qui en est le remède.

6. — Mon amour pour elle ne me laisse pas fermer les yeux; je pense, même à minuit, à monter sur le cheval de palmier.

7. — Est-il un objet plus digne de notre tendresse que la jeune fille qui, plongée dans les tourments d'un

(1) Lorsqu'un garçon ne peut obtenir en mariage une fille donc il est épris, il monte sur un cheval fait de branches de palmier, et muni du portrait de sa maîtresse, il se présente au souverain tout meurtri et ensanglanté par les déchirures des branches. Le souverain doit alors faire chercher les parents de la jeune fille et les obliger à la donner en mariage au jeune homme.

amour immense comme l'océan, ne peut même se consoler en pensant à monter sur le cheval de palmier.

8. — En dépit de la chasteté et de la faiblesse des filles, leur amour se trahit aux yeux de leurs parents.

9. — Croyant mon amour ignoré de tout le monde, je m'avance timidement de rue en rue.

10. — Les ignorants rient de moi, même en ma présence, parce qu'ils n'ont pas souffert les tourments que j'endure.

VII

DE LA CLAMEUR PUBLIQUE

L'amant.

1. Ses rigueurs m'avaient réduit au désespoir; le bruit public, en accusant notre tendresse, m'a rendu à l'espérance et à la vie. Les gens médisants l'ignorent pour mon bonheur.

2. — Le public m'a fait l'honneur de m'accuser, il ne se doute pas de la résistance qu'elle oppose à mes désirs.

3. — Le bruit public, en s'élevant contre moi, me cause le même plaisir que si j'obtenais ses faveurs après une longue attente.

4. — La clameur publique accroit mon amour qui, sans cela, s'émousserait.

L'amante.

5. — De même que le buveur trouve le vin délicieux à mesure qu'il s'enivre davantage, de même l'amour me charme de plus en plus à mesure qu'il est divulgué.

6. — Je n'ai vu qu'une seule fois mon amant, et le bruit de notre liaison s'est répandu comme la nouvelle d'une éclipse de lune.

7. — Alimenté par le limon de la médisance publique, arrosé par les flots d'injures dont m'abreuvent mes parents, mon amour croît de jour en jour.

8. — Vouloir éteindre ma passion par la médisance, c'est vouloir éteindre le feu en y jetant du beurre liquide.

9. — Celui qui m'a dit : Ne crains rien ! m'abandonne aujourd'hui à la risée de tout le monde. Le mal qu'on dit de moi doit me faire honte !

10. — Toute la ville parle de moi ; j'avais souhaité qu'il en fût ainsi pour que mon amant m'emmenât avec lui. Maintenant il ne se refusera plus à mes désirs.

SECONDE PARTIE

DE L'AMOUR DANS LE MARIAGE

I

REGRET DE LA SÉPARATION

1. — Si tu renonces à ton projet de te séparer de moi, apprends-le moi bien vite ; si tu y persistes, dis-moi que ton retour sera prompt, et alors je pourrai supporter l'attente sans mourir.

2. — Autrefois son regard me réjouissait ; aujourd'hui, il m'attriste en me faisant craindre la séparation.

3. — Si mon époux, qui connait tous les serments qui nous lient, veut me quitter, je ne pourrai plus ajouter aucune foi à ses paroles.

4.—Si celui qui m'a dit : « Ne crains rien ! » m'abandonne, est-ce ma faute à moi qui le croyais de bonne foi.

5. — O ma suivante, si tu veux me conserver la vie, empêche-le de me quitter ; autrement n'espère pas de nous voir réunis de nouveau.

6. — S'il a le cœur assez dur pour n'être pas

fléchi par mes larmes au moment de la séparation, il faut renoncer à le revoir.

7. — Les bracelets qui ont glissé de mes bras amaigris, annoncent à tout le monde l'absence de mon époux.

8. — S'il est pénible de vivre sans confidente, il est bien plus douloureux encore de vivre sans son époux.

9. — Le feu brûle ce qu'il touche, mais l'amour consume ce qui est éloigné.

10. — Oui! il y a des femmes qui supportent, sans en mourir, la douleur de la séparation et le chagrin de l'absence!!!

II

PLAINTE

1. — Quoique je refoule ma douleur, elle remonte comme l'eau d'une source à mesure qu'on la tire.

2. — Je ne puis taire mon mal et j'ai honte d'en parler à celui qui en est l'auteur.

3. — Dans mon corps débile, ma vie est suspendue entre l'amour et la pudeur.

4. — Je suis dans un océan d'amour, sans avoir un esquif pour le traverser.

5. — Mon époux me cause un chagrin infini, aujourd'hui même qu'il est mon ami. Que fera-t-il s'il devient mon ennemi?

6. — Les plaisirs de l'union sont grands comme la mer, mais les tourments de la séparation sont immenses comme l'océan.

7. — Je nage dans l'océan de l'amour sans pouvoir aborder et je me débats seule, même au milieu de la nuit.

8. — O nuit miséricordieuse qui endors tous les êtres habitant le monde, tu n'as que moi pour compagne de ta veille !

9. — Mes nuits s'écoulent goutte à goutte et comme sans fin ; elles sont plus cruelles que mon cruel.

10. — Si mes yeux pouvaient, comme mon cœur, se transporter au loin, ils ne verseraient pas des torrents de larmes.

III

SOUFFRANCE DES YEUX

1. — D'où vient que mes yeux fondent en larmes, eux qui sont la cause de mes maux.

2. — O mes yeux, vous qui l'avez regardé si imprudemment, prenez-vous-en à vous-mêmes des souffrances que vous endurez maintenant.

3. — Alors vous étiez empressés et avides de le voir, aujourd'hui vous pleurez. N'est-ce pas une dérision ?

4. — Mes yeux ont tari en me laissant un mal incurable.

5. — Mes yeux sont tourmentés par l'insomnie, parce qu'ils m'ont causé des chagrins d'amour plus profonds et plus vastes que l'océan.

6. — Oh! tant mieux! mes yeux, cause de mon mal, ont mérité de souffrir.

7. — Que mes yeux sèchent à force de pleurer, eux qui l'ont regardé avec transport.

8. — Lui qui, sans m'aimer, paraissait passionné pour moi, il jouit du repos que mes yeux ont perdu depuis qu'ils ne le voient plus.

9. — Mes yeux veillent en son absence, ils veillent quand il est présent; ils souffrent donc toujours.

10. — Il n'est pas difficile au public de connaître le fond du cœur de ceux qui comme moi, ont des yeux qui les divulguent comme des trompettes.

IV

CHANGEMENT DE COULEUR

1. — A qui dirai-je le changement de couleur de mon corps moi qui ai consenti à son départ.

2. — Comme il est la cause de ma pâleur, elle a envahi tout mon corps qui lui appartient.

3. — Il a emporté ma beauté et ma pudeur, et, à la place, il m'a laissé le mal et la pâleur.

4. — Je ne cesse de penser à ses paroles et de louer ses bonnes qualités! et cependant la pâleur se répand sur moi.

5. — Lorsque mon bien-aimé s'absentait un instant, mon corps changeait de couleur.

6. — De même que les ténèbres, pour se répandre, attendent la disparition de l'astre du jour, de même la pâleur profite de l'éloignement de mon époux pour couvrir mon corps.

7. — Je ne pouvais, quand j'étais à ses côtés, le quitter un instant, sans que la pâleur s'emparât de mes membres.

8. — On dit que j'ai changé de couleur, on ne dit pas qu'il m'a délaissée!

9. — Que je depérisse, peu importe, pourvu qu'il soit en bonne santé.

10. — Que l'on médise de moi, soit! mais de grâce, qu'on ne médise pas de lui.

V

PEINES D'UN AMOUR NON PARTAGÉ

La femme.

1. — Celles-là seules goûtent le fruit de l'amour qui sont aimées de leur maris.

2. — Le plaisir que les maris font à leurs épouses

chéries est pour elles ce que la pluie opportune est pour le laboureur.

3. — Celles qui sont chéries de leurs époux peuvent seules espérer le bonheur.

4. — Une femme qui n'est pas aimée de son mari est malheureuse, lors même que tout le monde l'estime.

5. — Quel plaisir peut nous procurer l'amour qui n'est point partagé par notre époux.

6. — Autant un amour réciproque procure de plaisir, autant l'amour non partagé cause de peine.

7. — O Dieu d'amour! quand tu es favorable seulement à l'un des deux, ignores-tu le mal et les tourments de l'autre?

8. — Est-il un courage plus grand que celui de supporter la vie, quand on n'est pas soutenu par une seule parole de son bien-aimé.

9. — Quoiqu'il ne me paie pas de retour, toutes paroles quelles qu'elles soient qui viendront de lui seront douces à mon oreille.

10. — O mon cœur qui voudrais faire comprendre ton mal à ce cruel, cherche plutôt à combler la mer (dont le bruit tourmente les amoureux sans espoir) (1).

(1) Croyance indienne.

VI

TRISTE SOUVENIR DU PLAISIR GOUTÉ

L'amant.

1. — L'amour est plus doux que le miel, puisqu'il procure encore un grand plaisir par le seul souvenir du bonheur goûté.

2. — Le souvenir de ma bien-aimée calme mes regrets, l'amour est donc doux dans toutes ses phases.

L'amante.

3. — Je commence à éternuer, mais je ne le puis ; mon époux a dû avoir une velléité, mais il ne s'y est point arrêté sérieusement (1).

4. — Mon époux ne sort jamais de mon cœur ; mais j'ignore si je suis toujours dans le sien.

5. — Lui qui garde son cœur sans m'en laisser approcher, n'est-il pas honteux de venir incessamment dans le mien.

6. — Le souvenir de l'amour goûté avec lui a soutenu mes jours ; autrement, comment aurais-je pu vivre?

7. — Même avec ce souvenir, mon cœur se consume ; que deviendrais-je, si je le perdais.

8. — En pensant de mille manières à mon époux,

(1) Croyance indienne.

il ne disparaît pas de mon cœur; c'est la seule bonté qu'il ait pour moi.

9. — Je me meurs en songeant à la dureté de celui qui m'avait dit : « Nous ne serons plus qu'un. »

10. — O lune, ne cache pas ton disque à son retour, car je veux revoir encore celui qui s'est séparé de moi sans sortir de mon cœur.

VII

LE SONGE

1. — Quelle bienvenue ferai-je au songe qui, messager fidèle, m'a apporté l'image de mon mari?

2. — Si le sommeil ferme mes yeux, comme je l'en prie, je dirai en songe à mon mari tout ce que j'éprouve.

3. — J'ai conservé la vie, parce que je vois en songe celui qui est loin de mes yeux.

4. — Le songe fait mes délices, en m'apportant celui qui ne me visite pas pendant la veille.

5. — Son aspect me cause du plaisir en songe, comme il m'en causait lorsque j'étais éveillée.

6. — Si le réveil ne venait pas, mon bien-aimé ne se séparerait pas de moi.

7. — Pourquoi me trouble-t-il pendant mon sommeil, le cruel qui ne me visite pas pendant la veille.

8. — Si je dors, il est dans mes bras; si je m'éveille, il accourt dans mon cœur.

9. — Celles-là détestent leurs époux qui ne les voient ni en songe, ni dans la veille.

10. — Les femmes d'ici disent qu'il m'a délaissée; elles ne savent donc pas qu'il vient me voir en songe!

VIII

TOURMENTS DE LA SOIRÉE

1. — Heures qui venez de succéder au jour, êtes-vous la soirée bienfaisante? Non, vous n'êtes que le temps qui dévore la vie des épouses séparées de leurs maris.

2. — O soirée! es-tu, comme moi, abandonnée de ton époux? Tu as perdu ton éclat comme moi.

3. — La soirée qui m'apportait jadis la fraîcheur, accroit aujourd'hui mes tourments.

4. — Pendant l'absence de mon mari, la soirée vient à moi furieuse comme un ennemi sanguinaire au champ de bataille.

5. — Quel bien ai-je fait à la matinée? et quel mal à la soirée?

6. — Quand je vivais avec mon mari, j'étais loin de penser que la soirée causerait un jour mon tourment.

7. — Mon mal, comme une fleur, éclôt dans la matinée, se développe le jour et s'épanouit dans la soirée.

8. — La flûte des bergers, avant-coureur de la soirée, brûlante comme le feu, me frappe au cœur comme un glaive homicide.

9. — Mes voisins s'affligent et tremblent pour moi à l'approche de la soirée.

10. — Mon âme souffre en pensant, dans la cruelle soirée, à celui qui m'a quittée pour courir après les richesses.

IX

DÉPÉRISSEMENT DES MEMBRES

La suivante.

1. — Les larmes de douleur que vous arrache le souvenir de votre mari absent ont détruit l'éclat de vos yeux; aujourd'hui il est éclipsé par celui des nenuphars qu'il surpassait autrefois.

2. — Vos yeux creusés par les pleurs annoncent l'abandon de votre bien-aimé.

3. — Vos bras amaigris révèlent à tout le monde son éloignement.

4. — Vos bracelets ont glissé de vos bras qui, depuis la séparation, ont perdu jusqu'à leur beauté naturelle.

5. — Vos bras déformés et privés de bracelets d'or témoignent de la dureté de votre cruel.

L'épouse.

6. — O ma confidente, vous accusez mon mari de l'état où je suis réduite ; le mal que vous dites de lui m'afflige plus encore que son absence.

7. — O mon cœur, quelle satisfaction vas-tu goûter, en annonçant à celui que l'on appelle cruel la rumeur causée par l'amaigrissement de mes bras?

8. — Un jour que, le tenant embassé, j'ai desserré un peu les bras, de crainte de lui faire mal, son visage a pâli ! Que n'a-t-il donc pas éprouvé depuis notre séparation?

9. — Mes bras relâchés ayant laissé un intervalle entre eux et son corps, cette séparation lui fit verser des larmes ; combien ne doit-il pas souffrir aujourd'hui qu'il y a entre nous un si grand espace?

10. — La pensée de notre séparation doit faire dépérir, l'un après l'autre, chacun de ses membres.

X

AU COEUR

1. — O mon cœur ! dis-moi, je te prie, un remède à mon mal que rien n'a pu guérir.

2. — Tu es un lâche de soupirer après le retour de celui qui n'a plus d'affection pour moi.

3. — Il te faut aller le rejoindre, ou mourir ici. L'auteur de notre mal est sans pitié pour nous.

4. — O mon cœur, va près de lui et emmène mes yeux avec toi ; autrement, ils me tourmenteront pour que je leur montre le cruel.

5. — O mon cœur ! où puiserons-nous le courage d'abandonner celui qui nous abandonne ?

6. — Toi qui n'avais pas le courage de le bouder lorsque tu le voyais présent ici, pourquoi maintenant t'irrites-tu contre lui ?

7. — O mon cœur ! renonce à la retenue ou à l'amour ; aujourd'hui il faut opter entre les deux.

8. — Tu cours après lui pour lui annoncer mon mal ; tu es bien naïf de supposer qu'il l'ignore.

9. — Tu portes en toi mon bien aimé ? Qui donc vas-tu chercher ailleurs ?

10. — Nous portons dans le cœur celui qui nous a abandonné et nous finirons par perdre notre retenue.

XI

RUPTURE DE LA RETENUE

1. — La hache de l'amour brise la porte de la retenue fermée avec la serrure de la pudeur.

2. — L'amour est impitoyable ; il ne me laisse pas en repos, pas même à minuit.

3. — Je m'efforce en vain de cacher mon amour.

De même que l'éternuement, il s'échappe au dehors malgré moi.

4. — Je croyais n'avoir pas manqué à la retenue, mais mon amour s'était trahi malgré moi.

5. — Celles qui ont la maladie de l'amour ne peuvent se résigner à renoncer à celui qui les abandonne.

6. — Que le mal dont je suis tourmentée est affreux! il me force à courir après celui qui s'est éloigné de moi.

7. — J'allais rompre la retenue, lorsque mon ami m'a prévenu en satisfaisant mes désirs.

8. — Les humbles paroles de nos maris, menteurs effrontés que rien n'arrête dans leurs désirs, sont les armes qui abattent le rempart de notre retenue.

9. — Je m'éloignais d'abord par bouderie, mais aussitôt entraînée par mon cœur qui m'attirait vers lui, je l'embrassais.

10. — La bouderie est-elle possible à celle dont le cœur bout comme la mantègue (1) sur le feu.

XII

IMPATIENCE DE LA RÉUNION

L'épouse.

1. — Mes doigts se sont usés à tracer (sur le mur) les marques des jours (jusqu'à son retour), et mes

(1) Beurre liquéfié, la substance la plus agréable aux dieux pour les sacrifices.

yeux ont perdu leur lumière (à force de regarder le côté par où il doit arriver).

2. — O ma confidente, toi qui portes des bijoux étincelants, mes bracelets glisseraient de mes bras, si je cessais de penser à lui.

3. — Je perdrais la vie si je perdais l'espérance de voir celui qui m'a quitté pour courir après les richesses.

4. — Mon cœur déborde de joie en pensant que l'amour le ramènera près de moi.

5. — Ma pâleur ne disparaîtra que quand mes yeux reverront mon mari.

6. — Il reviendra un jour sans doute, et alors je trouverai dans ses bras le remède au mal qui me dessèche.

7. — Quand mon bien-aimé se présentera à mes yeux, faut-il le bouder, ou l'embrasser, ou bien m'unir à lui?

L'époux.

8. — Puisse le roi remporter promptement la victoire! Ce jour-là même je me hâterai de retourner chez moi pour passer cette nuit avec mon épouse dans les délices et les caresses.

9. — Un jour est un siècle pour celles que l'absence prolongée de leurs maris réduit au désespoir.

10. — Que pourront ma présence et même mes caresses, quand une fois son cœur aura été brisé par la douleur de la séparation.

XIII

CONNAISSANCE DES SIGNES

L'époux.

1. — Quoique tu me le caches, tes yeux décèlent qu'il y a quelque chose dans ton cœur.

2. — O confidente, la timidité de ta maîtresse incomparable dépasse les bornes de celle naturelle aux femmes.

3. — Le fond du cœur de ta maîtresse se laisse voir comme le fil qui passe à travers des grains de cristal.

4. — Son doux sourire contient quelque chose d'exquis, de même que le bouton de fleur exhale un parfum.

5. — S'imaginant que je voulais m'éloigner de nouveau, elle a fait ses préparatifs pour m'accompagner ; ce dévoûment guérit mon mal.

L'épouse à la confidente.

6. — Les dispositions qu'il prend me font craindre une nouvelle séparation.

7. — O ma confidente, mes bracelets qui commencent à glisser de mes bras amaigris ont deviné mieux que nous son dessein de me quitter.

8. — Déjà mon mari est reparti, déjà la pâleur s'est répandue sur tout mon corps.

La confidente à l'époux.

9. — Ma maîtresse, persuadée que vous alliez la quitter, a regardé d'abord ses bracelets (qui tomberaient bientôt à terre), puis ses bras (qui allaient se flétrir), puis ses pieds délicats (dans l'intention de vous suivre).

L'époux à la confidente.

10. — Faire connaître sa pensée par signes, même à sa confidente, et supplier ses pieds délicats de suivre son bien-aimé, c'est une double naïveté de la part de ta maîtresse.

XIV

DÉSIR DE L'UNION

1. — Le spiritueux (1) n'a pas la vertu de réjouir ceux qui y pensent et qui le voient ; mais l'amour a ce privilége.

2. — Quand l'amour avec toute sa force règne

(1) Faute d'un autre terme qui rende le mot indien, nous sommes obligé d'employer le mot *spiritueux* au masculin.

dans le cœur d'une femme, elle ne peut même songer à bouder.

L'épouse.

3. — Bien que le cruel ne fasse que poursuivre que ses caprices, mes yeux ne sont en repos que lorsqu'ils regardent mon mari.

4. — Je voulais le bouder à son retour; mais à sa vue, mon cœur transporté de joie oublie son dessein et brûle du désir de l'union.

5. — De même que l'ivresse chasse de l'esprit d'un peintre toutes les images qu'il avait conçues, de même sa vue, me fait oublier toute son infidélité.

6. — Quand il est présent, je ne me souviens plus de ses torts, Est-il loin de moi, ils occupent mon esprit tout entier.

7. — A quoi me servirait de temoigner mon chagrin par une bouderie que je ne saurais faire suivre d'aucune rigueur, comme un homme qui se jette dans le courant d'une onde rapide, sachant qu'elle l'entraînera.

8. — Mon bien-aimé, votre sein m'est aussi délicieux que le spiritueux l'est aux buveurs, bien qu'il les dégrade et les rende méprisables.

L'époux.

9. — Peu d'hommes peuvent gouter l'amour plus doux que le miel des fleurs.

10. — Son amour, exalté par l'absence, la précipitera dans mes bras, en lui faisant oublier tout le déplaisir que je lui ai causé.

XV

PLAINTE CONTRE SON COEUR

L'épouse.

1. — O mon cœur, d'où vient que, contrairement à ma volonté, tu es toujours plein de lui, lui que tu as vu autrefois ton esclave.

2. — Tu voles sans cesse vers lui; tu espères qu'il se rendra à ton désir, bien que tu aies éprouvé qu'il ne nous aime pas.

3. — Est-ce parce que tu sais que tu n'as pas d'autre ami que lui que tu as sans cesse des élans vers lui?

4. — Mon cœur, je ne veux plus te prendre pour mon compagnon, toi qui, avant son retour voulais le bouder, et qui à son aspect ne respire plus que l'union.

5. — Mon cœur n'a jamais de repos; pendant son absence, il craint qu'il ne revienne pas; lorsqu'il est présent, il tremble de le voir repartir.

6. — Mon cœur qui, pendant son éloignement, m'attristait en me rappelant son infidélité, ne songe plus à le bouder.

7. — J'ai oublié la pudeur, en cédant à mon cœur qui ne cesse de soupirer après lui.

8. — Mon cœur qui craint d'expirer se livre tout entier à ses séductions, persuadé que la bouderie le priverait de toute joie et serait une source de chagrins.

9. — Qui pourrait me consoler et me soutenir, alors que je ne puis commander à mon cœur?

10. — Qui pourrait être de mon parti, quand mon cœur est mon ennemi?

XVI

LA BOUDERIE

La confidente à l'épouse.

1. — Si vous voulez le voir un peu aiguillonné par l'amour, boudez-le un instant et différez de l'embrasser.

Réflexions.

2. — On doit bouder comme on sale les mets. Une bouderie excessive est aussi désagréable qu'un ragoût trop salé.

3. — L'époux qui diffère de s'unir à celle qui le boude est aussi inhumain que celui qui aggrave la douleur des affligés.

4. — Ne point apaiser celles qui boudent, c'est couper à la racine une tige déjà desséchée par le soleil.

5. — La bouderie de celles dont les yeux sont comme des nénuphars, transporte de joie le cœur de leur époux.

6. — La bouderie est aussi douce qu'un fruit mûr.

7. — La bouderie ne sied point à ceux qui désirent l'union immédiate.

8. — Que sert de communiquer ses peines à celles qui n'en sont point touchées.

9. — La bouderie de celles qui nous chérissent est aussi délicieuse que l'eau coulant sous l'ombrage.

10. — Mon cœur brûlant d'amour me pousse à me réconcilier avec celle qui ne cherche pas à faire la paix avec moi.

XVII

BOUDERIE EXCESSIVE

L'épouse.

1. — O amant de courtisanes! Loin de moi votre sein que couvent de leurs yeux toutes les femmes qui ont renoncé aux vertus de leur sexe.

2. — Je le boudais et refusais de lui parler; voilà que tout à coup il éternue croyant que je prononcerai (suivant l'usage) les mots : Vive à jamais mon mari.

L'époux.

3. — A-t-elle besoin de griefs légitimes celle qui boude à la seule vue d'une guirlande de fleurs que j'ai

sur moi, s'imaginant que je ne la porte que pour plaire à une autre?

4. — Je lui dis : « Il n'est point d'amour égal au nôtre. » Aussitôt elle me boude, se méprenant sur le sens de mes paroles.

5. — Je lui dis : « Je ne me séparerai jamais de toi durant la vie présente. » A l'instant ses yeux s'emplissent de larmes (elle s'imagine que je veux l'abandonner dans une autre vie).

6. — Au moment où elle venait m'embrasser, je lui dis : « Je viens de penser à toi. » Aussitôt elle s'éloigne et se met à bouder en me disant amèrement : « Pourquoi m'aviez-vous donc oubliée? »

7. — S'imaginant que j'avais éternué, elle s'est écriée tout d'un coup : Vive à jamais mon mari (1), et aussitôt après elle a versé des larmes en me demandant : « Quelle est la femme qui pense à vous, car vous éternuez (2)? »

8. — Peu après je fis effort pour ne point éternuer. Elle se mit encore à pleurer en disant : « Vous ne voulez donc pas que je pense à vous! »

9. — Quand, pour l'apaiser, je redouble d'instances et de douces paroles, elle me répond en boudant de nouveau : « Vous répétez avec moi ce que vous faites avec d'autres. »

(1) Paroles que l'on prononce toujours quand quelqu'un éternue.

(2) Au dire des Hindous, un homme éprouve le besoin d'éternuer quand une femme pense à lui.

10. — Comme toutes mes paroles et tous mes efforts ne servaient qu'à augmenter sa bouderie, je me mis à considérer ses membres. Son chagrin éclata avec plus de force et elle me dit : « Vous comparez mes membres à ceux d'une autre. »

XVIII

DÉSIR DE LA BOUDERIE

L'épouse.

1. — Si je boude mon mari sans motif, c'est pour obtenir des marques plus vives de sa tendresse.

Réflexions.

2. — On trouve dans la bouderie les jouissances les plus chères.

3. — Le ciel a-t-il des joies pareilles à celles que procure la bouderie avec un époux dont l'unique objet est de plaire à son épouse?

4. — La bouderie qui resserre les liens des époux ne dure qu'un instant.

5. — Une bouderie non sérieuse de celle dont nous sommes épris nous procure plus de plaisir que l'union.

6. — De même que la faim rend les mets plus savoureux, de même la bouderie augmente les délices de l'union qui la suit.

7. — Ceux-là seuls goûtent immédiatement les plaisirs de l'union qui ne boudent pas à leur tour.

8. — Combien je désire goûter encore une fois les délices de l'union comme je viens de les savourer à la suite de la bouderie de mon épouse !

9. — Puisse ma femme me bouder encore ! puisse la nuit se prolonger assez pour une nouvelle réconciliation !

10. — L'union après la bouderie est une source de délices.

FIN



LÉGENDE DE SARANGA

PRÉAMBULE

La légende de Sâranga est un poème fort ancien qui a fourni au poëte Manikapoullé le sujet du canevas d'une tragédie tamoule, en trois actes et en vers, également très populaire. Nous donnons à la suite de cette légende les passages les plus marquants de la tragédie.



LÉGENDE DE SARANGA

Autrefois, quand l'Inde était riche et florissante, il y avait un roi nommé Narindra (le roi des hommes), issu de la dynastie des rois de la lune, aimé de son peuple, craint de ses ennemis et fort d'une puissante armée. Il régnait glorieux sur le trône de Mahindrapoury, ville opulente dans un de ces royaumes du plateau nord qu'arrose avec ses mille bras le Gange, ce géant des fleuves de l'Inde.

Ce prince avait deux femmes : l'une s'appelait Ratnanguy (perle précieuse), et l'autre Tchitranguy (image modèle).

Ratnanguy, épouse vertueuse de ce monarque, après être demeurée longtemps sans enfants, obtint, pour prix de ses vertus, de donner le jour au gracieux Sâranga (arc de Vitchnou).

Ce fils, tant désiré, croissait chaque jour en vertus

et en beauté. Il était le modèle de la jeune noblesse du royaume.

Malgré sa jeunesse, Sâranga était parfaitement initié dans l'art de gouverner. A une intelligence précoce, il joignait une grande perspicacité. Il la devait aux bons principes qu'on avait su lui inculquer et à la société relevée au milieu de laquelle il vivait.

Le roi Narindra étant un jour parti pour la chasse, laissa à la cour Sâranga aux soins de Soumanta (le Sage) son favori, fils de son premier ministre et son confident.

Sâranga et son ami se livraient de temps en temps à des jeux innocents. Un jour qu'ils s'amusaient à lancer des pigeons dans les airs, un de ces oiseaux, tout en volant, descendit sur le faîte du palais de Tchitranguy, seconde épouse du roi.

Cette femme voluptueuse captura l'oiseau afin d'attirer chez elle le jeune Sâranga, qui courait après. Désolé, Sâranga est résolu à aller réclamer son pigeon favori. Il consulte pourtant Soumanta qui, par de sages réflexions, lui fait comprendre la témérité de ce dessein. Le jeune prince goûte un instant son avis, mais poussé par l'impatience de recouvrer son oiseau, il oublie bientôt tout ce qu'avaient de sage et de prudent les paroles de son ami et il pénètre dans le palais de Tchitranguy en s'écriant : « Mon pigeon, mon pigeon.»

Il n'en fallut pas davantage pour la perfide Tchitranguy. Trop heureuse de trouver l'occasion de sa-

tisfaire des désirs criminels qu'elle couvait depuis longtemps, elle conduit Sâranga dans son palais et, tout en lui disant qu'il aura bientôt son pigeon, elle lui montre tout ce qui peut captiver le cœur d'un adolescent. Puis, l'ayant fait asseoir et dissimulant une tendresse coupable, elle lui parle ainsi :

« Votre père, ô Sàranga, reluit dans vos traits;
« vous avez sa taille majestueuse, ses beaux yeux
« noirs et sa bouche toujours souriante; vos paroles
« me révèlent la bonté de votre cœur. »

A ce discours, Sâranga répond avec modestie :

Je suis bien loin d'égaler mon père en grandeur et en gloire; j'essaierai pourtant de marcher sur ses traces et de l'imiter, surtout dans ses actions nobles et généreuses.

Mais Tchitrangui ne se sent pas de joie de posséder enfin Sâranga rayonnant de jeunesse et de beauté; le moment lui paraît opportun pour assouvir sa passion; elle ne peut plus se contenir; son cœur déborde et sa frénésie amoureuse éclate aussitôt. Serrant dans ses bras, avec transport, le jeune prince et lui cachant sous le charme de paroles doucereuses l'infamie de son projet, elle l'invite à le consommer en foulant aux pieds les lois les plus sacrées de l'honneur et de la chasteté...

Alors seulement, mais trop tard, hélas! Sâranga reconnaît la profondeur de la sagesse des conseils de son ami, qu'il a si facilement repoussés par un de ces caprices ordinaires à la jeunesse présomptueuse.

Cependant, il ne s'oublie pas; les bons principes qu'il a reçus viennent à son aide dans cette dangereuse épreuve; il s'arrache aux étreintes de la voluptueuse reine et fuit sans même jeter un regard derrière lui.

Tchitranguy voyant sa proie lui échapper, hors d'elle-même, furieuse, échevelée, poursuit Sâranga; elle ne réussit pas à l'arrêter; mais elle atteint la ceinture d'or qu'il portait, la lui arrache, en vomissant contre lui d'odieuses invectives, en le maudissant et en jurant qu'elle tirera de lui une vengeance éclatante.

Depuis lors, son esprit pervers ne cesse d'ourdir les complots les plus infâmes.

Le jeune Sâranga, échappé à cette lutte monstrueuse, rejoint son fidèle Soumanta et lui fait part de cette malencontreuse aventure. Celui-ci, tout en lui reprochant sa démarche précipitée et irréfléchie, le console et lui dit que l'innocence n'a rien à craindre; que la vérité triomphera toujours. Puis tous deux se retirent à la cour où ils attendent les effets des menaces de Tchitranguy.

Bientôt le roi est de retour de la chasse. En rentrant dans son palais, il n'y retrouve plus la même joie, la même allégresse qu'à son départ : partout un morne silence l'accueille; il s'en étonne. Il veut en découvrir la cause et passe au palais de Tchitranguy. Celle-ci, se présente à lui la tristesse peinte sur le visage, les cheveux épars et les larmes aux yeux. A cette vue, le roi consterné la supplie de lui faire con-

naître quel a été son audacieux agresseur afin qu'il en fasse bonne justice par le tranchant du glaive.

Tchitranguy pleurant et sanglotant, s'exprime alors en ces termes :

« Seigneur, la fortune jalouse n'a pas épargné votre malheureuse épouse pendant votre absence ; que dirai-je de mon sort? Mon fils, votre cher Sâranga, prétexte un jeu et un pigeon égaré, il entre dans cet asile où nul téméraire ne peut pénétrer impunément, dans ce sanctuaire que vous avez choisi pour moi ; il ose porter atteinte à mon honneur; ma faiblesse n'a pu résister à la violence de ce scélérat ; cette ceinture laissée dans sa fuite, témoigne de sa conduite monstrueuse..... » En disant ces mots, Tchitranguy s'évanouit.

Le roi est d'abord enflammé de colère et plongé dans un océan de tristesse. S'apaisant bientôt après, il s'empresse de calmer son épouse et après lui avoir fait entendre quelques paroles de bonté, il la conduit au troisième étage de son palais.

De là, il se rend immédiatement à la cour, mande ses ministres, leur communique la douleur de son cœur, leur enjoint d'isoler et de tenir sous bonne garde son fils Sâranga.

Ordre est aussi donné de faire procéder à l'instruction des faits dont il est accusé. Cette mesure qu'il est obligé d'ordonner, plonge le roi dans un abîme d'angoisses qui lui font pousser de longs et pénibles gémissements.

Les ministres s'empressent d'exécuter les ordres du roi. L'information terminée, ils viennent lui assurer, par un démenti formel, que l'accusation dont son fils est l'objet n'est qu'une atroce dénonciation et que la calomnie seule a pu l'inventer.

Par suite donc, monarque et ministres se transportent auprès de Tchitranguy pour se convaincre itérativement de la véracité des faits par elle avancés. Dans l'interrogatoire qu'elle subit, cette femme impudique persiste à soutenir, avec un sang-froid imperturbable, son ignoble accusation que vient aussi corroborer le témoignage de la soubrette sa confidente, femme d'une hypocrisie consommée.

Ce langage empreint de la plus noire calomnie indigne les ministres qui reculent d'effroi, et jette dans leur âme un trouble indicible. Le roi donc, après cet interrogatoire, se retire avec ses ministres, et bientôt armé de son sceptre, il prend siége sur son trône. Là, abreuvé de douleur, il demeure longtemps dans un silence absolu : il balance entre deux objets dont l'un est aussi puissant que l'autre sur son cœur : d'un côté, il veut sauver son cher fils, son unique espérance et celle de son royaume; de l'autre, il veut venger son honneur outragé. Placé dans cette cruelle alternative, il consulte ses ministres qui lui répondent en ces termes :

« Sire, votre affliction nous déchire le cœur; sou-
« mis à vos ordres, nous sommes prêts à les exécuter
« et nous respectons aussi profondément les volontés

« de Sa Majesté la reine; nous ne vous conseillons « toujours que des choses raisonnables et pesées à la « balance de la justice; maintenant, nous ne pouvons « faire autrement; nous avons assez interrogé votre fils; « nous avons entendu son ami Soumanta, nous avons « tout examiné. Nous trouvons votre fils innocent. « Telle est notre conviction, telle est la voix de notre « conscience qui vous parle. Daignez nous permettre « de vous dire : Jadis, sire, le vaillant Sômapadma « périt pour avoir suivi les conseils de l'imprudente « Acamougny; le brave Râvana, pour avoir écouté sa « sœur Soûrpanaguy; le roi Daçaratha fut victime « des conseils de l'ambitieuse Kaïguécy; le célèbre « Râma a subi lui-même de longues tortures pour « avoir prêté l'oreille à sa femme Sita. D'ailleurs le « cœur d'une femme est aussi insondable que la « mer, aussi profond que l'immensité du ciel (1). « Ainsi nous n'osons pas vous conseiller de sa- « crifier l'innocence à la rage d'une femme. Plaise « à votre Majesté d'y réfléchir et d'agir en consé- « quence. »

Ce discours aussi sage qu'éloquent fait une vive impression sur le cœur du roi. Mais, hélas! elle s'évanouit bientôt. Les paroles artificieuses et envenimées de Tchitranguy et les démonstrations passionnées de son amour feint ont plus d'empire sur lui que les sages conseils de ses ministres éclairés; elles l'aveu-

(1) Proverbe indien.

glent et ferment son cœur aux sentiments paternels. Il dit aux ministres : « Je sais que vous me cachez la « vérité parce que le coupable est mon fils. Je com- « prends ce que vous voulez et vous verrez à quoi je « vais me décider. »

Le roi mande près de lui les brahmes, docteurs de la loi, et les interpelle en ces termes : Quelles sont les peines prévues par les lois du royaume contre l'incestueux qui a attenté à l'honneur de sa mère?

Ces peines répondent les brahmes, consistent dans l'amputation d'une jambe et d'un poignet à celui qui s'est rendu coupable d'inceste.

Cette réponse remplit le roi de stupéfaction. Son cœur paternel se révolte d'abord. Cependant il croit devoir faire un effort sur lui-même pour faire triompher la justice et les lois, et faisant taire tout sentiment paternel, il prononce d'une voix entrecoupée la terrible sentence édictée par les brahmes...

Malheureux le roi qui est ainsi le jouet de la calomnie et de l'adulation! Plus malheureux encore, le prince que les caprices d'une femme aveuglent et dominent! Il lui est impossible de voir la vérité par ses propres yeux; un bandeau épais la lui cache; elle ne saurait arriver jusqu'à lui. Chacun est intéressé à le tromper; chacun, sous une apparence de zèle, cache une basse ambition. Oui, malheur aussi à tous les adulateurs et calomniateurs. Le souverain législateur en fera justice.

Telle fut l'appréciation unanime de ce verdict par l'assistance. C'est ainsi que le pauvre roi est jugé à son tour par la voix publique.

Tandis que cet inique arrêt réjouit, jusqu'au fond de l'âme, l'infâme Tchitranguy, il fait éclater de plus en plus la rumeur publique : Père dénaturé, tu n'as plus d'entrailles, murmure-t-on de toutes parts; tyran! despote! où donc te pousse ton aveuglement? Ote ce bandeau qu'une infâme a placé sur tes yeux! Comprends enfin que tu n'as failli que parce que tu as écouté une femme!... Telle est la clameur universelle, la consternation est générale...

Cette douloureuse nouvelle arrive jusqu'aux oreilles de la vertueuse Ratnanguy... On laisse à juger ce qu'elle éprouva. Aussitôt ses entrailles se déchirent et semblent vouloir se consumer; son cœur se brise, tous ses membres sont comme paralysés ; ses genoux fléchissent ; tout son être, en un mot, demeure dans une effrayante immobilité. C'est bien là le cœur d'une mère! Cette immobilité ne cède qu'à un torrent de larmes qui inondent son visage. Alors elle respire un peu et, comme revenue d'un état léthargique, elle court, ses vêtements en désordre, ou plutôt elle vole comme l'hirondelle, et arrivée au palais, elle se jette aux pieds du souverain, son époux : « Grâce, grâce, « s'écrie-t-elle; n'exécutez point votre sentence; « n'immolez pas ainsi votre fils, qui est ma vie et « mes délices; cet enfant est innocent; entendez la « voix du peuple; repoussez celle d'une marâtre... »

Endurci et aveuglé par une passion excessive pour Tchitranguy, le roi fut inexorable et dit à Ratnanguy : « Femme, nos lois sont impératives; elles nous « lient les mains. Si nous ne donnons pas l'exemple « du respect et de la soumission aux institutions éta- « blies pour le bon ordre, nous trahirons la con- « science et attirerons sur nous la colère des dieux; « si, au contraire, nous ne contrevenons pas à ce « que la justice et le droit commandent, nos œuvres « seront bénies et notre gloire d'avoir rendu jus- « tice en n'épargnant même pas notre fils, se perpé- « tuera à jamais. »

L'inconsolable Ratnanguy, après une si cruelle déception, pleura amèrement son fils et alla s'enfermer dans son palais pour y finir ses jours.

L'exécution de l'arrêt devait avoir lieu dans une forêt. Sâranga fut donc livré aux bourreaux qui, après lui avoir amputé un poignet et une jambe, devaient l'abandonner dans la forêt.

Victime innocente, Sâranga ne fait aucune résistance à l'exécution des ordres irréfléchis de son pauvre père; il plaint, au contraire, son triste sort; il lui rappelle son tendre amour pour lui, ses espérances passées, ses diverses récréations avec ses amis et notamment avec Soumanta. L'idée de sa pauvre mère le fait évanouir. Reprenant ses sens, il fait dire à sa mère de ne pas être témoin de sa mutilation; que son cœur de mère, déjà percé de mille traits, ne pourrait soutenir un semblable aspect et, après lui

avoir envoyé ses derniers adieux; il accompagne les bourreaux d'un pas ferme jusqu'au lieu du supplice.

Arrivés dans une forêt voisine de Mahindrapoury, les bourreaux admirent ses paroles pleines de douceur et de sagesse, et sa résignation à la volonté paternelle. A la vue de ses membres délicats, de ses joues de rose, de ses beaux yeux noirs et vifs et de la beauté qui éclate sur son front royal, ils se refusent à l'exécution des ordres du roi, pour lesquels ils se sentent une horreur insurmontable.

Sâranga leur répond qu'il compâtit à leur douleur, mais qu'ils ne peuvent se dispenser de faire leur devoir.

Alors les bourreaux, craignant le retour de la colère du roi sur eux, exécutent son ordre, l'action la plus noire d'un père, et se retirent ensuite au pied d'une montagne voisine.

Le patient, nageant dans son sang et abandonné à lui-même, pousse des cris, verse un torrent de larmes, appelle à son secours les dieux protecteurs de l'innocence. Tout à coup il se fait un tremblement de terre; une lumière éclatante brille dans le ciel, et l'on entend l'oracle suivant :

« O Sâranga, vous êtes victime de la vérité. Les « dieux admirent votre patience et votre sagesse. « En vous exposant à de cruelles souffrances, ils « ont voulu éprouver votre fermeté. Votre constance « et votre courage excitent leur admiration. Vous « avez été un modèle de vertu sur la terre. Il est

« temps que vos bonnes actions soient récompensées. « Les Siddates (1) seront envoyés auprès de vous; « leurs baumes guériront vos blessures et vous ren- « dront vos membres mutilés. Vous serez leur dis- « ciple, vous apprendrez d'eux tout ce qu'un homme « a besoin d'étudier dans le monde, et vous serez le « bien-aimé des dieux; quand vous cesserez de vivre, « vous entrerez dans le séjour des bienheureux. »

L'oracle s'accomplit. En effet, les Siddates, envoyés des dieux, descendent du haut de la montagne, et versent sur les plaies de Sâranga un baume qui, par sa vertu divine les cicatrise et fait croître le poignet et la jambe amputés. Ensuite ils le prennent avec eux, et, remontant la montagne, ils se retirent dans leurs cellules aériennes.

Les bourreaux, témoins de ce miracle, en rendirent compte à la cour. Le roi qui pleurait malgré lui son fils, victime de son arrêt inique, interpella sous différentes formes les bourreaux, et ils lui confirmèrent la vérité du fait. Les ministres de nouveau consultés dirent au roi : « Sire, le fait avancé par les bour- « reaux peut être vrai, parce que les dieux qui « éprouvent les élus par des souffrances les récom- « pensent solennellement. Ainsi la vérité cachée jus- « qu'ici sous le voile du mensonge et de la perfidie « éclate, et l'innocence de votre fils condamné injus- « tement est établie par l'oracle céleste. Bénissons la

(1) Demi-dieux.

« justice divine, et plaignons-nous des misères du « monde où l'on ne voit qu'erreur, que néant. »

Cette consultation torture la conscience du roi. Il est livré aux plus vives angoisses. Dans son accablement, il mande devant lui Tchitranguy. Dès qu'elle paraît, il rougit de colère et lui reproche d'avoir été, par ses artifices et ses calomnies, la cause de l'arrêt inique qu'il a prononcé contre son fils.

L'insidieuse Tchitranguy garda le silence pendant quelques instants et, après que la première émotion du roi fut passée, elle eut le talent de s'insinuer si bien qu'elle gagna de nouveau son cœur. « Sire, dit-« elle, l'oracle dont il s'agit n'est qu'une pure inven-« tion des bourreaux qui ont été corrompus par les « présents de la mère de Sâranga. Vos ministres qui « accréditent leurs mensonges ne sont pas non plus « eux-mêmes exempts de corruption. Si un oracle « s'est manifesté dans le désert, qui l'empêche de se « manifester ici? Vos bourreaux sont des imposteurs; « ils ont voulu me couvrir d'opprobre et d'humilia-« tion, ils ont voulu me flétrir à vos yeux. Ma fidé-« lité vous est connue. Votre honneur donc, comme « le mien, se trouve de nouveau outragé. Il faut que « ces menées cessent et que les auteurs en soient punis « d'une manière exemplaire. Faites donc justice. »

Devenu une seconde fois l'instrument de la machination infernale de sa femme, le roi fit quérir les bourreaux et leur parla ainsi :

« Exécuteurs de ma volonté, vous m'avez tous

« trompé. Si l'oracle que vous avez rapporté et que « vous prétendez avoir entendu dans la forêt, ne « se manifeste pas ici à l'instant, vous mourez tous « par la corde pour avoir voulu sauver un cou- « pable. »

Ce nouvel arrêt, malgré l'avis contraire des ministres, allait aussi recevoir son exécution, lorsqu'une voix éclatante se fit entendre subitement du haut du ciel : « O Narindra ! tu as injûstement puni ton fils ; « ne commets pas une seconde iniquité, laisse ces « bourreaux aussi innocents que lui. »

Cette voix émeut toute la cour. Le roi est inconsolable de sa barbarie envers son fils. Il pleure, il gémit. Les yeux pleins de fureur et le cœur navré, il prend place de nouveau sur son trône et d'une voix tonnante, il prononce cet arrêt :

« Tchitranguy sera, par les mêmes bourreaux, « jetée dans un four à chaux, et sa confidente, com- « plice de ses crimes, sera livrée, les yeux crevés, aux « bêtes féroces dont elle deviendra la proie. »

Cette condamnation prononcée, le roi et sa vertueuse et inconsolable épouse Ratnanguy se dépouillent de leurs insignes royaux, et vont à la recherche de leur fils sur la montagne. Après beaucoup de temps et d'efforts, ils finissent par le retrouver sous la forme d'un Richi (1), couvert d'un manteau de peau de tigre s'occupant de la science des Siddates. Ils le contem-

(1) Saint ou prophète.

plent, le cœur épanoui et les larmes aux yeux ; le roi le supplie de lui pardonner la cruauté dont il s'est rendu coupable envers lui. Ensuite le père et la mère l'engagent à venir occuper le trône pour leur consolation et pour le bonheur du peuple. Sâranga répond alors : « Mon père, les dieux vous ont déjà pardonné « votre faute. Pour moi, depuis longtemps étant de- « venu ermite et m'étant fait le disciple des grands « richis, j'ai renoncé aux pompes du monde et à ses « prospérités. Je suis content de vous avoir revu. Re- « tournez donc à Mahindrapoury ; adoptez pour fils « le sage et vertueux Soumanta, mon ancien ami et « mon confident. Il est digne de régner à ma place. »

Ayant dit ces mots, Sâranga prend son essor et s'envole pour rentrer dans une de ces cellules qu'ombrage l'immortelle verdure des arbres Assokhas (1) au milieu de ces Siddates auxquels il s'incorpore.

Le roi et sa femme, pleinement rassurés par les paroles de Sâranga, regagnent leur capitale, adoptent Soumanta pour leur successeur et continuent encore quelque temps un règne qui leur fut glorieux.

Tous les siècles racontent la gloire immortelle du grand Sâranga et ses vertus sublimes.

(1) Uvaria longifolia.

NOTE

SUR LES REPRÉSENTATIONS SCÉNIQUES DANS L'INDE

On peut lire dans l'histoire de la littérature des Hindous, par M. L. Enault, les divers genres de compositions théâtrales des Indiens, je me bornerai à dire quelques mots de leurs représentations scéniques telles que je les ai vues à Pondichery.

Il y a de grandes représentations qui ont lieu tous les trois ans, aux frais des plus hautes castes, et des représentations annuelles, à la fête de l'empereur, dont l'administration supporte la dépense.

Les spectateurs sont toujours en plein air, assis par terre ou sur des bancs provisoires; le théâtre consiste uniquement dans la scène, construction provisoire en bois qui abrite les acteurs. Pour les représentations triennales, elle a de très grandes dimensions, plus de 40 mètres de longueur, sur 15 mètres de profondeur et 10 mètres de hauteur. Elle est gra-

cieusement et fort élégamment décorée de colonnettes, de peintures, de tapis et de feuillages.

On y voit figurer non seulement les acteurs qui récitent leurs rôles sans gestes ni expression, et le plus souvent avec des longueurs interminables, mais, encore des animaux de toute espèce, des monstres gigantesques, etc. Ainsi, pour représenter consciencieusement une forêt, on fait passer sur la scène, des éléphants, des tigres, des serpents, etc. Chaque animal est une machine composée de 5 à 10 parties, portées chacune par un homme caché dans l'intérieur, et remuées de façon à imiter, tant bien que mal, la marche et les mouvements de l'animal.

On n'abrége aucun détail. Par exemple, une femme condamnée à mourir dans une forêt se promène pendant plusieurs heures, la corde au cou, suivie du bourreau la hache sur l'épaule, et répétant les mêmes lamentations pendant que toutes les bêtes féroces défilent devant elle.

Une pièce dure ainsi de 4 à 7 nuits pleines. Comme l'intérêt n'est pas entraînant, les spectateurs, dont le nombre dépasse souvent 6,000, dorment et s'absentent tour à tour, quand l'envie les en prend; ils reprennent plus tard le fil de la pièce en se faisant raconter ce qu'ils n'ont pas vu.

Chacun a pu voir à l'Exposition universelle de 1867, trois dessins, représentant très complétement et très exactement, scène et spectateurs compris, le spectacle de la tragédie de *Saranga*, donné à Pondi-

chéry en 1866. Chaque dessin figurait un des actes de la pièce.

Les représentations annuelles, beaucoup plus restreintes, sont ordinairement des farces composées par des gens du pays; le ridicule jeté sur les Européens en général et sur ceux de la ville même en particulier en fait principalement, sinon exclusivement, les frais.

MORCEAUX CHOISIS

DE

LA TRAGÉDIE DE SARANGA

ACTE PREMIER

ENTRÉE DE SARANGA DANS LE PALAIS DE TCHITRANGUY

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Voici venir dans ton palais le héros Sâranga, image du dieu de l'amour, que nulle bouche ne saurait décrire.

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

O toi, qui m'annonces la venue de Sâranga, apporte vite un fauteuil magnifique pour ce héros dont la beauté et les colliers éblouissent, place-le devant lui, et retire-toi un instant.

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

O vous qui êtes notre mère (1), reine aux beaux yeux noirs ! je vais apporter des siéges et les présents d'usage, afin que le brave Saranga vous aborde et s'asseye près de vous, et que vous soyez comblée de joie.

SARANGA, à Tchitranguy.

O ma mère, qui avez obtenu ce titre pour prix de vos vertus rares et austères, je vous salue et je me prosterne à vos pieds, couleur de rose de nénuphar.

TCHITRANGUY, à Sâranga.

Je te possède enfin comme un trésor difficile à trouver sur cette terre qu'entoure l'océan immense; quel bonheur pour moi que de voir s'accomplir ce qui était depuis si longtemps le sujet de mes vœux et de mes prières. Pourquoi restes-tu debout, ô prince adoré de l'univers, en faisant souffrir tes nobles pieds, viens reposer agréablement sur ce trône préparé pour toi.

SARANGA, à Tchitranguy.

Je n'aime pas à rester assis, ô ma mère; si vous daignez me remettre mon pigeon, j'irai bien vite jouer avec mon cher ami.

(1) Les Indiens on l'habitude de donner le nom de *père*, et de *mère*, à leurs supérieurs ou protecteurs.

TCHITRANGUY, à Sâranga.

O toi, dont la poitrine est ornée de guirlandes, brave et vertueux Sâranga, vois donc tout ce que je t'apporte; des boucles d'oreilles, des cadagous d'or pur, des bagues, des médailles enrichies de pierreries, des habits sans pareils, des guirlandes de fleurs fraîches et odoriférantes et des parfums; accepte-les et glorifie-toi.

SARANGA, à Tchitranguy.

Quand un fils vient chez sa mère qu'on honore, l'a-t-on jamais vue lui offrir les insignes royaux et la pourpre réservés à son père? C'est là une réception inouïe et dont on ne saurait vous approuver, ô ma mère!

TCHITRANGUY, à Sâranga.

Pourquoi persistes-tu à m'appeler ta mère? T'ai-je jamais porté dans mon sein? T'ai-je mis au monde avec joie? n'est-ce pas plutôt Ratanguy, ce joli coucou des bois sacrés qui t'a enfanté avec bonheur? Quel péché de tenir un langage dissimulé!

SARANGA, à Tchitranguy.

Vous y voyez un péché! Vous êtes, à la vérité, pour moi, ô ma mère, plus qu'une mère qui me porta avec bonheur dans son sein et qui tressaillit de joie en me voyant naître.

TCHITRANGUY, à Sâranga.

Quoi donc, convient-il que tu m'appelles ta propre



mère? Je brûle d'un violent amour pour toi, je me dessèche dans des langueurs et des troubles mortels.

O héros Sâranga, au cou duquel se jouent des guirlandes de fleurs délicieuses, ô toi le plus beau des rubis, viens me satisfaire sur ce lit de fleurs; crois-tu, si tu t'y refuses, pouvoir échapper à la vengeance d'une femme.

LA MÊME, au même.

Consumée d'une ardeur inextinguible, je brûle de m'unir et de m'endormir avec toi, comme Vichnou avec la belle Latchoumie, sur la mer de lait qui roule l'or et les pierreries; comme encore le dieu d'amour lançant des flèches et des fleurs, et s'unissant avec sa belle Radi. Désormais, je ne te laisse point partir, je te l'assure, avant que tu aies pressé mon sein, et que, m'enlaçant dans tes bras, tu aies éteint tous mes feux.

SARANGA, (en lui-même).

Hélas! que ferai-je? je l'avais prise en vérité pour ma mère, et j'étais venu ici au mépris des conseils de mon ami. Le juste ciel peut-il punir un aussi criminel dessein autrement qu'en faisant tomber la foudre sur la tête de l'infâme qui a osé dire : « Viens me caresser. »

TCHITRANGUY, à Sâranga.

Qui a vu en ce monde la vertu et le péché? Pourquoi y penses-tu? pourquoi dis-tu des paroles inutiles? Viens, mon seigneur, t'unir à moi sur un lit de

belles fleurs, viens, mon roi Sâranga, orné de guirlandes de fleurs fraîches et délicieuses.

SARANGA, à Tchitranguy.

Si une mère s'éprend de son fils, y aura-t-il encore dans le monde, après un pareil bouleversement de de ses lois, et la sublime pénitence, et la sainte vertu et la pluie du ciel? Ne voyez-vous pas, ô ma mère, l'infamie dont vous couvrira un crime irréparable, qui poursuit dans les vies postérieures ceux qui s'en rendent coupables dans celle-ci (1).

DIALOGUE ENTRE TCHITRANGUY ET SARANGA

(Il est chanté en tamoul sur un rhythme qui est fort admiré).

TCHITRANGUY.

Loin de moi ces mots de mère que tu répètes, Sâranga, viens plutôt serrer mes jolis seins, Sâranga.

SARANGA.

Bien loin de moi ces mots d'amour, ô ma mère! ô toi dont je suis le fils pour faire la gloire de la dynastie des rois de la lune!

TCHITRANGUY.

Viens, viens, Sâranga, me caresser avec amour et m'embrasser à l'instant sur ce lit de fleurs suaves.

(1) D'après Manou, l'adultère commis avec la femme de son père, est un des plus grands crimes. Il ne peut s'expier que par des peines terribles dans cette vie et dans celles qui la suivront.

SARANGA.

Votre invitation à satisfaire vos désirs criminels, ô ma mère, n'est-elle pas une chose inouïe dans ce vaste univers?

TCHITRANGUY.

Viens, viens donc de grâce, t'unir avec moi; viens, mon cher Sâranga, parfumer de sandal mes deux seins.

SARANGA.

Est-ce donc là, perfide, le langage vertueux que doit tenir une mère à son enfant qui l'honore, la respecte et l'adore.

TCHITRANGUY.

Gloire, beauté, force, mérite et vertu, c'est l'amour qui les donne! Viens donc, Sâranga, t'unir avec moi.

SARANGA.

L'incestueux, celui qui s'unit à sa mère, perd tout sentiment de vertu et les feux de l'enfer l'attendent.

TCHITRANGUY.

Je jure, Sâranga, que celle qui t'a mis au monde est assurément Ratnanguy.

SARANGA.

Ah! peut-il se faire qu'un tel malheur arrive à moi qui vous ai abordé sans réfléchir, en vous prenant en vérité pour une mère.

TCHITRANGUY.

Tu me livres aux flèches du dieu de l'amour; et que tardes-tu encore, mon cher Sâranga?

SARANGA.

Quel malheur que le mien! Quelle cruauté, quel projet que les vôtres, ô ma mère!

TCHITRANGUY.

C'est maintenant le moment opportun, pour nous unir, viens, mon cher Sâranga, cesse de trahir mon ardeur.

SARANGA.

Perfide, cruelle et traîtresse, votre aveuglement serait-il le funeste effet de ma destinée?

TCHITRANGUY.

Si je ne te caresse, toi que mon bonheur a amené vers moi, mon cœur aura-t-il jamais le calme, ô mon cher époux.

SARANGA.

Vous osez appeler votre fils votre époux? Seriez-vous un cadavre ou un démon, ô perfide et scélérate?

TCHITRANGUY, à Saranga.

Hélas! je me disais : Si j'avais envoyé même un messager habile, j'aurais risqué mon honneur, et même je n'aurais trouvé personne qui voulût t'aborder pour un pareil sujet; alors je rêvais dans mon

inquiétude au moyen d'éloigner de la cour le vieux bonhomme qui m'assiégeait. Mais te voici dans mon palais, toi, l'objet de mes vœux et de mes rêves ; si tu m'embrasses avec amour, tu auras la vertu, la beauté, la gloire et toutes les autres prospérités.

SARANGA, à Tchitranguy.

Est-ce ainsi, ô perfide, que vous pensez me faire vivre glorieusement? Mais, sans doute, vous n'êtes pas coupable et c'est mon destin qui vous aveugle. Je croyais aller chez ma propre mère sans me douter de rien. Hélas, je suis ici exposé au déshonneur ! Est-ce là mon triste sort arrêté par Brama ?

DISCOURS ÉLOQUENT DE TCHITRANGUY A SARANGA

Pourquoi songer à ton sort, ô mon Sâranga ?
Suis-je ta mère, dis donc, ô mon cher Sâranga?
Penses-tu me payer de paroles artificieuses, Sâranga ?
Qui t'apprit donc tant de refus, Sâranga?
Je t'implore et te conjure, Sâranga.
Pourquoi tant de détours et de feinte, Sâranga?
Quand les amantes sont éprises, Sâranga,
Les amants trompent-ils leurs désirs, Sâranga?
Se fait-on payer pour boire le jus de la canne à sucre, Sâranga?
Ton cœur est-il un rocher, Sâranga ?
Ne sais-tu pas que la vengeance d'une femme est inévitable ! Sâranga?

Tu es là comme celui que tourmente un démon,
Sâranga.
Trouves-tu amers le lait et le miel, Sâranga?
Point de refus, viens de grâce, Sâranga!
La fleur de la jeunesse passe, hélas, Sâranga!
Ne diffère donc plus, mon héros Sâranga.
Quand la fortune s'offre d'elle-même, Sâranga,
La foule-t-on aux pieds, dis-moi, Sâranga?
Satisfais-moi sur mon lit, Sâranga,
Et caresse mon sein plein d'amour, Sâranga,
Je languis et me meurs, Sâranga!
Pas de colère contre moi, je t'en conjure, Sâranga!
Ne commets pas un crime par ton refus, Sâranga.
J'attends sûrement tout de toi, Sâranga!

(Ces vers sont populaires et chantés par tout le monde. Le chant et la poésie sont universellement admirés.)

SARANGA, se dit en lui-même.

O Siva, protecteur de ceux qui se confient en vous, je me reproche d'avoir méprisé les avis de mon ami Soumanta qui avait déviné cette mésaventure. Certes, je me décide courageusement à quitter la maison de cette perfide et à prendre la fuite au lieu de rester ici immobile comme une colonne.

TCHITRANGUY, à Saranga.

Prince, tu oses me fuir! as-tu perdu la raison? Je me complaisais dans l'espoir de te voir reposer entre mes bras sur mon sein! mais, si tu fuis en bravant mes

instances, tu n'échapperas pas à la vengeance des amantes offensées ; voici que je te poursuis et te saisis, et je ne crains point le mal que tu peux me causer.

SARANGA, se dit en lui-même.

Hélas! j'ignorais que je mettais le pied dans le palais d'une perfide en qui est éteint tout sentiment de vertu ! maintenant je suis sous le coup d'un crime plus grand que les cinq grands crimes (1). Cette perfide renonçant à toute pudeur, me force à commettre un forfait inouï, je m'arrache à ses étreintes et je m'enfuis.

TCHITRANGUY, à Sâranga.

Tu pars et tu t'imagines que tout est fini. Lorsque le roi mon époux rentrera de la chasse, je te jure que je te dénoncerai comme un grand coupable, et certes, si je ne te fais couper les bras ornés d'épaulettes et les pieds, je serai indigne du nom de Tchitranguy et mon corps cessera de m'appartenir.

ENTRÉE DU ROI DANS LE PALAIS DE TCHITRANGUY

(Après le départ des ministres qui avaient accompagné le Roi jusqu'a l'entrée du palais de Tchitranguy).

LE ROI, à son serviteur.

Pourquoi ma bien-aimée Tchitranguy au visage rose comme le nénuphar ne se présente-t-elle point à ma rencontre? Pourquoi ne vient-elle point me caresser de ses jolies mains et m'adresser de douces

(1) Voir l'énumération de ces crimes au premier livre de l'ouvrage sur l'Inde publié en même temps que cette traduction.

paroles et m'offrir des bouquets de fleurs? Qu'ai-je fait, ô mon serviteur, pour affliger ma bien-aimée?

LE SERVITEUR, au Roi.

Sire, que peut-il être arrivé de fâcheux à la reine, ma mère? Comment puis-je deviner qu'elle souffre dans son cœur et vous l'apprendre?

LA SOUBRETTE, au Roi.

O roi des rois, je me prosterne à vos doux et nobles pieds et vous apporte une triste nouvelle. Sa Majesté, la reine Tchitranguy se débat, les cheveux épars, dans les angoisses d'une mort qu'elle croit certaine. Son esprit, son cœur, ses membres, tout son être en un mot sont en proie à d'horribles souffrances; elle est sur son lit dans cet affreux état.

LE ROI, à la Soubrette.

La nouvelle que tu m'apportes me remplit de trouble et d'affliction, mon sang se glace et mes membres frémissent. Que dois-je craindre? confidente, dis-moi en deux mots la cause de la douleur de ma bien-aimée Tchitranguy.

LA SOUBRETTE, au Roi.

Sire, si je la révélais, il en résulterait des maux irréparables. Pourquoi m'exposerais-je aux reproches et au blâme? Sire, si je parlais, je causerais une peine mortelle à Sa Majesté la reine, la puissante et délicate Ratnanguy; mais sa tendresse et ses faiblesses pour son fils n'ont rien à faire hors du seuil

de son palais, et je n'ai jamais vu un homme commettre une action aussi noire; je suis révoltée et j'oublie tout, ô roi sans égal, car je n'ai jamais entendu parler d'un pareil attentat.

LE ROI, à la Soubrette.

Quelle est la cause des cruelles souffrances de Tchitranguy ?

Pourquoi s'afflige-t-elle au point de désirer la mort? pourquoi est-elle sur son lit consumée de chagrin et les cheveux épars? d'où vient le désordre que je remarque sur toût le corridor du palais qui était orné et arrangé avec soin? Il me tarde de connaître l'audacieux. Dis-moi sincèrement, belle et fidèle confidente, ce que tu sais.

LA SOUBRETTE, au Roi.

Le grand Mouni Erandhane a péri dans le Coromandel, pour n'avoir pas suivi ce précepte : « Garde le silence sur ce que tu as vu. » Aussi, je vous prie, sire, d'entendre ce fait de la bouche même de Sa Majesté la reine, l'auguste Tchitranguy aux beaux cheveux.

LE ROI, entrant dit à Tchitranguy.

D'où vient, ma bien-aimée, que tu as quitté ton lit de fleurs, que tu n'as plus ton visage riant et de la couleur rose du nénuphar? Je ne sais pourquoi tu te roules par terre et tu laisses tes beaux cheveux épars?

Pourquoi tes bracelets sont-ils brisés et tes bijoux loin de toi? Hélas! quelle est la cause de tes mouvements convulsifs, de tes longs gémissements? Chose étrange! te voilà dépouillée même du drap d'or qui voilait ton beau sein! O toi qui es parfaite comme un chef-d'œuvre de l'art et belle comme Latchoumi, dis-moi la cause de ta profonde douleur.

LE MÊME, à la même.

O femme la plus accomplie du monde, astre de mes jours! quel est le nom de ton audacieux agresseur, et pourquoi es-tu réduite à cet état? Tu n'as qu'à me le citer sans déguisement et je le passerai au fil de l'épée. L'ignorance où je suis me plonge dans une douleur inexprimable.

LE MÊME, à la même.

O toi pareille au coucou du bois sacré à la voix mélodieuse! ô sublime beauté, plus brillante que le paon, parle! O océan d'ambroisie! ô toi semblable à la céleste Radi qui règne sur le dieu d'amour, son époux, réponds-moi. O image de Latchoumi qui habite les belles fleurs de nénuphar! ô brillant reflet du dieu de l'amour, n'hésite plus. O toi, belle comme Indrani qu'adorent les dieux de l'harmonie! ô céleste Ourvaci, m'en veux-tu du long retard où m'a entraîné mon ardeur pour la chasse des animaux carnassiers? O ma bien-aimée, la vie de ma vie, dénonce-moi sans crainte l'auteur de l'abomination qui t'afflige à ce point.

TCHITRANGUY, au Roi.

Sire, je n'accuse personne que le puissant Brama, qui, dans sa colère, a écrit sur ma tête, que moi, ta fidèle compagne, ta chère moitié, j'éprouverais une affliction inouïe et qui a caché son arrêt sous mon épaisse et triste chevelure.

LE ROI, à Tchitranguy.

Dénonce-moi sans retard l'infâme qui t'outragea ; j'irai le poursuivre et, quand même il se serait réfugié au ciel, je l'étranglerai et lui ferai ensuite sauter la tête pour en réjouir ton cœur indigné.

DISCOURS PLAINTIF DE TCHITRANGUY

(Chant magnifique en tamoul).

Sire, ma langue reste attachée à mon palais, quand j'essaie de raconter ce noir forfait. Que faire? Plus j'y pense et plus mon cœur est oppressé d'une douleur infinie.

Un grand crime a été commis ; je suis désormais la proie de la noire calomnie ; le dieu du malheur a trouvé l'occasion qu'il poursuivait de flétrir mon honneur.

Hélas ! suis-je née dans ce monde pour être l'objet de la risée de mes parents? Et l'arrêt irrévocable du destin gravé sur mon front pourra-t-il mentir?

Sire, quels termes trouverai-je pour vous exprimer le sujet de ma plainte? Oui, je veux vous le

dire; mais comment pourrai-je survivre au chagrin de faire connaître mon déshonneur? Mon cœur, ma poitrine tout entière, se soulèvent et battent avec violence, mes mains et mes pieds s'entre-choquent d'horreur. L'idée seule de ce coup terrible tire sans cesse des sanglots de mon cœur oppressé. Hélas! est-ce seulement sous le coup d'une malédiction et privée de tout mérite antérieur, que votre malheureuse Tchitranguy est née pour cette vie? La flamme du bûcher pourra-t-elle la consumer un jour? Son corps sera t-il propre à donner une poignée de bonnes cendres.

LE ROI, à Tchitranguy.

Ah! quel que soit le mortel qui a commis un attentat si atroce, ne crains point de le dénoncer franchement; il sera infailliblement la proie de mon glaive vengeur. Ma bien-aimée aux paroles de miel, ouvre ton cœur et dis-moi ta douleur.

TCHITRANGUY. au Roi.

Que dire? ton fils m'aborde, fait parade des élans d'un époux trop épris, m'étreint par force, couvre de contusions mon sein orné de fleurs, me viole évanouie et s'enfuit. Oh! maintenant que je suis gisante sans vie, dans quel but portes-tu chez moi en vain tes pas inutiles? O juste et noble prince, sais-tu qui je suis devenue? Je ne suis plus que ta bru.

LE ROI, à Tchitranguy.

Oh, oh! Que me dis-tu là? Voilà qui est par-

fait !!! Ce jeune téméraire a-t-il eu l'audace de pénétrer comme un voleur dans ton palais? Ce scélérat qui t'a réduit à ce triste état, toi vertueuse et incomparable, pourquoi a-t-il mis le pied chez toi?

TCHITRANGUY, au Roi.

Que dirai-je de son arrivée? Il prétexte le jeu des pigeons et en lâche un à dessein au faîte de mon palais; le perfide feignant de chercher réellement ce beau pigeon égaré, entre ici et se tient debout devant moi comme une colonne, roulant dans son âme la pensée de porter atteinte à mon honneur.

COMPLAINTE DE TCHITRANGUY

(Très beau chant en tamoul avec cadence).

Hé! Tchitranguy, me dit-il, as-tu vu par hasard passer mon pigeon chez toi?

Oui, mon fils, lui répondis-je avec douceur; il est par ici, tu peux l'emporter.

Ne convient-il pas, ajouta-t-il, que tu accueilles avec politesse quand on vient te visiter?

A-t-on jamais vu dans ce pays, lui répliquai-je, une mère faire des honneurs et des politesses à son enfant?

Ne devines-tu pas, ma bien-aimée, le but de ma présence ici?

Je sais, lui ai-je dit poliment, que tu viens, mon fils, chercher sans doute un pigeon.

Pourquoi cette comédie, reprit-il? Où as-tu appris à la jouer?

Quelle comédie veux-tu, ô mon fils, que je joue, et dis-moi ce qui t'amène chez moi.

Ne sais-tu pas, où le roi est allé? D'où vient donc que tu fais avec moi de pareilles façons?

Je ne sais rien, mon fils, et quel langage téméraire oses-tu me tenir?

Le roi tardera-t-il à regagner son palais? Eh! maintenant, quelle nouvelle peux-tu m'en donner?

Aucune, mon fils, sans doute le roi sera de retour bientôt.

J'ai espéré de toi un soulagement au délire de mon amour, et je viens à ton palais.

Est-ce que ton heure fatale va sonner? et quel blasphème commets-tu là contre ta propre mère?

Je connais bien tout cela, ma bien-aimée, tu es mon amante et mes délices!

Infâme scélérat, lui répliquai-je; tu m'injuries, tu m'outrages; sors d'ici et va-t'en.

Eh quoi! quel amour peux-tu ressentir pour un vieillard à cheveux blancs? Écoute-moi et suis mes conseils.

Loin d'ici, misérable, me suis-je écriée, puissent tes pieds pourrir sur place! Pourquoi viens-tu ici faire trembler tout mon corps?

O gracieuse princesse, dit il, charmante Tchitranguy, quel beau moment que celui où s'absente le vieux! Viens donc! jouissons des plaisirs de l'amour.

Je reculai d'horreur et, tout effrayée, je m'enfuis au fond du salon ; il se mit à me poursuivre, et courant après moi, il m'atteignit et me saisit; ma faiblesse ne put résister à sa violence; des frémissements soudains s'emparèrent de mes membres, et, en me débattant entre ses mains, je tombai par terre tout évanouie.

Je te jure par Chiva que j'ignore complétement les désordres qu'il a commis ensuite. Il accomplit ses horreurs et s'enfuit précipitamment comme un voleur. Il abandonna, dans sa fuite, sa ceinture qu'il avait oubliée de reprendre. De peur que tu ne m'accuses de calomnie, je l'avais bien gardée; sire, la vois-tu? Hélas! je voulais quitter la vie ce jour même. Je l'ai prolongée seulement jusqu'à ton retour pour t'apprendre mes malheurs; maintenant je vais mourir.

LE ROI, à Tchitranguy.

O toi qui m'es précieuse comme mes yeux et comme la prunelle de mes yeux, ne lui as-tu pas répété :

Indigne enfant, traître, scélérat, cruel, perfide, oses-tu commettre un crime atroce contre ta mère et la souiller d'une manière infâme?

Ma bien-aimée, ne lui as-tu pas montré un visage enflammé de colère? Ne l'as-tu pas accablé de sanglants reproches?

TCHITRANGUY, au Roi.

O mon fils, mon mignon, lui dis-je, toi la splen-

deur et la gloire du royaume, ne sais-tu pas que je t'ai élevé comme si j'avais été ta propre mère, et que je t'aime beaucoup plus que la belle Ratnanguy, qui t'avait porté dix mois dans son sein et mis au monde dans les douleurs? Et quel audacieux discours viens-tu là me tenir? Il ne me laisse point achever, s'élance sur moi, me serre avec violence dans ses bras, et laisse, quelle scène! les boutons de mon beau sein déchirés de meurtrissures.

LE ROI, à Tchitranguy.

O toi, ma chaste et fidèle épouse, si celui que tu dénonces est reconnu coupable de cette atrocité inouïe dans mon royaume, je lui ferai subir un supplice inévitable. O ma bien-aimée qui as les yeux fixés sur moi, je mettrai fin à tes malheurs et à tes chagrins.

ACTE DEUXIÈME

CONSEIL ENTRE LE ROI ET SES MINISTRES

LE ROI, aux ministres.

Écoutez, ministres, qui me donnez des conseils salutaires : tel qu'un bélier qui s'élance contre celui qui l'a élevé, que le manche d'une cognée qui aide à renverser l'arbre d'où on l'a tirée, qu'une lampe qui incendie la maison qu'elle doit éclairer, qu'une haie qui détruit la moisson qu'elle est destinée à protéger; un homme vient de commettre dans notre palais un crime que le songe le plus extravagant ne saurait jamais représenter à l'esprit humain. Hélas! Comment y penser et vous en faire part!

LE MÊME, aux mêmes.

Quand je m'apprête à vous le dire, mon cœur est saisi d'épouvante, mes mains et mes pieds frissonnent d'horreur, ma langue s'embarrasse, tout mon corps tremble, le dépit me serre la gorge, ma colère redouble comme la flamme d'un brasier. O ministres, en qui brille la justice, ô mon général en chef incomparable et accompli entre tous, comment oserai-je vous faire part de cette perfidie?

LE DEUXIÈME MINISTRE, au Roi.

Sire, vous qui remportez toujours des victoires célèbres et difficiles à décrire, vous qui n'avez pas d'égal dans le monde, qui brillez en gloire comme Sagaren, vous qui êtes plus libéral que les cinq (1) arbres célestes, ô monarque issu de la dynastie des rois de la lune aux rayons sans pareils; ô roi semblable au vertueux Narindra, daignez prendre patience et nous faire part de la faute commise au sein de votre palais et qui ternit l'éclat de votre gloire.

LE ROI, aux ministres.

O ministres vertueux qui marchez dans la voie de la justice, écoutez. Pendant que nous étions partis pour la chasse dans les forêts, le jeune Sâranga a eu l'audace de pénétrer dans le palais de Tchitranguy, et d'adresser à sa mère un discours impudique; il l'a effrayée par des menaces, l'a meurtrie, au point de faire couler son sang, et l'a violée brutalement. Non seulement je le tiens de Tchitranguy, mais encore j'en ai vu la preuve de mes yeux.

(1) Ces cinq arbres fabuleux du paradis d'Indiren sont : Aritchandaname (sandal de Vichenou), Karpagame (arbre sacré) Sandâname (arbre de fécondité); Pàrisâdan (arbre de corail) ; Mandârame (espèce d'Érythrina fulgens). Les Hindous prétendent que ces arbres accordent tout ce qu'on leur demande

LE PREMIER MINISTRE, au Roi.

O prince d'une gloire difficile à décrire ! Quel mortel oserait commettre un tel crime? Certes, si pareille chose avait lieu, l'océan lui-même tarirait et les cieux ne donneraient plus leurs pluies tant désirées. O Dieu monté sur le taureau blanc (Chiva)! c'est vraiment une injuste accusation que nul ne saurait inventer ! C'est un péché que d'y penser !!!

LE DEUXIÈME MINISTRE, au Roi.

Sire, oui, c'est là un grand péché! le jeune Sâranga, digne fruit des vœux les plus ardents qu'avait faits dès longtemps la reine Ratnanguy, est en vérité sous le coup d'une cruelle accusation de la part de Tchitranguy. Vous n'ignorez pas, ô prince magnanime, que jamais on ne doit, sans réfléchir, écouter les femmes.

LE TROISIÈME MINISTRE, au Roi.

O roi, quel grand péché que celui-là ! Quelles paroles coupables a osé prononcer la reine Tchitranguy, la cause de cruels malheurs? Si vous pensez, sire, à punir le doux Sâranga, le plus accompli des princes, la justice ne disparaîtra-t-elle pas de ce monde?

LE QUATRIÈME MINISTRE, au Roi.

O grand roi, qu'il est difficile de croire aux paroles de Tchitranguy qui se dit violée par Sâranga, doué

des plus belles qualités et que vous avez obtenu comme digne fruit de vos vertus rares et austères, pour perpétuer dans le monde la dynastie des rois de la lune! Les faits dénoncés de sang-froid par une marâtre contre le fils de sa rivale ne sont pas vrais.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE, au Roi.

O glorieux monarque, nous n'avons jamais vu ni entendu dans le monde une telle abomination, qu'on ne peut que reléguer parmi les fables? Quel crime, quel chagrin inouï venez-vous épancher dans nos cœurs bouleversés?

LE ROI AUX MINISTRES, et au général d'armée.

Ministres! mon épouse Tchitranguy se roule par terre, pleure, gémit et dit, dans sa profonde douleur, qu'elle est décidée à se donner elle-même la mort et qu'elle en fera retomber sur moi le reproche. Réfléchissez à ce malheur qui me menace, et conseillez-moi le genre de supplice par lequel je dois faire périr publiquement celui qui a commis ce forfait.

LE PREMIER MINISTRE, au Roi.

O monarque, qui possédez de vastes connaissances, ignorez-vous l'histoire du vaillant Soûrapadma, qui autrefois, suivant les conseils d'Acamouguy, sa sœur irréfléchie, fit enfermer tous ses ennemis dans une affreuse prison, après la glorieuse victoire qu'il avait remportée, sur eux? et ne savez-vous pas que, plus tard,

à cause de cela, il tomba lui-même sous les traits que lui décocha le divin Soupramania et qu'ainsi il perdit à la fois sa bravoure, sa fortune et sa couronne ornée des plus riches pierreries?

LE DEUXIÈME MINISTRE, au Roi.

Sire, n'avez-vous pas ouï dire que le roi de Lanka (Ceylan), le brave Râ vana, écoutant les paroles de la cruelle Sourpanagney, a gardé la belle Sita dans une longue captivité, mais que lui et ses géants frappés par les flèches du vertueux Râma périrent tous anéantis?

LE TROISIÈME MINISTRE, au Roi.

Le roi Daçaratha qui régna sur cette terre plus qu'aucun autre roi, soixante mille ans, eut la faiblesse de faire à sa femme bien-aimée nommée Kartegy deux promesses qu'elle avait sollicitées de lui, et ordonna à son fils Râma, le plus beau du monde, d'aller vivre pendant quatorze ans dans une forêt épaisse; mais vous savez, sire, que le roi, inconsolable d'avoir exilé son cher fils, perdit la vie le jour même de l'exil.

LE QUATRIÈME MINISTRE, au Roi.

O glorieux monarque aux bras brillants d'or et de guirlandes de fleurs délicieuses, le célèbre Râma, prêtant l'oreille aux paroles de sa bien-aimée la reine Sita, se mit, sans réfléchir, à la poursuite d'un cerf de cou-

leur d'or, qui n'était qu'une métamorphose; fatigué de sa course et, n'ayant pu l'atteindre, le dégoût s'empara de son cœur où la paix régnait. Hélas, à son retour, il ne retrouva plus sa femme; elle avait disparu avec un ravisseur. Qui pourrait, sire, jamais raconter les longues tortures et les peines inouïes qu'il endura en parcourant la terre et l'océan, et en faisant la guerre, pour vaincre le ravisseur de sa femme et venger l'outrage fait à son honneur? Ainsi, peut-on se baser sur les dires des femmes?

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME MINISTRES, au Roi.

Sire, permettez-nous de vous dire : il est facile d'arrêter l'inexorable Dieu de la mort, de vaincre l'ennemi qui porte chez nous la guerre, de terrasser le tigre qui s'élance sur nous en rugissant, de détourner les inflexibles destins arrêtés par Brama, de gagner les démons qui viennent nous tenter, et enfin de tuer les serpents les plus vénimeux; mais il est difficile de pénétrer et de déjouer les sourdes machinations des femmes aux yeux pleins de fascination et du poison le plus subtil. C'est la vérité que nous vous disons.

LE TROISIÈME ET LE QUATRIÈME MINISTRES, au Roi.

Sire, on peut se soucier peu des foudres qui grondent sur nos têtes, de la poursuite des éléphants en rut, des débordements qui menacent de tout engloutir, des violents tourbillons, des voleurs qui brisent tout

et qui percent les murs, des ténèbres les plus épaisses et des feux les plus brûlants, mais il est impossible d'ajouter foi au sexe trompeur. Sire, vous savez que ceci est la vérité.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE, au Roi.

Sire, on peut calculer la profondeur de l'océan impénétrable, la hauteur immense des cieux, le nombre presque infini des grains de sable des rivages, mais on ne peut sonder le cœur d'une femme capricieuse.

LE ROI, aux ministres.

O ministres intelligents, je sais que le cœur d'une femme est insondable et qu'il est porté à la vengeance. Mais si une mère, dans son courroux et par dépit, venait à calomnier injustement son propre enfant plein d'esprit et de sagesse, ce serait là l'effet des destins arrêtés par Brama. Par quel moyen espéreriez-vous pouvoir les détourner?

ARRIVÉE DU ROI AVEC SES MINISTRES POUR ENTENDRE LA DÉPOSITION DE TCHITRANGUY

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Reine aux beaux yeux noirs, ô Tchitranguy, ma mère, voici que je viens vous faire part de tout ce qui s'est passé. Bref, à coup sûr, Siva est de notre parti: il nous aime, nous protége et nous rassure. Madame, ne vous inquiétez pas. Le roi veut d'abord apprendre

de vous dans son calme les secrets de votre cœur, et se décider ensuite à prendre une mesure de sévérité. Accompagné de ses sages ministres, il dirige ses pas vers notre palais.

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

Les ministres qui accompagnent le roi sont très intelligents, et quand ils seront ici, ils me feront subir, ô belle et fidèle confidente, un interrogatoire subtil et rusé, et me tortureront de questions. Mais alors, si je divaguais comme une folle possédée du démon, ils pourraient découvrir chez moi un subterfuge et me surprendre; alors mes paroles me trahiraient et je ne saurais plus leur résister. Suggère-moi donc un moyen plus sûr.

LA SOUBRETTE, encourage Tchitranguy avec des locutions proverbiales.

Reine, vous êtes capable de lier et d'ébranler même une montagne avec une poignée de vos cheveux; de dresser un pandal nuptial sans colonnes (1); oh! vous pouvez faire tourner une toupie sans la toucher, conduire bien un char tout seul dans l'air et l'arrêter à votre volonté; ainsi rien ne vous est impossible. Que font donc tous les dieux ligués contre nous, alors que Siva sera sûrement avec nous. Allumez donc le feu

(1) Les noces se célèbrent sous des pandals, sorte de salles provisoires dont le plafond est supporté snr des colonnes en bois très élevées.

de la colère dans l'âme du roi, mettez-le hors de lui-même, parlez avec des éclats et un emportement qui déroutent tous les ministres.

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

A l'approche du roi et de ses ministres, je feindrai donc de pleurer, de gémir; je tomberai par terre tout échevelée, tu me diras alors : Que faire maintenant, ma reine? En même temps tu me relèveras, tu m'essuieras le corps et tu m'adresseras des paroles rassurantes.

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Oui, je vous suggérerai alors toutes les idées imaginables et toutes les consolations possibles; mais vous persisterez toujours dans votre désespoir et dans vos plaintes, sans vous tromper en quoi que ce soit. Reine, lamentez-vous et cela suffit pour attendrir le roi.

ENTRÉE DU ROI AVEC SES MINISTRES ET LAMENTATIONS DE TCHITRANGUY

O grand Dieu qu'adorent les dieux! chose incompréhensible! j'ignore les raisons qui vous ont porté à permettre cet attentat à mon honneur; mais encore, ce malheur inouï, pourquoi donc devait-il tomber plutôt sur moi? Tous ceux qui entendront mes malheurs n'en frémiront-ils pas?

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy qu'elle interrompt pour la consoler.

Qu'on frémisse ou qu'on ne frémisse pas, peu importe; on doit toujours subir son sort décrété par Brama; cessez donc, ma reine, de vous attrister. Que pouvons-nous faire à ce qui est arrivé? Ne vous lamentez pas, mais songez plutôt à calmer la douleur du roi.

TCHITRANGUY continue sa lamentation.

Où est donc la justice quand un enfant veut s'unir à sa mère? Quoi! la noble dynastie des rois de la lune n'est-elle donc qu'une race d'animaux? Hélas! ma bouche peut-elle décrire et déplorer assez mes malheurs? Si je commençais maintenant le récit de ses iniquités, le jour luirait de nouveau avant que j'eusse achevé.

LA SOUBRETTE interrompt Tchitranguy qui se lamente.

Cessez, madame, cessez de pleurer! quelle faiblesse d'esprit est la vôtre? Allez, allez! Quoi! n'avez-vous pas honte de mettre au jour tous vos outrages? Ne savez-vous pas aussi qu'on ne s'aperçoit point de l'égarement de son propre esprit? Hélas! laissez-là, ma reine, la témérité d'un ignorant garçon, consolez-vous.

TCHITRANGUY continue sa lamentation.

Ah! quoi que vous me disiez, pourrai-je me con-

soler? Quel malheur inouï ne m'est-il pas arrivé! Oh! pourquoi l'occasion s'est-elle offerte à cet infâme de porter atteinte à mon honneur? Mon cœur se resserre et se consume en pensant au crime qu'il a commis avec une impudence et une licence sans frein, et je souffre des meurtrissures qu'il m'a faites au sein quand il m'a serrée avec violence!

LA SOUBRETTE, interrompant Tchitranguy.

Reine, vos souffrances sont vraiment cuisantes, mais comment y remédier? Moi-même j'ai été, n'est-ce pas, témoin de ces horreurs? ai-je besoin d'autres témoignages? Quand je vois vos douleurs et vos lamentations, mes entrailles, dévorées par un feu brûlant, sont bouleversées; comment donc supporter avec patience de pareils tourments?

TCHITRANGUY continue sa lamentation.

Hélas! ma patience ne tournera-t-elle pas contre lui et ne fera-t-elle pas son malheur? l'auteur de ma honte verra t-il son audace impunie? Hélas! j'étais fière d'avoir un fils à qui je prodiguais des soins; et, pour l'élever, ne me suis-je pas donné chaque jour mille peines et des peines inouïes?

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Oui, vous l'avez élevé, bercé dans vos bras et comblé de soins continuels; oui, vous l'avez élevé en le portant tendrement sur vos épaules et en le serrant

contre votre sein; tout cela est vrai, parce que vous avez, ô vertueuse reine, de doux sentiments qui témoignent de votre cœur maternel; mais, lui, il n'en a point. Que gagnerez-vous à pleurer toujours ainsi en vous abandonnant à de cruelles pensées?

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

Mon cœur se consume et je pleure quand je pense, chère confidente, à la noirceur du perfide qui s'est élancé sur moi et m'a violée; ma colère est telle que je voudrais l'éventrer, lui arracher les intestins, en faire une guirlande à mon cou et boire tout le sang qui en jaillira. Je sais que tout le monde m'appellera une fourbe pleurnicheuse et une femme féroce, je n'en doute point, qu'importe! mais, malheureuse, j'ai défailli, dans ma douleur, j'ai manqué d'énergie et n'ai point songé assez tôt à le faire.

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Pourquoi, ma reine, tombez-vous par terre? Vous risquez de vous casser la tête. Pourquoi gémir et sangloter? votre visage va être gonflé et défiguré; si vous pleurez toujours, vos yeux rougiront et s'affaibliront; si vous vous frappez ainsi la poitrine, elle sera contusionnée et enflée; quand on vous a étreinte avec violence, assurément il vous était impossible de vous dégager des bras de l'agresseur. Madame, calmez votre douleur et prenez patience. Mais voici le roi, le plus juste du monde, qui dirige ses pas vers vous, et

qui entend ce que vous dites. Daignez, ma reine, regarder son visage triste, et vous calmer.

TCHITRANGUY, au Roi.

Sire, je voudrais ne plus conserver ce corps, je n'ose plus porter le nom de femme devant les autres femmes, ni paraître joyeuse au milieu d'elles. Je jure que je voudrais m'ôter la vie avant qu'on m'ôte le tâly (1) auquel on fait déjà si peu d'honneur. Sire, je le déclare, je désire qu'après ma mort, vous et votre fils avec l'heureuse Ratnanguy, aux saintes paroles, vous viviez libres d'inquiétudes.

LE ROI, à Tchitranguy.

Reine, beau cygne, difficile à décrire, portrait vivant des plus gracieuses reines, beauté plus éclatante que les roses de nénuphar fraîchement cueillies, rejoins tes cheveux épars, apaise ta voix plaintive, calme ta profonde douleur, prends patience, et dépose en détail et sans hésiter le cruel fait tel qu'il est arrivé, de manière à en convaincre vite mes ministres.

TCHITRANGUY, au Roi.

Quoi ! ma langue oserait-elle exprimer les infamies que ce misérable a commises dans son égarement

(1) Cordon et bijou que porte au cou une femme mariée, comme signe de son état.

inouï? Quoi donc, prince! est-ce que tu doutes de ce que je t'ai déclaré hier?

Est-ce pour me faire injure que tu m'amènes ici et me présentes tes ministres? C'en est trop! Que tout soit fini entre nous. C'est bien assez que tu m'aies nourrie jusqu'aujourd'hui à ta table splendide, et que j'aie eu l'honneur d'être appelée ton épouse, retourne (donc) à ton palais.

LE ROI, à Tchitranguy.

Pourquoi me renvoie-tu avec colère? explique-toi plutôt clairement sur ton malheur tel qu'il est arrivé, mais éloigne à jamais de ton cœur la pensée que nous puissions agir avec partialité et complaisance. Ces ministres, qui sont très réputés pour leur probité et leur expérience, craindront assurément d'attirer la colère des dieux sur leur nombreuse famille, en se montrant injuste à ton égard; ils ne voudront pas compromettre l'honneur d'une femme. Je saurais, d'ailleurs, infliger un juste châtiment à celui qui serait reconnu coupable.

TCHITRANGUY, au Roi.

O roi, qui portes la plus belle couronne du monde, quelles paroles dis-tu là? Ta chère Ratnanguy connaît bien les prestiges de l'art et les ressources de la fourberie, et je sais, à n'en pouvoir douter, que tes ministres éclairés sont déjà corrompus par ses présents, et ont juré de tenir un langage qui lui sera

agréable. Est-ce que tu crois que je ne comprends pas cette secrète entente entre eux, moi qui sais apprécier les choses à leur véritable point de vue et deviner les plus grands secrets? Mais, sire, que me sert de me plaindre de la flèche plutôt que de l'archer qui l'a décochée? Ainsi donc, je me plains de celui qui a gravé ce funeste destin sur mon front.

LE ROI, à Tchitranguy.

J'ai maintenant la ferme conviction que Siva t'a donné un cœur inflexible. Désormais c'est à la divine Providence de disposer de tout. J'avais déjà fait tenir sous bonne garde mon fils, fruit de mes vœux les plus ardents; je veux maintenant le livrer au supplice. Mais, toi, cesse ces contorsions et ces élans convulsifs. Je te remercie bien, ô femme! qui es raide comme une branche de vigne, et je retourne à mon palais.

TCHITRANGUY, au Roi.

O monarque, qui siége sur le trône de la justice, prête moi ton épée, et que la colère et l'ennui soient pour jamais loin de toi! Laisse-moi m'asseoir à mon aise sur tes genoux et m'ôter la vie avec cette épée. Toi et ton cher fils, gouvernez ensuite tranquillement cette terre, et alors tu vivras toujours avec Ratnanguy, heureux et sans tourments!!!

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy (devant le Roi).

O reine incomparable de toutes les belles du monde, on vous traitera de cruelle, de femme au cœur trop dur et méchant, sera-ce glorieux pour vous? Veuillez-y réfléchir. Pas trop de précipitation en toute chose! Vous êtes un océan de sciences, y a-t-il rien que vous ignoriez? Se peut-il que le châle d'une picotte ne vienne pas heurter la tête du puisard? Les enfants sont si légers! Est-ce que dans ce monde, une mère ne doit pas pardonner ses fautes à son enfant? Quoi? ne voyez-vous pas que c'est bien raisonnable ce que je vous dis?

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

Quoi! méchante femme! tête écervelée! veux-tu que je te donne un coup de pied? Prends garde! tu cherche donc à plaire à ton amant en disant des choses agréables pour lui? Ah! tu crois que c'est le moment, et tu viens encore me moraliser de mille manières et me tenir un langage d'intrigue? Il vaut mieux me brûler avec un tison que d'appeler cet infâme mon enfant glorieux et moi sa mère; s'il t'arrive de me parler de nouveau comme une perfide, je te couperai le gros nerf du talon (nerf vital).

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

C'est parce que mon dévoûment m'a fait vous parler ainsi que vous venez ainsi me déshonorer de vos coups de pied? Cette récompense me suffit pour toute

ma vie! Reine, trêve de colère! fi! fi! donc mon dévoûment! Mais, chut, parlons bas! Gagnerai-je quelque chose à me mêler d'une affaire qui n'est point la mienne? Quel plaisir a-t-on à être monté sur un âne? Aucun, madame. Puis, quel regret pourrait-on avoir d'en descendre? Aucun encore, madame. Mille remercîments! J'ai une belle récompense! c'en est trop, cessez vos coups qui me brisent et m'accablent!

(Après le départ du Roi).

TCHITRANGUY, à la Soubrette.

Ma confidente, on dit, n'est-ce pas, qu'il y en a qui sanglotent et pleurent amèrement quand bien même on les frappe légèrement! Nous avons vérifié cette ruse par nous-mêmes. Maintenant, le roi qui me pressait et qui ne voulait point se retirer, s'est enfui et avec lui tous les ministres ses conseillers. Oh, c'est très bien! nous avons remporté la victoire; désormais, qu'avons-nous à craindre? Rien absolument. Nous pourrons, mon amie, vivre bienheureuses.

LA SOUBRETTE, à Tchitranguy.

Quoi? en doutez-vous encore? Par notre sourde menée, Saturne est pour lui au huitième signe, c'est à dire le malheur menace Sâranga. O reine des belles, quel besoin avons-nous encore de rester ici sous le portique? Rentrons au salon et restons-y dans la joie.

(A la nouvelle de la condamnation de Sâranga, la Reine Ratnanguy sa mère accourt au pied du trône).

PRIÈRES DE RATNANGUY

RATNANGUY, au Roi.

O roi, fidèle observateur ici-bas des sublimes lois de Manon et mon cher époux, je dépose à vos augustes pieds l'hommage de mon respect et une humble prière, daignez-y prêter l'oreille avec bonté. Que de vœux incalculables n'avons-nous pas faits pour obtenir un enfant tant désiré, afin de perpétuer la dynastie des rois de la lune? O roi des rois, pour quelle cause, hélas! avez-vous condamné à la mort notre cher enfant, comme si vous ne connaissiez pas le prix de la faveur que nous avons obtenue?

LE ROI, à Ratnanguy.

Reine, ô toi ma chère épouse et Latchoumi de mon cœur, écoute-moi : l'enfant que nous avons eu avec tant de joie, s'est rendu coupable d'une faute inouïe dans le monde. Après une instruction régulière et complète de son crime; j'ai été forcé de le livrer aux mains des bourreaux. Si nous ne contrevenons pas à ce que commande la justice, Dieu nous bénira, et nous aurons, sois-en sûre, une nombreuse postérité.

RATNANGUY, se lamentant s'adresse au Roi.

Hélas, je fus longtemps stérile et mon cœur était toujours triste.

Je me désolais et le dégoût s'était emparé de mon âme.

Un jour il me vint la pensée d'implorer Dieu; depuis lors, pleine de désir et d'espérance, je fus constamment en prières et en pénitences.

J'ai fait bâtir de superbes temples et de belles chauderies (1), planter des bois sacrés et des topes ombreuses (2), fonder des monastères et creuser des puits à escaliers et d'admirables étangs.

Je m'occupais de tous ces lieux de charité publique. Les voyageurs qui les fréquentaient adressaient pour moi leurs ardentes prières au ciel. Alors le Dieu du monde (Siva) daigna jeter sur moi un regard de bonté et exauça mes vœux.

Il me rendit mère d'un fils doué des plus rares qualités.

Mon enfant, d'une incomparable beauté, est bien digne de régner sur cette terre, entourée par l'océan.

Dès l'âge le plus tendre, il sut posséder tous les arts et toutes les sciences.

Une vaste intelligence, un cœur plein de candeur et d'innocence, un abord plein de charmes le distinguaient au milieu de ses nobles compagnons pleins de science et de sagesse.

(1) Espèce de caravansérails où l'on reçoit gratuitement les voyageurs.

(2) Les topes sont des groupes d'arbres répandus dans la campagne où ils forment un refuge précieux contre l'ardeur du soleil.

C'est un fils glorieux, capable de faire trembler toute une armée, et puissant dans l'art de combattre.

Hélas, un jour que Sâranga s'amusait avec son confident Soumanta à lancer de beaux pigeons dans l'air, celui de mon fils remporta la victoire, puis, tout en volant, il descendit sur le faîte du palais de cette perfide (Tchitranguy).

Mon fils s'empressa d'aller le réclamer chez elle. Ce fut pour lui un grand malheur.

Car, s'ornant de ses beaux bijoux et se parfumant, Tchitranguy vient l'agacer de mille manières et avec art, et l'invite, par des paroles infâmes, à satifaire à ses désirs criminels.

Alors mon pauvre fils se trouble, sa langue s'embarrasse et sa bouche vermeille balbutie ces mots :

« Ah, chose inouïe! quand une mère fait à son
« fils le coupable appel de s'unir à elle, on doit
« voir non seulement les sept mers (1), mais encore
« toute la terre disparaître submergée dans un déluge
« universel et avec elle la vertu et la gloire.

« Ma mère, quel grand péché ne commets-tu pas
« en concevant un infâme et criminel projet ! »

Puis, tout troublé, mon fils ajouta : « C'est sans doute l'effet de mon destin ; » et, s'adressant à Dieu, il s'affligea et tourna le dos pour prendre la fuite sans retard.

(1) Les Indiens comptent sept mers fabuleuses savoir : 1° mer salée, 2° mer d'eau douce, 3° mer de lait, 4° mer de lait caillé, 5° mer de beurre fondu (mantègue), 6° mer de jus de canne à sucre, 7° mer de miel ou de liqueur énivrante.

Alors cette femme, ne pouvant assouvir sa passion, poursuivit mon fils dans sa fureur amoureuse, atteignit la ceinture d'or qu'il portait : « Arrête, dit-elle, je ne te laisserai point partir. »

En disant ces mots, elle n'a pu que lui arracher la ceinture dans sa fuite précipitée.

Mais, exaspérée de n'avoir pas réussi à l'arrêter, et frémissant de rage, elle jura de s'en venger, et vint avec audace l'accuser auprès de vous d'un crime odieux et inouï.

Comment avez-vous eu le courage, sire, de livrer aux outrages de bourreaux furieux notre fils accablé de chagrin, lié étroitement de manière à faire souffrir son corps délicat?

Où avez-vous trouvé la force de permettre à ces bourreaux de le conduire chargé de fers dans une forêt épaisse, de l'arrêter au pied d'une montagne inaccessible, de lui amputer de sang-froid un poignet et une jambe.

Sire, ne voyez-vous pas là le résultat d'une injuste accusation?

Maintenant, dites-moi ce que vous en pensez. Sire, tout le monde sait que je dis la vérité ; c'est ainsi que souvent les bonnes actions coûtent cher ici-bas à ceux qui les font, et ne voyez-vous pas que mon cœur de mère, qui voit l'innocence de mon fils, est outré de la pensée que vous commettriez par là un grand crime, et que mon âme ne cesse d'invoquer le secours de Siva.

Hélas! je me désole en pensant que ce malheur a peut-être pour cause les fautes d'une vie antérieure.

LE ROI, à Ratnanguy.

Penses-tu que je n'aie pas des entrailles de père comme tu as des entrailles de mère? Me prends-tu pour un pauvre homme qui aurait perdu la raison? Puis-je te donner une réponse favorable, quand tu viens, sans réflexion, m'accuser d'injustice.

Le sage Tirouvallouver a dit : « Quelque esprit et quelque prévoyance que l'on ait, on ne saurait échapper à son destin. » Ces paroles ne mentiront jamais. Dissipe donc tes douleurs, ô la plus accomplie des femmes; ô toi qui brilles entre toutes par l'esprit, console-toi.

RATNANGUY, au Roi.

Mais comment me consoler? Sire, ne voyez-vous pas que la perfide Tchitranguy, cherchant dès longtemps à perdre le fils de sa rivale, dont elle est jalouse à l'excès, vous a tendu ce piége trompeur, et, dans sa scélératesse a ourdi cette odieuse invention pour faire périr mon fils? Mais prenez le temps de la réflexion, ne précipitez rien, car ce serait injuste et cruel de faire mourir notre enfant chéri; ce serait faire maudire notre race et souiller l'honneur de notre famille. Sire, réfléchissez dans votre calme et prononcez avec douceur.

LE ROI, à Ratnanguy.

J'ai déjà mûrement réfléchi sur tout; j'ai vu qu'il m'était impossible d'avoir une conviction contraire; j'ai perdu courage en pensant que personne ne peut se soustraire à l'arrêt de Brama, et pénétré du sentiment que la sublime vérité doit seule être écoutée, j'ai fait taire mon amour paternel et j'ai prononcé cette cruelle sentence; le temps, je n'en doute pas, éclaircissant le vrai et le faux en démontrera la nécessité; j'ai la certitude, ma bien-aimée, que ceux qui ont patience, savent bien régner tandis que ceux qu'aveugle l'impatience, se perdront pour toujours.

RATNANGUY, au Roi.

Que de gens dans le monde se sont perdus pour avoir écouté les femmes! O mon roi, je vous déclare franchement que, désormais on ne vous louera point dans ce vaste univers, comme un monarque juste et impartial, vous qui n'hésitez pas à ordonner la mort de votre propre fils, votre espérance et votre appui! ne vous rappellez-vous pas, dites-moi, les pénitences austères et les vœux constants que vous avez faits pour obtenir cet enfant? O roi des rois, je vous conjure d'y penser.

LE ROI, à Ratnanguy.

Oui, nous avons fait de longues pénitences et des vœux sans nombre dans la douce espérance d'avoir un fils. Oui! nous avons eu le bonheur de voir naître

un fils pour me succéder sur ce trône et régner sur cette terre. Mais, ma bien aimée, que pouvons-nous faire si le Dieu assis sur le nénuphar (Brama) a gravé sur sa tête qu'il ira régner dans le royaume du ciel? Comprends plutôt que c'est là l'effet *des vertus* (ironiquement) que nous avons pratiquées dans les vies antérieures; oublie donc ton fils, cesse d'en parler, je ne puis te donner d'autre conseil.

RATNANGUY, au Roi.

Sire, je comprends et ce conseil et ce que vous dites de l'arrêt de Brama, et la conséquence que vous tirez des vertus des vies antérieures; je comprends ce motif pour lequel vous me commandez la patience, et l'amour de la vérité dont vous venez de faire l'éloge; assurément je comprends parfaitement toutes les règles de la justice et de l'équité dont vous n'avez excepté aucune, et tout ce que votre esprit éclairé développe avec sagesse; mais un affreux malheur m'accable! et je ne comprends pas que vous puissiez commander d'immoler aux caprices et aux mensonges de Tchitranguy votre propre enfant! Quel mortel voudrait admettre un oubli de la raison digne du blâme universel? Sire, quelle gloire en retirerez-vous?

LE ROI, à Ratnanguy.

Écoute, la plus accomplie des femmes, la plus éclairée des reines, ce que je vais rapporter sur le triomphe de la justice :

Un jour, le Dieu Siva prit la forme d'une vache, et Yamen (Dieu de la mort) celle d'un veau. Tous les deux vinrent ensemble pour éprouver un des rois de de la dynastie des Sôjars (1). — Le veau alla s'écraser sous les roues du char du fils du roi, et la vache, ne pouvant supporter cette douleur, perdit la vie.

A cette nouvelle, le roi Sôjar, pour expier la faute d'avoir occasionné ces deux morts qu'on appelle goatty, ordonna de faire passer son cher fils sous les roues du même char, et la reine ne résista pas à la volonté du père qui fit exécuter son ordre. — Ne sais-tu pas que le Dieu Siva, enchanté de ce prodige de justice et de foi rappela l'enfant à la vie, et leur accorda à tous le salut éternel?

LE ROI, à Ratnanguy (continuation).

Écoute encore, ma chère : un jour le Dieu Siva, métamorphosé en un pandârom (religieux mendiant), vint comme hôte chez le vertueux Sirou-Vondhane (un des 63 dévots de Siva), et le pria de lui préparer un repas avec la chair de son cher enfant. — Cet homme, tout joyeux, dit à sa femme d'exécuter cet ordre. Celle-ci, sans hésiter, égorgea son propre fils, rayonnant de beauté, en fit un mets et l'apporta. —

(1) D'où vient Soramandelum des anciens, par corruption Coromandel. C'est une des trois dynasties qui régnaient dans la péninsule de l'Inde : Sêrers, Sôjars et Pandiers. Ces trois Rois du pays tamoul régnaient, le 1er dans le Malcâlam (côte Malabar), le 2e dans le Tanjaour (côte de Coromandel), et le 3e dans le Maduré (regnum Pandionis de Ptolémée).

Ne sais-tu pas, ma bien aimée, qu'à l'instant Siva, étonné et plein de joie, rendit la vie à l'enfant, et les sauva tous pour le bonheur éternel ?

RATNANGUY, au Roi.

Sire, croyez-vous donc que ce Dieu sauveur (Siva) soit venu ici sous la forme de Tchitranguy pour vous éprouver aujourd'hui? non, jamais non. Quand je vous dis en vérité qu'elle a imaginé cette funeste intrigue dans l'ivresse de sa coupable passion; hélas, quand je vous prie et vous supplie avec instance d'épargner à mon cher fils les horreurs de la mort, de ne pas le tuer tout vif et tout palpitant, et de daigner avoir pitié de lui; quoi, chose étrange! vous vous plaisez à me conter fables sur fables. Sire, quelles vaines paroles que tout cela!! Mon cœur maternel se révoltera toujours contre cet odieux sacrifice.

LE ROI, à Ratnanguy.

Reine, écoute bien ce que je te déclare. Penses tu que tes paroles dures et ton jugement irréfléchi puissent contrebalancer mes raisons? J'ai beau te rapporter les témoignages sublimes de nos ancêtres sur des faits exacts, ton cœur n'est point rassuré. Tu cherches au contraire à me répliquer toujours. Que ton cœur est dur! Allons, adieu, cesse de parler. Il n'y a de vrai qu'une bonne justice; cette pensée est sans nuage dans mon âme, et j'exécuterai toujours ma pensée. Ma femme, Dieu t'inspirera les moyens d'apaiser ta douleur.

(Ratnanguy, à ces mots tranchants du Roi, tombe comme dans une agonie, elle demeure dans une effrayante immobilité, son beau visage est inondé d'un torrent de larmes. Puis, elle s'adresse au Roi).

Sire, encore une prière et je vous supplie d'y prêter l'oreille : Ayez le courage de me tuer ensemble avec mon fils innocent, ou de nous ordonner à tous deux de nous en aller dans une forêt où nous sommes prêts à nous retirer, ou bien faites de nous les esclaves soumis de Tchitranguy pour exécuter tous ses ordres. Si vous le permettez, nous lui passerons un contrat d'esclavage à vie. Mais, sire, daignez seulement m'accorder comme une aumône la vie de mon fils.

LE ROI, à Ratnanguy.

On dit que la simplicité est le partage des femmes ; ma femme, cela n'est que trop vrai. Ta pensée de déroger à la loi et tes pressantes sollicitations ici ne te serviront à rien. Toujours obéissant à la volonté du grand Siva, je n'ai jamais dérogé à la loi, ma bien aimée, et je ne le ferai jamais. Tu es donc libre de penser de moi ce que tu voudras, et je te prie maintenant de te retirer sans me faire aucune réplique.

EXÉCUTION DE L'ARRÊT FATAL

LE CHEF DES BOURREAUX, Singappallin (dent-de-lion) s'adresse au bourreau dit Cokkoumoûkin (bec-de-héron).

O Kokkoumoûkin, hâte-toi, te dis-je, de dépouiller le prince de ses insignes royaux : diadème, belle robe en drap d'or, épaulettes enrichies des plus éclatantes pierreries (1), pendants d'oreille de perles très précieuses, et médailles étincelantes de diamants et d'escarboucles d'une valeur inappréciable; dépouille-le sans retard de tous ses vêtements, et ne lui laisse qu'un chomin (toile pour se couvrir au dessous de la ceinture).

LE BOURREAU, au chef.

J'ai déjà dépouillé le prince de tout ce qu'il portait, et j'en ai fait un bon paquet que voici, veuillez le prendre, je n'ai point hésité à ne laisser sur lui qu'un chomin; j'ai donc exécuté exactement vos ordres.

SINGAPPALLIN, à Sâranga.

O Sâranga, seigneur, plein de douceur et de sagesse, je veux vous dire un mot que je vous prie d'écouter : vous voyez notre embarras, nous n'osons pas vous tuer.

Prince, conservez vos précieux jours en parcourant

(1) Sorte d'ornements des épaules dont le nom ne peut être traduit ici que par le mot impropre d'*épaulettes*.

cette forêt et vivez chaque jour plus heureux ; nous savons de quelle manière il faut déguiser les choses aux yeux du roi et lui dire unanimement un heureux mensonge ; prince, allez dans la forêt.

SARANGA, à Singappallin.

Mon brave, bon chef des bourreaux, écoute : je compatis à ta douleur, mais ta pitié pour moi doit-elle t'attendrir, au point de commettre une faute en désobéissant à mon père qui gouverne la terre? Cela se pourrait-il quand bien même le monde, l'océan, les védas et les sublimes pénitences perdraient leur provoir et seraient anéantis? Non, jamais, non ! Exerce donc sur moi tes rigueurs, de sang-froid et sans pitié.

SINGAPPALLIN, se tournant vers Cokkomoûkin.

Maintenant, habiles bourreaux, attention ! Rien ne nous arrête dans l'exécution de l'arrêt inviolable du roi, déliez le prince, renversez-le par terre, amputez-lui vite, sans hésiter, un poignet et une jambe.

COKKOUMOUKIN, au bourreau son voisin dit Courangouttimmin (le grand-singe).

O brave Courangouttimmin, tiens serré le poignet droit, je te le laisse amputer ; mais examine bien les nerfs et coupe aux jointures du coude, et, moi, voici que j'examine les nerfs de la jambe gauche ; vois-tu que je coupe au genou sans manquer mon coup et de

manière à me faire considérer comme l'homme le plus habile du monde?

SINGAPPALLIN, à Cokkonmoûkin.

Bravo, bravo!! je te fais mes compliments, mon ami, tu es bien adroit, tu mérites donc vraiment le surnom d'intrépide et habile bourreau; je suis en vérité étonné de voir que tu as coupé juste ni plus ni moins, et que, d'un seul coup, tu as fait sauter les membres de Sâranga. Certainement, quand le roi apprendra ce trait de courage et notre habileté, il nous fera cadeau volontiers de la riche dépouille de son fils. Allons, courons pour en faire part au roi, suivez-moi, mes braves.

(Se ravisant et s'adressant à sa troupe).

Mes amis, avant de quitter ces lieux, j'ai à vous adresser quelques paroles. Allons tous, nous cacher derrière ces broussailles là-bas, prêtons l'oreille aux cris plaintifs de Sâranga, et recueillons en silence les paroles que le jeune prince affligé, en reprenant ses sens, prononcera dans sa détresse et dans l'amertume de ses douleurs, et courons ensuite pour rapporter au grand roi Narindra tout ce qui se sera passé.

(Après ces mots, les bourreaux se cachèrent derrière les broussailles).

MONOLOGUE DE SARANGA AGONISANT

O Être suprême qu'on appelle Om, ô souverain maître des dieux, ô Excellence qui remplis tout l'univers, Toi qui portes sur ta tête la lune pour couronne (ô Siva), ô Océan de bonté, hélas, je me roule et me précipite agonisant par terre, je me meurs en me roulant dans l'excès des souffrances que mes membres mutilés me font endurer, je gémis dans mes douleurs, Es-tu donc satisfait de mes misères? tes yeux, pleins de clémence, sont-ils donc réjouis de mes tortures? ou plutôt ta colère est-elle apaisée?

DISCOURS PLAINTIF DE SARANGA

O Océan de miséricorde, ne me plonge pas davantage dans un Océan de douleurs. Le moment est venu de me sauver, daigne donc me faire arriver au port du salut!

Hélas, je ne puis supporter les maux des nerfs coupés qui s'irritent; les uns me cuisent, les autres me tiraillent horriblement comme des cordes. Abandonné à moi-même, je m'épuise, ô Siva, en mille tourments et je succombe à mes douleurs!

Quels péchés ai-je pu commettre antérieurement pour que mon père, ma mère et moi ayons été condamnés à de si grandes infortunes, moi à souffrir ces tourments, mon père à gémir dans ses douleurs et

ma mère à avoir ses entrailles dévorées par un feu brûlant!

Hélas! grand Dieu quelle a été dans la vie passée la conduite de ton serviteur pour être ainsi torturé en cette vie, au fond d'une forêt!

Hélas! daigne donc, ô Siva, m'apprendre dans quel dessein tu as voulu me livrer aux coups de l'injustice et me laisser ainsi mutilé et nageant dans mon sang!

O Siva, ne vaudrait-il pas mieux que je devinsse la proie des bêtes féroces de cette forêt épaisse? Oh! que mes mains et mes pieds enflés me cuisent! que ferai-je? pourquoi suis-je né, hélas! dans ce corps malheureux.

L'ORACLE, se fait entendre à Sâranga.

Mon cher fils, pourquoi le doute et le désespoir s'emparent-ils de ton cœur, et pourquoi fatigues-tu en vain ton corps en pleurant amèrement? Victime du devoir, j'admire ta patience et ta résignation dans tes maux; mais écoute, mon fils, la cause de tes malheurs : tu expies aujourd'hui de grands péchés commis dans ta vie passée.

SARANGA, répond à l'Oracle.

O Divinité invisible qui entends la voix douloureuse d'un malheureux, abandonné dans cette affreuse forêt, pleurant et se lamentant, ah! tu me rassures en m'apprenant que la malice des grands péchés que

j'ai commis sur la terre dans ma vie antérieure, me poursuit dans cette vie; mais daigne, ô puissante Divinité, je t'en prie, m'expliquer, pour adoucir mes douleurs, quelles étaient ces fautes de l'autre vie.

L'ORACLE EXPLIQUÉ A SARANGA LES SECRETS DE SA VIE ANTÉRIEURE

Écoute, mon cher fils, ce que dans l'effusion de mon cœur, je me plais à te raconter.

Sur la terre qui a pour ceinture l'océan immense, florissait jadis la ville de Cossamâpouvam. Là régnait le puissant roi Tavalane avec sa vertueuse épouse Pouvane qu'il aimait tendrement et dont le visage était beau comme la lune; Nidimane et Soumougane étaient ses deux ministres dignes d'éloges. Par leurs sages conseils conformes aux préceptes du grand Manou, le monarque et son peuple vivaient heureux dans un règne glorieux. Un jour, le roi, admirant dans Soumougane l'homme le plus juste et le plus fidèle, le revêtit de brillants insignes, lui donna de grandes richesses à titre de récompenses publiques, l'honora, en outre, du titre de grand ministre et de conseiller particulier du roi.

Le ministre Nidimane, jaloux des honneurs et de la préférence accordés à son collègue, prémédite dès lors de le perdre par ruse; il donne chez lui un rendez-vous flatteur à la dame d'honneur qui était dans l'intimité de la reine Pouvane, gagne cette per-

fide par des paroles doucereuses et par des présents magnifiques et lui conseille de prendre furtivement les riches sandales du grand ministre Soumougane, d'aller les cacher adroitement sous le lit où se couchent le roi et la reine et de s'en retourner sans retard. La perfide Tâguimy accepte cette proposition et l'exécute à l'instant.

Quand le roi et la reine pleins de gloire, mêlant leurs cœurs et leurs amours se furent unis dans des transports de joie sur le lit parfumé de fleurs, le roi aperçut les sandales de son ministre Soumougane sous la couche de fleurs. A cette vue, déconcerté, il s'emporte contre Pouvane qui était encore dans les troubles de son amour, il lui dit que la présence de ces sandales prouve la souillure du lit conjugal; la colère du roi ne peut être apaisée par les vives protestations et les serments de Pouvane; tous ses efforts sont impuissants à dissiper les soupçons du roi, à lui prouver son innocence et à lui faire comprendre qu'elle ne connaît rien de cette infamie. Mais le malheureux Tavalane, sans revenir de son erreur dans l'accès de sa colère, fait couper la tête à sa femme. Ensuite il livre le fidèle Soumougane aux mains des bourreaux avec ordre de le conduire dans une forêt épaisse au milieu d'une nuit ténébreuse, de le renverser tout mourant au pied d'une montagne et d'amputer à cet homme juste, dans son agonie, un poignet et une jambe au milieu de ses cris plaintifs.

Maintenant, mon fils, ce grand malheur te poursuit

comme la peine due aux péchés de ta vie passée, et c'est pour leur expiation que tu as commencé cette vie. En effet, Soumougane, à sa mort, passa dans le corps de Narindra ton père, et le perfide Nidimane dans ton corps; la belle Pouvane dans celui de Ratnanguy ta mère; l'infâme Tâguimy dans celui de la cruelle Tchitranguy. Les pigeons que tu as lancés figurent les sandales cachées sous le lit. Ainsi tu vois, mon cher Sâranga, la cause de la monstrueuse conduite dont tu es victime; tu comprends donc les motifs de ton agonie, de ta cruelle amputation et de tes mortelles douleurs dont Tchitranguy a été le funeste auteur.

Pour porter un remède efficace à tes douleurs et à tes maux, les siddates (demi-dieux) qui te seront envoyés, guériront tes blessures, te rendront tes membres mutilés et réjouiront ton cœur affligé. Et toi, mon fils, tu vivras heureux dans le monde et tu obtiendras ensuite le bonheur du ciel.

ACTE TROISIÈME

LE ROI RECONNAIT SON ERREUR ET SE LAMENTE AUPRÈS DE RATNANGUY

Le roi, accompagné de tout le cortége de sa cour, se rend au palais de Ratnanguy et s'adresse à sa dame d'honneur.

Belle et fidèle dame d'honneur de ma chère Ratnanguy à la taille élégante, va vite et fais part de mon arrivée à la reine qui est en proie à une juste douleur.

LA DAME D'HONNEUR, au Roi.

Sire, je vous obéis avec joie, je m'empresse d'aller vers la reine et de réjouir son cœur affligé.

LA DAME D'HONNEUR, à Ratnanguy.

O reine, vous qui brillez comme la pierre précieuse la plus éclatante au milieu des reines du monde et comme leur déesse, soyez heureuse, ô princesse aux yeux de gazelle, vous qui êtes comme la prunelle de mes yeux! loin de vous l'ennui et la douleur! O vertueuse reine, louée de tout l'univers, vous dont les

paroles sont plus aimables que celles d'une gracieuse perruche aux couleurs éclatantes, je viens avec joie vous annoncer que le grand monarque qui gouverne la terre et devant qui s'inclinent les diadèmes les plus brillants du monde, le roi Narindra, votre cher époux, attend à la porte de votre palais; c'est de sa part, que je vous en préviens.

RATNANGUY, à la dame d'honneur.

Oh! je ne sais ce qui peut le conduire de nouveau en ces lieux et à quels maux je suis encore exposée! La perfide Tchitranguy veut-elle, par de nouvelles intrigues, m'immoler aussi à sa rage? veut-elle me chasser avec mon fils dans la forêt ou m'ôter le souffle de vie qui me reste? Hélas, à qui pourrai-je recourir quand sa haine me poursuit jusque dans mon palais? Plein de ces cruelles pensées, mon cœur palpite avec violence et se glace de frayeur! Que ferai-je? Figure-toi ma douleur et mes malheurs!

LA DAME D'HONNEUR, à Ratnanguy.

Courage, ma reine, car je vois arriver auprès de vous le roi, qui, trompé toujours par les mensonges de Tchitranguy, ne daignait plus jeter les yeux sur vous; il me paraît certain que désormais vos malheurs sont finis. Permettez donc au roi d'entrer ici librement.

RATNANGUY, à la dame d'honneur.

Ma confidente, soutien de ma vie, quoi que je fasse,

rien ne peut m'arriver qui n'ait été arrêté dès le principe par Brama! Ma confidente, fais entrer le roi qui n'a pas hésité à prononcer une sentence infâmante contre mon fils innocent de toute faute; car ce qui doit arriver, arrivera. C'est une vérité incontestable.

LA DAME D'HONNEUR, au Roi.

Sire, Sa Majesté la reine, la vertueuse Ratnanguy est prête à vous recevoir vous l'honneur de la dynastie des rois de la lune, et elle ne soupire qu'après votre arrivée.

LE ROI, entrant dit à Ratnanguy.

Écoute, hélas, ma bien-aimée, la conduite de Tchitranguy qui a couvert d'infamie notre illustre fils.

La perfide, par ses artifices, m'a fait croire à tous ses mensonges; elle est cause que tout le monde m'a maudit comme un scélérat; car sans examiner bien la faute, sans croire à personne autre, hélas, j'ai livré mon fils aux cruels bourreaux pour mutiler ses membres. Les bourreaux, exécuteurs de ma sentence, ont amputé un poignet et une jambe à notre cher Sâranga.

RATNANGUY, au Roi.

Oh! vous n'avez pas, sire, hésité un seul instant à condamner à ce cruel supplice notre enfant, gage de notre tendre amour. Mais quoi! je ne sais quel

crime a commis, pour être ainsi puni, cet aimable enfant le doux Sâranga, loué de tout l'univers? Quelle affreuse douleur n'a-t-il pas eu à souffrir! de quelle amertume son cœur n'a-t-il pas été abreuvé! que de pleurs n'a t-il pas versés et que de gémissements n'a-t-il pas poussés! Pouviez-vous, Sire, lui infliger alors un si injuste châtiment? Mais hélas! vous avez rejeté avec dédain mes justes prières, pour vous conduire au gré de Tchitranguy.

LA MÊME, au même.

Sire, non seulement vous vous êtes laissé conduire par Tchitranguy; mais encore, vous êtes resté inexorable aux prières des ministres, vos sages et justes conseillers; vous avez porté atteinte à l'honneur de la noble dynastie des rois de la lune glorifiés dans tout l'univers.

Alors que vous ne songiez qu'à satisfaire l'insidieuse Tchitranguy, vous vouliez ne voir dans toutes vos actions qu'une parfaite conformité à la loi, n'êtes-vous donc pas l'auteur de tout ce qui est arrivé! et alors était-ce bien ce que vous avez fait?

LE ROI, à Ratnanguy.

Ai-je rien fait d'après ma volonté, dis-moi, ma bien-aimée aux paroles de miel? Quand on réfléchit mieux, ne voit-on pas que les doutes, avec les peines et les chagrins qui en naissent, ne viennent pas de nous-mêmes? Sache donc que c'était là l'arrêt de Brama.

RATNANGUY, au Roi.

Sire, vous me dites que c'était là l'arrêt de Brama; mais qui connaît cet arrêt et ces destins? Ah! vous m'avez abreuvée d'amertume; vous m'avez fait verser un torrent de larmes au pied de votre trône, en présence de l'illustre assemblée qui l'environnait; vous n'avez point voulu prêter l'oreille aux bons avis de vos ministres pleins d'esprit et de sagesse, ni aux paroles du sage Soumanta et vous avez, hélas! commis l'injustice! Vous n'avez point écouté les sentiments de l'amour paternel à l'égard de notre cher Sâranga, et vous avez, hélas, donné l'ordre de lui amputer tout palpitant un poignet et une jambe.

LE ROI, à Ratnanguy.

Oui, j'eus le malheur de donner cet ordre, reine incomparable issue de l'heureuse dynastie des rois de la lune! mon esprit s'est égaré par l'effet d'un temps néfaste et d'un jour portant malheur; mon énergie a tombé, mon sceptre a fléchi et a perdu sa droiture sous l'influence des artifices et par la violence des démonstrations exaltées de Tchitranguy; je suis, hélas! humilié, méprisé de tout le monde, et je n'ose plus lever la tête; mon cœur est confus et percé des plus cuisantes douleurs. Ah! que je suis coupable et digne d'horreur et du blâme public!

LES CALAMPAGAM

OU

MÉLANGE DE POÉSIES EN L'HONNEUR

DE SIVA ET DE VICHNOU

PRÉAMBULE

Les chants sacrés de Vichnou et de Siva sont deux recueils de pièces en vers ou hymnes que l'on chante dans les pagodes ; ils forment le fonds de l'éducation religieuse des enfants hindous qui les apprennent par cœur dans les écoles dès l'âge le plus tendre. Chacun d'eux sert exclusivement à la secte dont il célèbre le dieu. Les pièces sont beaucoup plus longues et plus nombreuses dans l'original tamoul que dans la traduction, parce que chacune d'elles rappelle tous les éloges et les attributs généraux du dieu, énumération qu'il convenait de ne garder que dans une seule ; en outre beaucoup de chants se ressemblaient trop pour ne pas paraître une répétition fastidieuse. On a fait le choix le plus sobre possible, de manière toutefois à

conserver à l'ensemble son cachet et à satisfaire l'intérêt de curiosité, sinon l'intérêt littéraire. Cette satisfaction sera plus complète encore si on lit en même temps dans le troisième livre du deuxième volume les détails relatifs au culte et aux sectes de Vichnou et de Siva.

LE CALAMPAGAM DE SIVA

OU MÉLANGE

DE POÉSIES EN L'HONNEUR DU DIEU D'AROUNÉ (1)

INVOCATION AU POULÉAR ET AUX QUATRE SERVITEURS DE SIVA

Pour composer en vers fleuris le grand poème *Calampagam*, en l'honneur de Siva Annamaléar qui vit au séjour d'Arouné, au milieu de champs peuplés d'aigles ;

J'invoque le secours du dieu Ninayagar (le Pouléar, dieu de la sagesse), à la figure d'éléphant qui, avec ses défenses d'ivoire, a tracé sur les pentes de la célèbre montagne d'or les caractères du divin Paradam.

Toute ma vie est dans les pieds d'or d'Appar, de Soudirar, de Sambandar et de Manikavassagar, auteurs du *Dévarain* et du *Toiouvassagam*, poèmes

(1) Arouné est le principal séjour de Siva.

immortels remplis de la vérité et de la substance même des quatre Védas, qui enseignent qu'aucune secte n'a plus de spiritualité que celle de Siva et qu'aucun dieu n'est plus grand que lui.

Sambandar a fait échouer le projet impie des hérétiques Samanars, qui avaient mis le feu au couvent des sectateurs de Siva; et il a fait consumer par ce feu le roi de Maduré, de la dynastie des Pandiars; Appar a dompté l'orgueil de l'éléphant envoyé par les Samanars, qui portait un frontail d'or, avait une faim dévorante et insatiable et une puissance prolifique monstrueuse(1). Soudirar, par ses chants, a forcé un crocodile à rendre tout en vie un enfant qu'il avait avalé.

PRIÈRE A AROUNASSALA ISSOURAR (un des noms de Siva)

Grand dieu dont la figure resplendit comme la lumière, qui possédez la spiritualité parfaite si difficile à acquérir, vous n'avez pu être aperçu tout entier, ni par Vichnou qui repose dans la vaste mer de lait constellée de pierres précieuses, ni par Brama qui siége sur la fleur du nénuphar!

En vain Vichnou s'est incarné en sanglier et a fouillé jusqu'au fond de la terre, pour descendre jusqu'à la profondeur de vos pieds; en vain Brama a pris la forme d'un aigle et a volé au plus haut des airs

(1) Elle se manifestait (Semen Huebat) par trois endroits; par les oreilles, par deux ouvertures dans les replis des joues et par l'issue ordinaire.

pour atteindre jusqu'à la hauteur de votre tête; leurs efforts ont été impuissants parce qu'ils ne vous cherchaient pas avec les yeux de l'esprit.

Est-ce pour vivre magnifiquement sur le sommet de Caïlamalé (où s'élève le palais de Siva), ou bien pour vous servir, comme d'un arc, de la montagne d'or, ou bien pour plaire à votre beau-père que vous avez pris la forme de la montagne?

Si vous cessiez un instant d'avoir en vous-même, et sous votre forme, les cinq fonctions (création, conservation, destruction, néant et grâce), et les six professions des brames (apprendre, enseigner, désirer, faire désirer, donner et mendier), ainsi que les quatre-vingt-seize puissances, elles disparaîtraient toutes du monde. Les quatre Védas parlent sans cesse de vos attributs infinis, et chacun d'eux loue en vous des qualités différentes. Alors même que tout germe périra et que toute chose finira sur cette terre, le croissant que vous portez sur vos cheveux tressés ne diminuera ni n'augmentera.

Vous avez tranché la tête à Ratchadas, à Bramin et à d'autres dieux, sans que jamais le fil de votre glaive de feu se soit émoussé.

Lorsque vous avez agité la mer de lait, séjour des dieux, vous leur avez causé un tourment semblable à celui du feu; vous avez avalé le poison sorti de cette mer, sans en éprouver aucun mal; par votre volonté, il s'est arrêté à votre gorge, sans descendre dans votre estomac.

Tous ces faits prouvent vos attributs ; ils montrent que vous n'avez ni commencement, ni milieu, ni fin, que vous n'êtes point sujet à la naissance ni à la mort.

Vous avez tué un grand éléphant plein de force, qui paraissait une montagne en marche, et vous vous êtes enveloppé de sa peau. Vous avez pour couronne une chevelure où se trouvent réunis, sans se gêner ni se combattre, le serpent à la grande tête et la lune son ennemie.

Vous avez tendu en arc la montagne d'or; par votre rire seul vous avez changé le Véda en cheval et vous avez cassé la dent du soleil.

O vous dont le bras a coupé une tête de Brama, qui avez pour monture le grand bœuf, qui dansez à Sidambaram une danse inimitable, qui portez dans vos cheveux la source du Gange, vous êtes vous-même les sept étoiles Assouvarri et les neuf signes du ciel.

Vous êtes la musique de la nuit et les délices ; vous êtes le soleil et la lune ; le masculin, le féminin et le neutre. D'un coup de vos pieds rouges vous avez fait rouler la tête du noir Yemen (dieu de la mort) ; vous avez donné à Vichnou la coquille et le saccon (arme en forme de cercle) qu'il tient à la main. Chacun peut acquérir votre grâce en vous priant avec de l'eau dans une main et des fleurs dans l'autre. Vous êtes le remède souverain qu'on ne prend point par la bouche, mais qu'on trouve sur la montagne et qui seul guérit les maux de naissance.

O saint qui avez pour femme Parvadi renommée pour sa beauté, sa grâce, ses parfums et son odeur de musc !

Votre grâce procure à ceux qui pensent une seule fois à vous, le bonheur du ciel, ce bonheur que vous accordez à ceux qui naissent à Cazy, à ceux qui meurent à Tirouvalour et à ceux qui vous ont vu danser dans la ville superbe de Sidambaram.

Pour acquérir cette grâce, j'ai recours à votre infinie bonté et à votre miséricorde, je vous supplie de me tirer de la mer de misères où je suis plongé.

Qui peut rivaliser avec le dieu Arounassala loué par les Védas? Personne, car il est la vie brillante, la lune et le soleil ; il est à lui seul la terre, le vent, l'eau, l'air et le feu ; il est tout si on le considère avec attention.

Le Véda dit que pas même un atôme ne peut s'ébranler sans l'impulsion de ce dieu qui est la vie de tous les êtres.

Nous en avons la preuve, car un jour que Siva, absorbé par la prière, était immobile, tous les êtres vivants restèrent étrangers aux plaisirs de l'amour, bien que le dieu de l'amour fût sur la terre tenant son arc de canne à sucre.

Pénitents qui avez renoncé au monde et qui êtes constamment en prières pour gagner le ciel, gravez dans vos cœurs l'image des pieds, semblables au nénuphar rouge, d'Arounassala dieu des oracles, exempt de tout désir.

Méditez-le et implorez-le.

La mer des aumônes infinies, Siva, qui demeure sur la montagne de grâce, ne verse ses eaux que dans un cœur généreux, où habite la vraie raison, mais non dans la sentine d'un cœur plein de fausseté.

ATTENTE DE L'AMANTE ET RETOUR DE L'AMANT A AROUNÉ

A Arouné, séjour de Siva qui a tué le héros Salandarassourim, fléau du monde (1), qui, par son courroux, a réduit en cendres le dieu de l'amour, alors que, par ordre de Brama et de Vichnou, il vint malgré lui et tout tremblant le percer de ses flèches; qui porte dans ses cheveux des têtes de dieux et de géants et qui demeure toujours auprès de ses serviteurs fidèles pour les protéger.

L'amante qui garde contre les perroquets le champ de téné (sorte de menus grains), a un visage beau comme la lune et un corps semblable à celui d'Indirani, femme du roi des cieux.

Ses oreilles délicates portent des pendants de pierres précieuses.

Elle a la couleur des feuilles tendres du grenadier.

Ses deux seins ressemblent aux montagnes Manderaguerry.

Sa taille est si mince qu'elle échappe à la vue; on dirait que c'est le vide.

Ses paroles sont douces comme celles des perroquets.

(1) Géant plein d'orgueil et cruel tyran.

Ses yeux sont des flèches qui blessent les yeux des jeunes gens.

Si le voile qui couvre sa gorge superbe, semblable à une cruche pleine de nectar, venait à s'écarter, les dieux et les hommes se disputeraient la possession de ses charmes.

L'AMANTE se retirant chez elle après la récolte du téné.

O perroquets, vivez ici désormais sans trouble, pardonnez-moi de vous avoir chassés du champ de téné et rendez-moi un service. Dites à mon amant, s'il vient me chercher ici, que j'ai eu beaucoup de chagrin de quitter ce lieu pour me rendre à ma maison sur la montagne Caïlé.

L'AMANT de retour s'adresse au mannequin qui garde le champ.

O statue qui tenez des flèches qui ne peuvent être lancées et un arc qui n'a jamais servi dans les combats pour garder les champs de téné à Arouné! vous avez vu des perroquets s'enfuir à ma vue pour ne pas me donner des nouvelles de mon amante qui les a chassés; dites-moi donc où est allée ma maîtresse qui a promis de ne jamais m'abandonner.

HYMNE A SIVA

Le temps pendant lequel se succéderont plusieurs millions de Devendera (dieu du ciel), après avoir vécu chacun la durée marquée pour leur vie, le temps dans lequel plusieurs Brama mourront, celui après lequel Vichnou cessera d'exister, tous ces temps ne sont même pas un des moments de Siva.

Quand viendra le temps où la mer, la terre, l'air, le feu et le vent doivent être anéantis, plusieurs millions de Vichnou, qui portent à la main des coquillages et des sacron (armes en forme de cercle), périront; plusieurs millions de Brama mourront aussi; Siva rassemblera toutes les têtes de ces dieux, en fera un collier qu'il se mettra, et dansera sur un seul pied une danse inimitable dans laquelle ce collier se choquera à ses huit épaules; en même temps, il chantera des airs mystérieux que personne ne peut chanter, et il éprouvera un plaisir ineffable que personne ne peut goûter.

O dieu Siva! avec les ongles brillants de vos pieds sacrés, vous avez mis en pièces le géant Ravanin, qui était venu pour soulever la montagne de Caïlamalé; avec l'ongle acéré de votre jolie main, vous avez coupé la tête de Brama; par vos éclats de rire vous avez réduit en cendres le royaume de Tripouram (trois villes); vous avez, etc.

Puisque vos membres vous servent si puissamment,

qu'avez-vous besoin de supporter le poids de votre trident et de votre glaive de feu?

A la prière du roi Pandion, vous avez cessé de danser sur le même pied à Sidambaram et vous avez dansé sur l'autre pied (1).

Vous avez été frappé par le roi Pandiar, lorsque vous travailliez comme cooli (manœuvre), portant de la terre et n'ayant pour salaire que la galette pouttou (2). Vous avez enseigné les règles de la vertu; vous avez enlevé dans votre main le cerf qui était venu ravager le pays.

O Siva qui avez le bœuf pour étendard, le dieu Vichnou lui-même est ce bœuf, et il vous sert de monture lorsque vous allez demander l'aumône (3).

Il est aussi la femme que vous avez à votre gauche. Qui donc, dans le monde, a pour vous autant de dévotion que lui? Qu'aviez-vous besoin de prendre la forme d'une haute montagne pour n'être pas vu par lui?

O vous qui prétendez que Siva est absorbé dans la Trimourti de Brama, Vichnou et Routera, ignorez-vous que Brama qui a l'éloquence divine, et Vichnou de la race des Bergers, ne purent à eux deux embrasser toute la grandeur de Siva? Comment voulez-vous que Siva, qui leur est supérieur, soit l'un d'eux?

Vous aurez beau vous baigner dans la mer et les

(1) Voir au 2e livre du 2e volume la légende 1 sur Siva.
(2) Voir la légende 2 sur Siva.
(3) Voir la légende 3 sur Siva.

fleuves sacrés pour vous purifier, user vos pieds par des pèlerinages et vous faire mounis (pénitent); vous aurez beau passer au milieu du grand feu (fête du feu), et en supporter l'ardeur; vous n'aurez point le paradis si vous négligez de penser aux pieds du dieu Siva, dont les beaux yeux sont délicieux comme du nectar. Mêlez-vous aux serviteurs de ce dieu, portez la cendre et vous arriverez ainsi jusqu'au séjour d'Arouné et vous obtiendrez le paradis, lors même que vous ne seriez pas vertueux.

Siva, qui guérit les maux de naissance, se découvre difficilement à Brahma et à Vichnou; mais il se fait voir à Cannaper, appelé Tinnin, qui s'est arraché l'œil pour lui (1).

O Siva, renommé en tous lieux, vous donnez le paradis à tous ceux qui pensent à vous, alors que vous pourriez leur accorder seulement le Sorkalangam (paradis d'Indra), ou bien le Vaïcoundam (paradis de Vichnou, ou même de Caïlaçam (ciel de Siva).

Que ferez-vous pour ceux qui non seulement pensent à vous, mais qui vous adorent et vous prient les mains jointes et qui font pénitence avec ferveur? Comment leur procurerez-vous une félicité plus grande?

(1) Voir au 2e livre du 2e volume, la légende 4 sur Siva.

RECHERCHE D'UNE AMANTE PERDUE

Jeunes filles, qui jouez dans la balançoire en chantant les louanges de Siva, qui n'a pu être décrit même par les Védas,

Livrez-vous tout entières à ce plaisir ; que la balançoire, dans sa course, fasse résonner les bijoux Sitambous que vous portez aux pieds, qu'elle imprime des mouvements rapides à vos seins palpitants semblables à des mamelons, à vos vêtements, à vos tailles légères, à vos bras qui se choquent contre vos côtés dans votre jeu ; promenez de tous côtés autour de vous vos yeux fendus jusqu'aux oreilles, et avec eux le dieu d'amour Manemada. Parmi ces jeunes filles, parées avec des perles tirées des bambous de ces lieux (1), qui tantôt jouent dans une balançoire en poussant des cris que répètent les échos des collines, tantôt cueillent des fleurs dans les bocages, ou se baignent dans les eaux claires des sources, ou qui folâtrent en lançant dans l'air des boules légères et en se livrant à toutes sortes de jeux, quelle est celle qui a inspiré de l'amour à cet homme qui ne veut point s'éloigner des lieux où elles se tiennent?

L'AMANT.

La taille de mon amante est une tige qui porte :
Le cou semblable à l'arbre camougaram ;

(1) Croyance superstitieuse des Hindous.

Les lèvres qui sont comme deux morceaux de corail;

Le nez qui a la forme de la fleur Coumougam;

Les joues rondes comme la pleine lune;

Le front pareil au croissant;

Les sourcils en forme d'arcs;

Les yeux qui lancent des flèches;

Les épaules lisses et brillantes comme des morceaux de bambou vert;

Les mains semblables à deux grappes de feuilles de manguier;

Les seins qui s'élèvent comme des montagnes.

DIALOGUE DES FILLES D'AROUNÉ

O filles d'Arouné, séjour de Siva, qui réside dans le cœur de ses serviteurs; vous dont les yeux atteignent les jeunes gens comme des flèches rapides, qui nous éblouissez comme l'éclair, qui égalez l'éléphant pour la vitesse et la fierté de votre démarche, ne craignez-vous pas de briser votre taille légère dans cette marche rapide?

Ne pouvez-vous vous arrêter un instant et me parler un peu?

UNE DE CES FILLES dit :

« Le mot madangam peut représenter à la fois le long arc, la couverture et la forme d'Arounassala Isar (Siva).

« En effet, ce mot a trois sens : or, éléphant, corps d'une femme; or, Siva a pour arc la montagne d'or; il porte une peau d'éléphant et il a les traits délicats d'une femme. »

UNE AUTRE FILLE dit :

« Siva est aussi caractérisé par le mot aragamkal, édoupadou, ayamando, qui signifie mendiant.

« S'il est mendiant comment peut-il avoir un arc d'or?

« Comment peut-il se fatiguer à porter une peau d'éléphant?

« S'il a la forme d'une femme, est-il séant qu'il lève les jambes en dansant, comme il le fait à Sidambaram? »

UNE TROISIÈME FILLE répond :

« Comme Siva est un dieu qui ne mange pas, ce qu'on lui donne n'est point une aumône pour lui, ce n'est qu'un jeu.

« Puisque le corps de Siva est si grand que Brama et Vishnou n'ont pu en trouver le commencement ni la fin, il peut, sans fatigue, porter une peau d'éléphant.

« Siva ne lève pas les jambes pour danser; il les plie et les redresse alternativement, ce qui fait une très jolie danse. »

ÉLOGE DES BRAS ET DES ÉPAULES DE SIVA

Les épaules de Siva semblent s'unir à ses oreilles ornées de pendants de pierres précieuses qui illuminent sa figure pleine de grâce et ronde comme la pleine lune.

Ses bras sont oints de parfums de toutes sortes, de sandal, de musc, de la pâte des fleurs, de la poudre rouge qui se met au front, d'eau de senteur, du trésor des parfums, etc., de telle sorte que l'on peut appeler ses épaules et ses bras, la demeure des parfums.

Ils sont frottés de cendres qui envoient des rayons d'une lumière blanche plus belle que celle de la pleine lune et auprès de laquelle les coquillages les plus brillants semblent sans lustre et les perles sans éclat et sans blancheur. C'est avec ces bras que Siva s'étant rendu au lieu où Takin faisait des sacrifices d'Yagom (1), a coupé les mains du dieu du feu, a cassé les dents au soleil, qui est l'un des yeux de Siva, a décapité Takin et a remplacé sa tête par celle d'un mouton. Ces bras ont ouvert la poitrine du lion homme qui se promenait plein de fureur, après avoir éventré le roi Irancin.

Les épaules de Siva ont une dépression et des cicatrices légères, parce qu'elles portent les globes volumineux, durs comme le marbre et couverts de taches

(1) Voir au 2e livre du 2e volume, la légende 5 sur Siva.

blanches qui meublent la poitrine de la belle Parvati. Elles sont hautes comme deux montagnes de coraux, brillantes comme le soleil et admirables à voir.

Elles sont couvertes de guirlandes de toutes espèces de fleurs odoriférantes.

Les bras de Siva ont essayé l'arc formé de la montagne d'or, en le tendant et le détendant avec un bruit qui a rempli d'épouvante le ciel et la terre et qui a détruit les trois villes des ennemis.

Ces bras ont lutté avec l'archer Artchounin, lorsque Siva se présenta devant lui sous la forme d'un chasseur pour lui donner, avec sa grâce, la flèche puissante qui assure la victoire.

Ces bras tiennent le crâne de Brama et le trident cher à Siva.

Ils sont couverts de la peau de l'éléphant monstrueux tué par ce dieu.

Ils portent des bracelets de diverses pierres précieuses brillantes comme le soleil et aussi des bracelets de serpents pleins de venin.

Ils font des gestes admirables, dans la danse perpétuelle de Siva à Sidambaram.

Ils ont été loués et adorés par Appar, Sambandar et Soudirar qui ont la connaissance parfaite des Védas.

UNE SUIVANTE prie Siva pour sa maîtresse éprise de ce dieu.

O Siva, dieu sans tache, beauté incomparable, qui avez pour monture le bœuf puissant et qui donnez le

paradis à ceux qui pensent à vous! Les mots *mallé* et *canny* ont le même sens.

La guirlande qui orne vos épaules, s'appelle *canny*. Ma maîtresse, qui vous aime, a des yeux longs comme les poissons *selkindé*, et elle s'appelle aussi *canny*.

Le mot canny signifie : la fleur rouge de Coundé, qui s'appelle aussi Séridaguy. Canny signifie encore une personne qui a les lèvres vermeilles ; ma maîtresse les a ainsi.

Tous ces objets désignés par ce mot ont aussi la couleur d'or, comme votre guirlande. Ainsi, votre guirlande et ma maîtresse ont le même nom et la même couleur ; la première a seule le privilége de se trouver sur vos épaules. Pourquoi laissez-vous ma maîtresse s'affliger et se mourir de ne pouvoir être dans vos bras?

Daignez lui accorder cette faveur.

O dieu d'Arouné qui, etc., si vous daignez donner les guirlandes de fleurs qui ornent vos épaules à ma maîtresse dont les cheveux sont couronnés de fleurs odoriférantes, la lune cessera de la brûler comme du feu (1), ses larmes tariront, son corps délicat cessera de dépérir; ses nuits que l'insomnie rend si longues depuis qu'elle s'est éprise de vous, redeviendront courtes; elle n'attendra plus avec impatience le lever de l'aurore.

Cette jeune fille qui, avec ses pieds, trace des cer-

(1) Les Hindous croient que la lune brûle les amoureux.

cles sur la terre en baissant la tête, a perdu, par le mal d'amour, ses belles pagnes, ses bracelets et ses bagues qui ont quitté son corps amaigri. Le dieu Siva voit sa peine sans en avoir pitié, et il garde toutes ses bontés pour ses fidèles serviteurs. C'est ainsi qu'il est cruel.

O dieu d'Arouné qui donnez la grâce dans le dernier siècle, appelé Calianga ! Le vent du sud ne peut vous incommoder puisque vous portez des serpents couverts de cendres qui ont la faculté d'avaler l'air.

La lune à qui vous avez donné un coup de pied ne peut vous faire souffrir. La nuit ne saurait vous tourmenter; elle ne peut que fuir devant vous qui avez pour yeux le soleil, la lune et le feu !

Vous avez donc tout pouvoir pour triompher des maux d'amour, qui sont Manémada, le vent du sud, la lune et la nuit. Mais comment cette fille à la longue chevelure, qui n'a pas les mêmes avantages, pourra-t-elle résister à ces maux ?

DEPART D'UN AMANT. — PLAINTES DE SA MAITRESSE. — RETOUR DE L'AMANT.

LA SUIVANTE

O amant qui habitez Arouné, vous venez nous faire vos adieux avant le voyage que vous allez entreprendre par amour pour la science; vous pouvez partir; nous n'y faisons aucune opposition, mais écoutez bien ceci :

Puisque vous désirez tant apprendre des sciences admirables, devenez aussi savant que Sambandar qui, par ses chants, a ressuscité le squelette de sa fiancée (1), car dès que vous aurez quitté ma maîtresse, elle expirera. Alors, nous conserverons ses os et vous pourrez leur rendre la vie par votre science.

L'AMANTE

Sur la montagne d'Arouné, demeure de Siva qui a créé l'univers d'un clin d'œil, qui n'a ni père ni mère, qui donne le mouvement à tout ce qui respire, suivant les mérites de la vie antérieure, qui a pris le déguisement d'un vrai pénitent, qui enlace dans des filets les cœurs des dévots, qui a donné soixante millions de pièces d'or à Soundrar, qui porte aux pieds la cloche de victoire retentissante.

Le printemps, comme un forgeron qui aurait pour soufflet le mont Podiamalé, demeure du dieu de la mort, fait sortir les pousses des arbres dans les bocages, comme le feu s'élève du fourneau; il fait retourner les grains dans la terre par le bec des oiseaux coilles, ainsi que les tenailles retournent le fer; de

(1) Un marchand, de caste Chetty, avait promis de donner en mariage sa fille à Sambandar; un jour qu'elle cueillait des fleurs elle fut mordue par un serpent et en mourut. Son père garda ses os dans un vase et les présenta à Sambandar qui était venu le voir.

Celui ci composa un chant en l'honneur de Siva; aussitôt la fille ressuscita.

même que le forgeron jette des charbons dans le foyer, il remplit les bosquets d'abeilles noires sur les ailes desquelles brillent des taches blanches comme des étincelles; les branches et les fleurs agitées secouent les abeilles comme la barre de fer remue les charbons dans le foyer; c'est ainsi que le printemps forge la flèche de fleur pour Manemada, dieu de l'amour.

Et cependant, ô ma suivante, toi, qui portes des fleurs Pounné dans les cheveux, et qui as la démarche d'un aigle, mon amant n'est pas arrivé.

O vous, paones, qui vous ébattez joyeusement à l'arrivée de l'hiver dans le bocage d'Arouné!

O vous, étang, que remplit l'eau de la pluie!

O saison des pluies qui enfantez le nuage, le nuage qui monte dans les airs après s'être grossi des larmes qui tombe de mes yeux.

O hiver semblable à un poison! ô jeunes filles séparées de vos amants! je suis bien malheureuse!

O crépuscule! sur la montagne où réside Siva en tenant sur son bras gauche Parvati aux yeux fendus jusqu'aux oreilles, et dans sa main droite le glaive de feu, tu portes à l'amour même les vaches rouges qui, mouillées par la pluie, frissonnent en serrant les mamelles et dressent les poils, aussitôt qu'elles entendent les flûtes des bergers dans les bocages du moullé (champ qui entoure le palais de Siva), pourquoi n'inspires-tu pas des sentiments tendres à mon amant qui m'a promis de revenir au plus tôt.

O héron, qui tiens ton corps immobile, en fai-

sant semblant de dormir pour saisir les poissons Selhindé, dans la rivière de Siva qui a arrêté dans sa gorge le noir poison pour sauver Vichnou et Brama, allez dire à mon amant que je ne puis fermer les yeux pendant la nuit.

Dans les temps mauvais que je traverse, le dieu d'amour lance sans cesse sur moi ses flèches de fleurs irrésistibles, la lune me brûle comme du feu, mes bracelets tombent de mes bras amaigris. Il me faut oublier le chemin par où venait mon amant et ne plus penser à mon amour pour lui. Le vent de sud, qui vient de la montagne Podiamalé (1), souffle constamment dans ma rue et me fait souffrir, moi qui suis une pauvre fille ignorante.

O jeune oiseau Naré! tu vis inséparable de ta compagne pour la préserver de toute frayeur, sur les bords de la belle rivière du pays d'Arouné, séjour de Siva, l'oracle des sciences, l'objet constant du culte d'Appar, de Sambandar et de Soudirar, qui ont écrit sur les trois arts tamouls, la littérature, la musique et la danse.

Mon amant m'avait choisi de son plein gré, il m'avait juré de ne jamais me quitter un seul instant, il m'avait donné mille marques de sa tendresse ; puis, il m'a trahie! entraîné au loin par la soif des richesses, il m'a abandonnée!

(1) La lune et le vent de sud sont considérés comme ennemis des amoureux,

Comment se fier aux amants!

O Naré au long cou qui habitez Arouné, demeure de Siva qui a pris pour flèche le dieu Vichnou, après que ce dieu, incarné en Krichna, eut sauvé les vaches et les bergers en les abritant sous la montagne Cavartanaguerry qu'il avait soulevée, pour leur servir de parapluie.

O vous, jeunes arbres des forêts qui touchent le ciel!

O vous, abeilles, qui faites votre demeure sur les nénuphars!

Je ne comprends point pourquoi mon amant est loin de moi, pourquoi il ne cherche pas à revenir ici (1)? Est-ce que je puis vivre séparée de lui.

O arbre Poumé, mon amant qui habite la montagne de Siva qui danse perpétuellement, vous a-t-il quitté comme il m'a quittée pour courir après la fortune.

Depuis longtemps vous étendez de tous les côtés vos branches et vos feuillages ombreux, vous murmurez, agité par le vent, et vous pleuvez des fleurs d'or sous le soufle du zéphir; je suis comme vous sans soutien depuis que mon amant m'a abandonnée, je languis d'amour pour lui; je suis accablée d'ennui; le vent du sud me fait venir sur tout le corps des taches d'amour (certaines petites dartres sur la peau que l'on attribue aux désirs amoureux).

O flots de la mer, où le dieu Siva sous la forme

(1) Quand ces poésies sont chantées par les épouses de Siva, l'amant dont il s'agit est Siva lui-même

d'un pêcheur a jeté ses filets (1)! ô oiseaux de mer qui faites votre proie des poissons venant à sa surface.

Dites-moi pourquoi je souffre du mal d'amour, seule, abandonnée? pourquoi mon amant m'a oubliée, lui qui, le premier jour où il m'a embrassée en pressant mon sein, m'a juré de ne jamais se séparer de moi? Est-ce sa faute? ou bien est-ce un décret de Brama écrit sur ma tête?

O mon triste cœur de pécheresse que dévore le chagrin au séjour d'Arouné! mon amant qui m'a délaissée ne songera-t-il pas que l'hiver (la saison des pluies) est arrivé, qu'il verse en éclairs le feu que les nuages ont puisé dans la mer avec l'eau dont ils sont formés, et qu'il couvre de taches d'amour de couleur d'or le corps des jeunes filles tourmentées de désirs non satisfaits.

La neige qui brille sur la montagne de Caïlamalé, où habite Siva dont la tête a pour coiffure les sept points cardinaux, est comme la fumée du feu de l'amour qui dessèche les jeunes filles. Il en sort des gouttes d'eau, qui sont comme les flèches de fleurs du dieu d'amour; une rosée pareille ne tombera-t-elle pas dans les lieux où se trouve mon amant?

Mes yeux versent une mer de larmes sur la montagne de Siva. La lune qui brille maintenant au ciel me fait souffrir par l'attente de mon amant. Je sors de temps en temps pour voir s'il arrive. Je ne puis

(1) Voir au 2e livre du 2e volume, la légende 6 sur Siva.

survivre à son amour. Mon seigneur ne pense point à moi et demeure loin de moi.

PAROLES D'UN SERVITEUR CONFIDENT, DE L'AMANT QUI RECONNAIT L'AMANTE.

Mon maître m'a dit comment son amante se distingue parmi toutes les filles couronnées de fleurs.

Elle ressemble à Latchoumi dans la mer de lait.

Ce que j'aperçois s'élevant comme des montagnes, sont ses seins.

Ce qui me semble être un arbre est son cou.

Ce qui m'apparaît comme un nuage sombre est sa chevelure.

Ce que je prends pour des fleurs Couvalé sont ses yeux.

L'arc que je crois apercevoir est son front.

Cette pourpre qui éblouit ma vue n'est pas le dos de la cochenille, ce sont les lèvres de l'amante.

PAROLES DE L'AMANT RETOURNANT PRÈS DE SA MAITRESSE.

Robuste serviteur qui conduis mon char vers le séjour d'Arouné! les nuages qui nous ont dévancés se sont amoncelés, ils ont fait paraître l'arc-en-ciel et les insectes précurseurs des pluies; ils ont lancé des éclairs et des foudres, et ils inondent de pluie la terre. Mon amante qui est délicate comme la tige d'une fleur et qui est loin de moi ne sera-t-elle pas remplie de frayeur à cette vue?

Voyez-vous mon amante qui fait partie de l'armée de Manamada (dieu de l'amour) venir à notre rencontre dans la ville où nous arrivons (1)?

Ma maitresse, semblable à la tige d'une fleur, vient avec des arcs qui sont son front et ses sourcils, avec la coquille qui est son cou, avec des flèches qui sont ses yeux qui me cherchent de tous côtés, avec des éléphants pleins d'orgueil qui sont ses seins, avec des tiges de bananiers qui sont ses cuisses.

DIALOGUE ENTRE DES SUIVANTES ET L'AMANT DE LEUR MAITRESSE.

LES SUIVANTES.

O musiciens qui chantez nos louanges et qui nous donnez le nom magnifique de paonnes, vous voulez nous tromper pour faire rentrer en grâce l'amant infidèle qui a quitté notre maitresse pour des bayadères?

Nous avons coutume, quand il tonne, d'invoquer le héros Artchounin et de couvrir nos oreilles avec nos deux mains, mais bien qu'elles supportent le bruit du tonnerre, elles seront sourdes à vos chansons.

Vous aurez beau aller de maison en maison, personne ne prendra ici plaisir à vous entendre.

Sachez bien nos sentiments :

L'AMANT.

Suivantes qui demeurez à Arouné, séjour de Siva

(1) Les armées du dieu du Manamada sont composées de femmes.

adoré par Agastiamouny qui habite le mont Podiamalé, par l'illustre Soupramaniar monté sur un paon, par Manemada, dieu de l'amour, traîné sur le char de Zéphyr, par Vichnou, couché sur la mer de lait, et par Devinderin (dieu du ciel) qui se nourrit du nectar retiré de cette mer.

Si je dois faire le portrait de votre maîtresse, je comparerai ses seins à deux éléphants, sa taille au vide de l'air, ses charmes les plus secrets (vulvam) au siége d'une divinité sur un char (1), son visage à la lune, ses yeux mobiles à des flèches, ses épaules à des cannes à sucre; mais je ne peindrai point le cœur dur de votre maîtresse qui est sans pitié pour moi.

O ma belle, à la démarche d'aigle qui habitez Arouné, nulle autre que vous ne peut éteindre mes feux, ainsi, daignez fixer vos regards sur moi.

LES SUIVANTES apprennent à leur maîtresse l'arrivée de l'amant.

O fille d'Arouné, un prince est arrivé et a dit :

J'ai frappé une femelle de cerf avec des feuilles de manguier; elle s'est dirigée de ce côté avec un reste de vie, où est-elle?

J'ai tué un cerf à la ramure élevée, est-il venu tomber ici?

(1) Comparaison poétique commune dans les auteurs hindoux même du premier ordre. La description complète de tous les membres de Sitta dans le Ramayana donne des détails extrêmement étendus sur chacun d'eux et pour chaque détail une comparaison relevée.

J'ai lancé les feuilles de manguier contre un éléphant; il s'est enfui; où est-il?

Ensuite il a nommé des pays inconnus et a demandé le chemin de ces pays; et comme nous ne répondions pas à ses questions, il s'est écrié : Quoi, personne ne veut me répondre!

Après nous avoir fait admirer la beauté des feuilles de manguier qu'il tient à la main, il s'est approché de nous; il a senti l'odeur des fleurs que nous portons à la tête et il l'a louée; nous ne savons ce qu'il a dans l'esprit.

PAROLES DES DISEUSES DE BONNE AVENTURE.

Accourez, jeunes filles, écoutez-moi! j'ai séparé, j'ai divisé, j'ai mis de côté la quantité de riz que vous avez apportée dans une vanne. J'ai trouvé les nombres impairs (1-3). C'est bon signe; voici ce que cela veut dire :

Un amant est arrivé, portant un petit de cerf et le feu.

Il a la gorge noire, et tient un crâne dans la main.

Il réside à Arouné et s'appelle le roi des dieux. Nous ne connaissons pas d'autre dieu que lui.

Il sait faire passer le mal d'amour aux amantes.

Tracez sur son front trois raies avec de la cendre sacrée.

RELIGIEUSES MENDIANTES CONSACRÉES A SIVA.

Les Pitchéars religieuses de Siva (1) qui vont demander l'aumône de maison en maison sont un trésor dans le royaume d'Arouné. Elles tiennent à la main des tridents ; tous ceux qui les regardent sont frappés des avantages dont elles brillent.

Elles sont d'humbles servantes de Siva ; elles repoussent les amoureux, elles écoutent les chants en l'honneur de Siva, elles n'ont aucun trouble dans le cœur. Elles feront voir au monde que leur beauté égale leur renommée.

La belle figure des religieuses mendiantes admirées de tous ceux qui les voient est semblable à celle de Latchoumi; elles portent dans les cheveux des fleurs odoriférantes de diverses espèces. Leur costume est celui des serviteurs de Siva ; leur taille est presque diaphane et cependant elles sont mendiantes.

CHANT DES SITTAS (ERMITES QUI TRANSFORMENT LES MÉTAUX).

Frère, écoutez ce que nous disons, nous, ermites Sittas, habitants du royaume de Siva.

Donnez-nous-à manger. Oh ! oh ! nous ferons de l'or avec du bronze, en voici la preuve :

(1) Voir la notice, épouses de Vichnou et de Siva.

Nous avons donné pour femme à Vichnou, qui a la couleur bleue, Latchoumy, déesse des richesses; nous avons fait en or les vêtements de ce dieu, et nous avons donné la couleur de l'or au corps de Brama. Qui peut connaître le prix de notre science?

Frère, n'avez-vous pas une poignée de riz ou de coujou (1)?

Nous avons transformé en or une feuille verte pour le dieu Siva, dont nous sommes les fidèles serviteurs; nous avons apaisé la faim des dieux en produisant de nous-mêmes les graines qui se vendent dans les bazars. Nous vous jurons, sur tous les ermites, que nous changerons en or les charbons des fours.

Nous transformerons le plomb en cuivre, sans y rien ajouter; nous ferons de l'or avec du fer; nous éprouverons ces métaux, et nous convaincrons ceux qui doutent de notre science.

CHANT DES SORCIERS

Nous pouvons faire tarir la mer, imprimer des taches sur l'air, faire lever le soleil au nord, changer les figures du zodiaque, faire du jour la nuit et de la nuit le jour. Tout cela n'est qu'un jeu pour nous.

Nous avons encore un plus grand pouvoir.

Par nos méditations, nous créerons un monde ver-

(1) Mets préparé avec des menus grains.

tueux qui donnera le paradis et qui égalera le paradis d'Arouné, où vit le dieu Siva qui a la forme du feu, etc.

CHANT DES IVROGNES

Nous sommes des ivrognes qui louons les pieds fleuris de Siva adoré par le véda Iroucou. Croyez-vous que c'est en vain que nous faisons tous les jours le sacrifice Sakty-poudja (1)? Le dieu Vichnou qui, pour son malheur, ne savait point faire ce sacrifice est allé dormir sur une feuille verte de banyan au lieu de se reposer sur des feuilles de palmier d'où l'on extrait du spiritueux, ou sur des feuilles d'opium.

Il est allé s'asseoir sur un serpent en dédaignant les trois poissons que l'on mange avec du spiritueux après les avoir fait sécher et saler.

Il est allé se coucher sur la mer de lait et non sur la mer du spiritueux, nectar qui a des propriétés divines. Nous sommes des ivrognes, habitants d'Arouné, etc.

Si les dieux faisaient réduire en poudre des feuilles d'opium, et s'ils prenaient cette poudre sans mélange, ils jouiraient d'une santé inaltérable. Pourquoi donc, autrefois, ont-ils, par ignorance, pris la peine d'agiter la mer de lait pour en faire sortir le nectar spiritueux.

(1) Voir au 2e volume, livre III, la description de ce sacrifice.

TIROUVARANGA CALAMPAGAM

OU

CALAMPAGAM DE VICHNOU

LOUANGES DE VICHNOU. — NAZAYANA.

Vous êtes assis, comme sur un trône, sur le nénuphar illustre et fécond. La déesse de la fortune et la déesse de la terre vous chatouillent les pieds. L'aigle sacré garde la porte de votre demeure (1). Des généraux attendent vos ordres au seuil de votre palais. Les grains du collier dit caronstouram (sorte de médaillon) brillent comme un soleil sur votre poitrine ornée de feuilles de tolary qui donnent le miel ; à vos deux côtés brillent la coquille, le cercle, le sceptre, le glaive et l'arc, armes qui ont exterminé les géants invincibles; vous êtes le principe des quatre védas, adoré et honoré comme tel ; vous dormez d'un profond

(1) L'oiseau Garouda.

sommeil dans la mer sacrée de lait, étendu sur le serpent à mille têtes, dont l'un porte le grand diamant semblable aux nénuphars éclos sur la grande montagne noire.

O vous, qui dormez la face tournée vers le pays Hanguey, situé au sud (Ceylan), la tête posée sur votre bras droit orné de bracelets qui envoient des rayons comme des éclairs ; vous qui dormez aussi sur un siége de diamants, entremêlés de pierres précieuses, dans la grande pagode de Tirouvarangam, située sur une hauteur de sable au bord du Gange, dans le pays du roi Soja ; de cette pagode dont les portes sont des plaques d'or montées de pierreries et qui est entourée de sept murailles d'or, si hautes que les chevaux verts attelés au char étoilé du soleil sont obligés d'en faire le tour sans pouvoir passer directement par dessus. O vous, qui, dans votre sommeil, dissipez les misères de ceux qui sont sur la terre et recevez les louanges et les adorations des habitants du ciel.

Daignez écouter les paroles de votre humble serviteur.

C'est vous-même qui êtes apparu dans la personne de tous les dieux ; vous aviez un éclat qui les a éblouis tous ; vous êtes venu sous la forme de la Trimourty Brahma, Vichnou et Routera dont vous étiez le chef ; comme les louanges que vous adressent vos adorateurs procédent toutes d'un même principe, qui est vous, moi, votre serviteur, je ne puis que vous dire les mêmes louanges, car je ne trouverais point d'autres expressions pour vous glorifier.

Comment pourrais-je, moi votre esclave, dire vos louanges puisqu'elles n'ont pu être dignement célébrées par Siva qui a des serpents pour pendants d'oreille, ni par Brahma qui est né du nénuphar sorti de votre nombril, ni par d'autres divinités. Quand même je vous appellerais Dieu de tous les dieux de tous les mondes, ne serait-ce pas une qualification ordinaire pour vous? quand même je dirais que la création du monde et de tous ceux qui y vivent, la conservation et la destruction de toutes choses ne sont qu'un jeu imaginé par vous; cela pourrait-il définir votre grandeur? Et quand même je vous appellerais un Dieu incomparable qui, remplissant tout, est la vie cachée de toutes les vies qui sont pour nous un mystère, cela serait-il une limite de la mer de vos louanges?

On dit que vous avez une figure et que vous n'en avez pas; que vous avez tout, et que vous n'avez rien; on ne sait vous définir. Votre existence est incompréhensible; les vedas eux-mêmes ne peuvent point vous décrire. Vous avez créé les six sectes dans lesquelles on adore comme dieu tout être que l'on rencontre, en acclamant que c'est le vrai dieu. C'est vous qui avez donné des formes au vent impétueux, au feu, à l'eau, à la terre, à la lune et au soleil; vous êtes le maître du paradis qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, et qui sera obtenu par ceux qui méditent vos deux pieds semblables à des fleurs odoriférantes.

On dit que vous avez engendré le monde après avoir donné le jour à Brahma aux quatre visages in-

comparables. Mais ce n'est pas vous qui les avez faits, c'est le nénuphar qui est sorti de votre nombril qui les a créés; cette création a passé inaperçue dans votre immensité; on dit que c'est vous qui avez anéanti la puissance du héros Iranien dont le corps était semblable à une montagne d'or; mais ce n'est que le tranchant de votre ongle aigu; comme dieu, vous n'en avez rien su. On dit que vous êtes l'être puissant qui a soutenu le monde sur sa défense, en prenant la figure d'un sanglier blanc. Ce monde n'était pour vous que comme un grain de sable sur cette défense; vous n'en avez pas senti le poids (1). Les ignorants disent que vous avez avalé tous les airs, mais quand vous le voudrez, ils ne vous suffiront pas même pour une aspiration. Vous êtes le poison qui tue et le remède qui rend la vie; vous êtes l'enfer qui tourmente et le paradis qui béatifie; vous êtes la raison et la folie, la vertu et le péché, la naissance et la mort, le bien et le mal; vous êtes la douceur, la colère, le sentiment; vous êtes tout.

Vous avez troublé, dans ses entrailles, la mer de lait; vous avez anéanti l'orgueil des géants; vous avez tué l'éléphant de guerre, vous avez soutenu à la renverse la grande montagne (2), vous avez déchiré la terre sous la forme d'un sanglier; vous avez mangé du

(1) Voir à la seconde notice l'incarnation de Vichnou en Sanglier.

(2) Cet exploit et les deux suivants sont de Vichnou, incarné en Krichna, voir le second livre du 2[e] volume.

beurre chez les bergers étant incarné en Krichna; vous avez fendu dans sa longueur l'arbre dit Maroudé; Vous avez dompté la force des sept bœufs. Vous êtes comme de l'huile dans du sésame; vous êtes sans nombre, vous êtes le singulier et le pluriel.

O vous qui tenez à la main le joli cercle dans la pagode sacrée dite Aragam, bâtie d'or, où retentissent les quatre vedas, et 4,000 poèmes faits par les Ajevars, poètes célèbres dans le vaste monde, avec les musiques et les tambours de victoire, et les coquilles dits Valambourgsangous; ô vous le premier principe, dieu plein de beauté, salut! salut! gloire à vous! O vous qui êtes éternel, salut! Je vous adresse une humble prière, veuillez ne pas me refuser : daignez m'admettre au nombre de vos serviteurs qui adorent et louent vos pieds qui ont mesuré la terre, le vide et le ciel; je ne suis pas digne d'être compté comme l'un d'eux. Quand même vous me feriez naître parmi les vers inarticulés, les plus viles de toutes les créatures du monde, daignez avoir pour moi l'affection que vous avez pour vos serviteurs.

PAROLES D'UNE AMANTE DE VICHNOU (1)

O nuées, je vous implore! allez visiter le dieu qui réside à Tirouvarangam, et qui ne peut être aperçu dans toute son immensité même par les dieux, et dites-

(1) Voir au 2e livre du 2e volume ce qui est des épouses de Siva et Vichnou.

lui tout l'amour que j'ai conçu pour lui et qui remplit mon cœur de tourments. Recevez de lui des guirlandes de fleurs de Tolacy, qui sont cultivées dans ses jardins et qu'il porte sur lui.

O mer sans fin, vous avez désiré comme moi le dieu Vichnou, mari de Latchoumy qui repose sur la fleur du nénuphar, glorieux et brillant comme l'or. Vous avez pleuré comme je pleure; vous avez jeté des perles comme j'ai jeté mes perles; vous avez abandonné vos coquillages comme j'ai laissé tomber mes bracelets de coquillages; vous avez jeté les flots comme je jette mes nattes; j'ai conçu un amour sans bornes comme vous êtes sans limites. Je ne dors pas comme vous ne dormez pas.

Jadis, pour reconquérir Sitta, le dieu Vichnou, couché sur le serpent puissant appelé Adisechin, a barré la mer et a vaincu tous les géants d'Hanghey (Ceylan), tels que Ravamin, etc. Pour obtenir Sitta, il a vaincu les sept bœufs semblables à des montagnes d'argent; mais moi, il m'a oubliée, moi seule; il ne vient plus m'embrasser, il ne m'envoie même pas la guirlande de feuilles de Tolacy qu'il porte au cou.

O jeunes filles qui m'êtes chères! quoique j'aie dans les mains des perroquets que j'ai élevés avec affection; quoique je possède une infinité de brillants insectes qui accourent à moi attirés par le trésor d'odeurs dont je suis parfumée; quoique j'aie devant moi des rangs nombreux d'aigles Annam que j'élève avec amour, je ne me suis fiée à aucun d'eux pour l'envoyer comme

messager, et pensant que personne ne serait plus fidèle que mon cœur, je l'ai envoyé en ambassade avec grande espérance, mais j'ai été déçue. A qui dirai-je mon malheur? Qui viendra m'en consoler? Car à peine mon cœur a-t-il adoré le dieu Vichnou et s'est-il acquitté de mon message, qu'il n'a plus songé à retourner auprès de moi avec la guirlande de feuilles de Tolacy que ce dieu porte au cou. Il s'est absorbé dans la contemplation de la beauté des épaules de ce dieu et de sa poitrine où demeure Latchoumy, assise sur le nénuphar, avec des bandelettes pour soutenir ses seins superbes. Il s'est uni à eux; il m'a oubliée et s'est oublié lui-même.

L'insecte brillant que j'ai envoyé comme messager près du dieu de Tirouvarangam, m'oubliera-t-il dès qu'il y sera arrivé? ou bien ira-t-il sucer le miel des fleurs de ses jardins? Restera-t-il en présence de ce dieu? ou recevra-t-il de lui les grâces qu'il accorde à ceux qui le visitent pour les rendre heureux? Tardera-t-il à retourner? Je n'en sais rien.

O nuages qui montez dans les airs, j'ai une ambition que je ne découvrirai qu'à vous seuls; allez chercher, avant le coucher du soleil, la guirlande odoriférante de Tolacy que le grand dieu Vichnou porte au cou.

Les naissances que j'ai eues ne finissent jamais. O dieu Vichnou! ne songez pas à me faire naître encore! ô vous qui dormez dans le pays de Tirouvarangam, daignez me faire la grâce de posséder enfin vos pieds et de les louer pour toujours!

O rivage de la mer où dorment les oiseaux ! ô fleurs de couleur noire! ô arbre Guajale aux tiges élancées et aux feuillages touffus! ô mers dont les flots battent les rivages! ô soirées qui êtes sombres comme des corps de géants! ô oiseaux dits Sombaucojir, qui mangez les fleurs! qu'ai-je à vous dire maintenant? Le visage du dieu Vichnou qui donne la grâce, ses lèvres rouges comme les fruits de corail, sa couleur semblable à celle de la fleur noire Couvalé et la beauté de ses membres ont emporté ma vie.

Je n'ai point vu les guirlandes des feuilles de Tolacy qui sont pendues au cou de Vichnou, endormi sur le Gange dont les flots déchirent les entrailles de la mer profonde, de ce grand dieu dont les serviteurs ne sont point inscrits sur les tables de Yemen, dieu de la mort, et qui ne sont point assujettis aux sept naissances (1).

Je n'ai point vu la grâce répandue dans ses yeux fendus jusqu'aux oreilles, ni le sourire de sa bouche vermeille, ni la lumière du grand diamant qui orne le médaillon placé sur sa poitrine, ni tous les êtres qui sont compris dans son nombril semblable à un nénuphar. Comment donc pourrais-je comprendre ce grand dieu Vichnou? comment le figurerais-je dans ma faible imagination? Quel portrait me ferais-je de lui?

(1) Il faut généralement qu'un homme naisse sept fois avant d'aller au ciel. Vichnou peut dispenser de cette obligation.

Si le dieu Vichnou, dont les épaules sont toujours embaumées des parfums les plus délicats, qui a fait tomber sur la terre, la tête la première, Ravanin, roi d'Hanghey, comme une montagne renversée par le vent; si ce dieu me donne maintenant une guirlande de fleurs fraîches, il fermera la bouche aux personnes qui médisent de moi ici et partout. Je ne craindrai plus le vent du nord, ni la mer qui sert de pagne à la terre; je pourrai alors frotter avec du sandal mes deux seins qui se touchent; la nuit cessera de me paraître longue et mon mal perpétuel d'amour me passera.

AUTRE CHANT

Le dieu Vichnou qui vit dans le pays sacré de Tirouvarangam, est mon Dieu, je suis son esclave.

Toutes mes prières sont pour ce dieu qui porte des guirlandes de feuilles de Tolacy vertes et odoriférantes; elles ne se portent sur aucun autre dieu que lui.

Le ciel appartiendra aux adorateurs du dieu Vichnou qui dort en tenant fermés ses mille yeux sous l'ombre du grand serpent à mille têtes, et en étendant ses mille pieds et ses mille têtes pareilles à des nénuphars fleuris dans le ciel.

Ceux qui ont appris à prononcer l'un des mille noms sacrés de Vichnou, qui dort à Tirouvarangam en tenant à la main son cercle et ses armes, vivront supérieurs à Siva, le dieu au trident aigu, à Deva-

Indirin (Indra) et à Brahma, adoré par les quatre védas et qui réside sur le nénuphar odoriférant.

Vous demandez les lieux où habite Vichnou, notre père, adoré en tout temps des ermites qui, faisant taire leurs sens et se livrant à des pénitences extraordinaires, ne se nourrissent que de feuilles sèches tombées des arbres ! Vichnou, qu'adorent aussi tous les dieux, le Pouléar, à la tête d'éléphant, Soupramaniar, le soleil, la lune, Siva, Brahma et Devindirin; les voici : Tiroukouvoughi, Tiroutanché, Tiroucannapouram, Tiroucourouncoudy, Tiroucoudaudé, Tiroutouvaré, Tirouvindalour, Tirouvaïgoundam, Tirounilagherries, Tirouvaïndirapouram et Tirouvarangam la fertile.

Si l'on n'est pas serviteur de Vichnou, en vain on aura appris les sciences, tous les védas et les autres livres sacrés; en vain on aura les sept mondes supérieurs et les sept mondes inférieurs; en vain on se sera privé de tous les plaisirs mondains! on n'aura pas la demeure du paradis. Au contraire, si l'on a appris à louer et à honorer avec confiance la pagode de Tirouvarangam, où vit le dieu Vichnou avec son épouse Latchoumi, quand bien même on serait méprisé ici-bas, on obtiendra le séjour céleste honoré de tous les dieux.

O vous qui désirez savoir ce qu'est le pays de Tirouvarangam où dort le dieu Vichnou, qui a créé la terre, le ciel, la montagne d'or, les autres montagnes qui l'entourent, la mer, le vide, les anciens

mondes et tous les êtres ; ce pays est situé au bord de la rivière du Ganges d'où l'on tire des perles et de l'or, et dont les flots emportent des morceaux de bois odoriférants.

Et vous religieux qui avez le pouvoir d'apprendre les védas ! si vous allez dans le lieu ou danse le dieu Vichnou, qui s'est laissé voir à moi, bien qu'il ait refusé cette faveur à Brahma qui vit sur le nénuphar, peut-être que, en cherchant à voir ses pieds sacrés, vous apercevrez les filles de Tirouvarangam appelées Madanguy. Elles dansent perpétuellement en chantant : « O Vichnou qui, non content d'avoir pour femmes Sidevy et Poumadevy, êtes allé jouir des filles des bergers aux belles épaules, les globes brillants de nos seins qui vous sont consacrés ne sont-ils pas dignes de vous? » A cette vue, votre cœur se fondra comme un arc dans le feu. Fuyez alors au plus tôt sans vous laisser apercevoir par ces filles.

Les filles de Tirouvarangam ont les cheveux de la couleur des nuages, le front comme la nouvelle lune, les sourcils comme des arcs, les yeux comme des flèches, les oreilles comme les feuilles de la plante dite Valli, le nez comme la fleur du Sésame, la bouche comme la fleur d'Elovin, les dents comme les fleurs de Moullé, le visage comme la pleine lune, le cou comme la coquille de Vichnou, les épaules luisantes comme des bambous, les bras semblables au Vounée(1),

(1) Sorte de harpe.

la main rose comme le nénuphar, les doigts effilés comme les poissons dits *Keloutlys*, les ongles pareils à des becs de perroquets, les seins comme des encensoirs, les boutons des seins comme des grains de verre bleu, le ventre comme la feuille du multipliant, les poils du ventre ressemblant à un essaim de fourmis marchant par files, les plis du ventre aux ondulations des flots, les reins à l'instrument de musique dit Oudouki, le nombril au creux qui se fait dans l'eau à l'endroit d'un tourbillon, la partie sexuelle à une tête de serpent, la cuisse à un bananier, le genou au dos d'une écrevisse, la jambe aux jeunes poissons dits vérols (grands poissons d'étangs), la partie de la jambe au devant du mollet à la tortue, le tibia au plateau bombé d'une balance, les doigts des pieds à des coraux, les ongles de ces doigts à des perles, le dessus des pieds aux nénuphars.

UN AMANT ENCOURAGE SA MAITRESSE DANS UN PÉLERINAGE A TIROUVARANGAM

O ma belle, vous dont la démarche égale celle de l'aigle et dont le visage efface la pleine lune! si nous faisons encore une lieue de chemin, nous dépasserons cette terre appelée Polé où nous marchons difficilement; une demi-lieue plus loin, nous verrons le grand serpent sur lequel dort le dieu Vichnou qui m'a pris pour son esclave, la brillante pagode d'or de Tirouvarangam, l'étang de Sandirapouchenaquiry, l'ombre

des arbres Poumés, le rouge de fleurs qui tapissent les murailles des sept enceintes et la rivière du Ganges; marchons avec courage.

DESCRIPTION DES BRAS DE VICHNOU

Les bras victorieux du dieu Vichnou, appelé le joli mari et le beau visage, brillant comme le diamant bleu, et roi du beau pays de Tirouvarangam, sont semblables à la montagne bleue qui paraît dans l'arc-en-ciel parce qu'ils portent des bracelets de pierreries et des plaques d'or pur qui envoient des rayons brillants.

Ils portent des guirlandes de feuilles de Tolacy qui répandent des odeurs nouvelles et suaves jusque dans les huit coins du monde, et sur lesquelles viennent se grouper un million d'abeilles pour en sucer le miel abondant.

Ils supportent le poids des seins de Latchoumy la jeune, qui séjourne sur le nénuphar de la déesse de la terre, de Sitta, fille du roi Sanaguin, et des autres filles des bergers.

Ils ont agité la mer de lait, en y promenant la montagne d'or, de telle sorte que cette mer se recouvrant d'écume et mugissant d'une manière terrible a débordé de tous côtés et que le serpent Adisechin a eu le ventre écrasé par la montagne d'or.

Ils brillent d'un vif éclat, reflet des boucles d'oreilles qui pendent sur eux et qui illuminent le visage du dieu d'une lumière semblable à celle qui se produirait

si le soleil et la lune sortant de deux montagnes venaient à se battre.

Ils exhalent une odeur des plus fortes parce qu'ils sont oints de parfums mêlés de musc; ils se tiennent fermes et inflexibles; ils sont ronds et pleins de force et de beauté.

Ils ont fendu d'un seul coup la poitrine, semblable à une forte montagne, d'Irania, qui n'a point eu d'égal et qui s'est fait adorer les pieds par tous ceux qui demeurent dans le monde; et la force d'Irania s'est évanouie.

Ils sont devenus rouges parce qu'ils ont tendu, avec colère, par les deux bouts, un arc qui a fait gémir la mer ondulée et qui a fait trembler Ravanin, roi de Ceylan, pays des geants.

Ils ont lancé comme un bâton court le veau dans lequel s'était transformé un géant envoyé par Caudjin pour tuer Vichnou incarné en Krichna.

Ils ont déchiré le bec d'un coucou dont avait pris la forme un autre géant envoyé par le même Caudjin pour dévorer Vichnóu lorsqu'il se trouvait dans un étang.

Ils ont vaincu les sept bœufs dressés au combat.

Ils ont arraché avec ses racines la montagne de Cavartanaguerry lorsqu'il pleuvait à verse sur les bergers et leurs vaches.

Ils ont arraché les deux défenses de l'éléphant Cavaleapandam, aux yeux de feu, qui était venu l'attaquer.

Ils devinent tous les chagrins de ceux qui viennent se jeter aux pieds de Vichnou en se déclarant ses esclaves.

Ils resplendissent de l'éclat du cercle et de la coquille qui rayonnent des deux côtés.

Ils tiennent, l'un au dessus de l'autre, le soleil et la lune.

PAROLES DE TROIS FILLES QUI JOUENT AUX BOULES EN LES LANÇANT EN L'AIR

L'une d'elles dit : Le dieu Vichnou qui vit dans le pays de Tirouvarangam, couvert de bocages délicieux, séjour des insectes aux formes variées, n'est ni masculin, ni féminin, ni neutre.

L'autre dit : S'il n'est ni homme, ni femme, ni neutre, peut-il avoir pour femme Sitta, appelée aussi Janaguy.

La troisième dit : Il l'a obtenue pour femme parce qu'il a tendu un arc comme l'avait exigé le père de Sitta.

PLAINTES DE LA MÈRE D'UNE AMANTE DE VICHNOU

Ma fille, dont les yeux brillants comme un glaive font la conquête du monde mesuré par Vichnou, a encore à la bouche l'odeur du lait qu'elle a bu à mes mamelles; ses cheveux ne peuvent pas encore être tressés, mes bras lui servent encore d'oreiller; com-

ment pourrait-elle, aussi jeune, suivre son amant et passer la terre Palé, qui précède le séjour de Vichnou?

Lui, qui a percé de ses flèches le cerf dont le géant Marassin avait pris la forme, ne veut pas encore s'unir à ma fille qui est semblable à un cerf. Lui, qui qui a fait les ténèbres en cachant le soleil avec son cercle, refuse à ses désirs la guirlande de feuilles vertes de Tolacy d'où coule le miel.

Lui, qui a écarté la pluie envoyée par Devindirin, n'a pas fait passer la pluie de larmes qui tombe des yeux de ma fille.

Lui, qui a donné du nectar de la mer de lait à tous les dieux, lui refuse le nectar qu'il a dans sa bouche.

Lui, qui a donné des pagnes sans nombre à Tourobady, femme de Poudjapandavar, laisse se perdre, en se détachant des reins, les pagnes de ma fille qui est amoureuse de lui.

Lui, qui a fait cesser la mendicité à laquelle le dieu Siva était condamné, ne pense pas à faire passer à ma fille l'insomnie de ses nuits.

Lui, qui a affronté l'éléphant Cavindirin, recule devant les mamelles de ma fille qui sont semblables à des éléphants.

Il est donc bien injuste ce dieu de Tirouvarangam.

O dieu Vichnou, dont les armes ont défait Kali, ont triomphé de la chaleur des murailles de feu, mis en fuite le Pouléar à cinq mains, chassé le dieu Soupramaniar, forcé le dieu Siva, à trois yeux, à courir à la recherche de ses fils, qui ont coupé les mille épaules

de Vanasourin (1), en faisant couler un fleuve de sang. Convient-il, dites-moi, de laisser ma fille dépérir, de faire sortir de ses yeux, semblables à des nénuphars, un torrent de larmes, de la livrer aux flèches de Manamada, de l'éprouver par la force du vent du nord, d'assourdir ses oreilles par les cris des oiseaux Oudils et de la laisser mourir du désir de posséder la guirlande de tolacy?

AUTRE CHANT

Pour obtenir le paradis glorieux et éviter l'enfer où règne le dieu de la mort, j'ai célébré les louanges du dieu Vichnou, qui porte au nombril le nénuphar d'où est né le dieu Brahma.

J'ai le bonheur de posséder Vichnou, fils de Nandacobalin, roi de la race des bergers, père de Brahma et dieu de la pagode de Tirouvarangam, source du nectar délicieux dont nous nous nourrissons sans jamais nous en rassasier. Il m'est donc indifférent d'habiter le ciel ou de vivre dans l'enfer.

Ecoutez ce qu'est le dieu Vichnou :

Il a dansé sur la couronne de la tête du serpent appelé Calinguin, forme qu'avait prise un géant envoyé par Caudjin pour le tuer.

Il a brisé l'arc puissant de Siva pour obtenir Sitta.

Il a marché pendant des années dans la forêt,

(1) Voir au second livre du 2e vol. la légende 1 de Vichnou.

trompé par le mensonge de sa tante Kaikecy, qui lui a dit que son père lui avait ordonné de s'enfoncer dans les forêts pendant quatorze ans.

Sous la forme d'un sanglier, il a éventré la terre.

Il a dansé la danse Caravé en tenant ses deux mains jointes.

En entassant des montagnes, il a construit une levée dans le bras de mer qu'il devait passer pour aller combattre Ravanin dans l'île d'Hanghey (Ceylan).

Il a été mis au monde par Casalé, femme de Casaradin.

Il a coupé la tête du géant Mourin.

Il a vaincu le géant Caradoutchanin.

Il a donné le ciel à ses pénitents.

Il a étranglé l'élephant Convabypoudam.

Il est le créateur de la semence finale ou de la fin.

Il a pour natte une feuille de multipliant et pour pagode Tirouvarangam.

Les pieds de Vichnou qui, etc., etc., sont le père qui élève avec affection ses enfants, le gourou, le créateur. Ils chassent le vice.

Ils donnent la grâce ; ils sont pour nous la sagesse, la santé et le ciel même.

Pourquoi le dieu Siva qui a trois yeux danse-t-il à Sidambaram? C'est à cause de la joie qu'il ressent de porter à la tête la guirlande que jadis Atchnounin (1) avait placée aux pieds rouges de Vichnou, dans les

(1) Voir au 2e livre du 2e volume la légende 2 de Vichnou.

bocages de Rangam, peuplés d'essaims d'abeilles et où se trouve la source du Ganges qui baigne les pieds de Vichnou.

O vous qui n'adressez pas vos dévotions à Vichnou qui a des pieds de nénuphar et la figure de la couleur des nuées sombres! comment traverserez-vous l'océan des chagrins qui viendront vous inonder coup sur coup et qui vous feront verser un déluge de larmes.

Si vous adorez le dieu Vichnou, etc., etc., vous abandonnerez les fausses idées suggérées par les démons qui vous font courir dans tous les lieux de l'univers et embrasser les erreurs des différentes sectes et vous serez dispensé des sept naissances sur la terre.

Dès qu'on pense à Vichnou qui dort dans la pagode de Tirouvarangam, sur les bords du Ganges, et qui est doux comme le miel, on sent comme du sucre dans la bouche et sur les lèvres, qui deviennent rouges comme le corail; on sent une grande joie dans le cœur et à l'intérieur une ardeur brûlante.

O vous, la vie de ma vie, miel exquis, remède aux maux de mes péchés! ô roi des dieux, je viens me jeter à vos pieds sans pareils, j'espère tout de votre grâce.

O cœurs faibles, vous travaillez jour et nuit à donner satisfaction à votre corps, à votre bouche, à votre œil, à votre nez et à votre oreille par les sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du tact et du goût; malgré tous vos efforts, vous ne pouvez y réussir et vous

souffrez. Quand irez-vous dans la demeure du ciel? Vous n'adorez pas le dieu Vichnou en tenant les deux mains jointes et en chantant ses louanges comme les dix Ajevars (1). Vous ne dansez pas avec allégresse, vous ne pleurez pas, vous ne tombez pas aux pieds de ce dieu et vous n'êtes jamais plongés dans les méditations.

Habitants du monde, je vous indiquerai un moyen d'obtenir facilement le ciel; allez vous proterner aux pieds de Vichnou, toutes vos iniquités seront effacées et tous vos tourments passeront.

Tous les objets extérieurs représentent Vichnou. Tout l'univers me paraît comme les pieds de Vichnou, comme ses ornements d'or pur, comme sa belle figure, comme sa poitrine sur laquelle vit Sidévy, comme ses bras qui font la grâce et donnent le repos à ceux qui ont recours à lui, comme son visage, radieux et plein de grâce, comme ses dents blanches, comme son nom inscrit avec du musc, comme son arme le sacron, comme sa coquille brillante.

Quel est le voleur qui ayant été attaché à un mortier par la bergère Assodi, pour avoir volé et mangé le beurre extrait du lait caillé, a pleuré, ne pouvant se détacher de ces liens? C'est Vichnou (2). Cependant le dieu Vichnou a une figure qui ne peut être vue ni par Siva, orné de guirlandes de fleurs de Coudé qui

(1) Les Ajevars sont des incarnations des dieux.

(2) Incarné en Krichna.

donnent le miel, ni par Brahma, qui est sur la fleur de nénuphar.

O Vichnou qui, abandonnant le pays d'Ayodhia (Oude), renommé pour ses palais enchâssés de pierreries et sur lesquelles flottent des étendards, êtes allé demeurer à Tirouvarangam! quand viendra le temps où votre serviteur, dépourvu de tout mérite et n'espérant qu'en votre bonté, pour obtenir la grâce, passera la mer méprisable du péché et le gouffre du monde et arrivera dans le lieu céleste pour y travailler à votre service comme votre esclave?

Je parle aux méprisables Sammandars, aux sorciers, aux sectateurs de Boudha qui disputent, sans raison, aux sectateurs de Siva et à ceux qui sont dans d'autres sectes.

Écoutez-moi : apprenez tous que le rare Vichnou, qui est le premier principe vivant à Striringam, est le dieu qui a créé tous les êtres impérissables.

O dieu Vichnou, qui demeurez dans la pagode où les vertus elles-mêmes se corrigent, quand viendra le moment où mon cœur se fondra comme de l'eau sur un morceau de fer rouge par le désir de me jeter à vos pieds semblables à des nénuphars?

O figure auguste! ô mon père. O dieu de Tirouvarangam qui êtes lié à ma vie! serai-je longtemps encore entraîné dans le rapide fleuve de la malice où je deviens la proie du requin (les cinq sens avec la maladie et la faim), qui me replonge chaque fois dans la mer des naissances? Ne daignerez-vous pas un jour

me recevoir comme votre esclave pour vivre éternellement en vous?

PAROLES D'UN AMANT

Quelle est cette fille qui se tient dans le frais bocage? De quel pays est-elle? Elle éblouit comme si elle lançait des éclairs; est-ce donc une habitante des nuées? On dirait, à l'éclat de sa fraîcheur, une déesse des eaux dans le pays de Vichnou entouré de nuages. — Est-ce une immortelle qui a pour séjour le vaste ciel? — Elle ressemble, par la souplesse de ses membres, à une Nagamy (filles nourries par les serpents, d'après une croyance indienne). — Est-elle donc avec Vichnou sur le grand serpent? — Elle a la forme d'une fille de la terre; est-elle du pays de Rangam?

Les forêts me figurent les cheveux de ma maîtresse; dans les fleurs de Covalé, je retrouve ses yeux qui touchent les bijoux qu'elle porte aux oreilles. Ses paroles mélodieuses sont comme le son des violons, ses seins comme les défenses d'un éléphant, les bijoux qui pendent à ses oreilles paraissent comme des perles, ses sourcils sont semblables à des arcs.

Dans les jardins de Vichnou s'élève une tige (une jeune fille) où reposent les roses et les abeilles. Sur cette tige se trouve un nénuphar qui ne se ferme pas même la nuit, et sur cette fleur un poison, l'œil de la jeune fille; ce poison a une malignité qui a dévoré mon cœur. Sur cette tige sont deux boucles d'oreilles

de diamants, un nénuphar (le nez), deux arcs (les sourcils), un nuage odoriférant (les cheveux), deux poissons dits Selkendi (les yeux), un fruit de Coré (la bouche), deux cruches (deux seins) et une coquille (le cou).

PAROLES D'UNE SUIVANTE

Seigneur, il ne convient pas à un homme sensé comme vous de venir ici en passant à la nage, pendant la nuit, la grande rivière dont la profondeur et la direction nous sont inconnues, pour posséder votre maîtresse, bien qu'elle soit un nectar aussi délicieux que celui qu'obtint Vichnou en troublant la mer de lait (1); ainsi ne venez pas ici pendant la nuit.

CHAGRIN D'UNE AMANTE LOIN DE SON AMANT AU PRINTEMPS

Au souffle du vent du sud, sur la montagne de Poudiamalé, des odeurs suaves s'exhalent, au printemps, des fleurs qui s'épanouissent au coucher du soleil, alors que les vaches écoutent le son des flûtes des bergers; ce souffle ne se fera-t-il pas sentir dans le pays où se trouve mon amant qui m'a quittée, en

(1) La mythologie hindoue a sept mers : la mer de lait, la mer noire, la mer rouge, la mer du spiritueux, la mer de miel, la mer de nectar, la mer qui entoure la terre.

me promettant de venir me rejoindre à Tirouvarangam, où vit le dieu Vichnou.

A LA SAISON DU FROID ET DES PLUIES

Oiseau Annam, qui dormez avec les oiseaux qui peuplent les bords de l'étang Sandirapouchararany, aux eaux fraîches, dans le pays d'or d'Arangam, comment vous exprimer l'amour qui me tourmente! Mon amant m'avait promis de retourner vite près de moi; mais le triste temps du froid est arrivé, ensuite la saison des pluies, et après que tous ces temps sont écoulés, mon cruel ne pense pas à revenir. Voyez cela!

O le plus beau des oiseaux! dites-moi pourquoi je ne vois pas retourner vers moi mon amant qui, après avoir joui de moi en me donnant mille marques de tendresse, m'a abandonnée comme l'abeille qui butine du miel sur toutes les fleurs dans les jardins de Tirouvarangam où vivent tous les dieux.

O oiseaux Annams qui vivez dans les étangs! le cœur de mon amant qui m'a pressée sur son sein, qui a joui de moi dans le bocage autour de la pagode de Vichnou, qui a fait serment de ne se séparer jamais de moi, même en songe; ce cœur est-il de rocher? Je ne le vois pas retourner; le temps des frimas qui augmente les tourments des amantes délaissées me paraît sans fin.

O abeille au vol bruyant! le temps d'hiver me fait verser des larmes qui tombent sur les boutons de mes

seins, comme la pluie que les nuages versent sur les cimes des montagnes perdues dans les airs; mon amant m'oublie, lui qui m'avait promis de rester toujours à mes côtés dans le pays de Tirouvarangam où le dieu Vichnou joue de la flûte avec sa bouche vermeille.

Il est arrivé le temps où se montre l'éléphant qui est le nuage, avec une large bouche pouvant avaler le soleil et la lune, avec l'arc-en-ciel pour médaillon au front, la pluie pour semence, des tonnerres pour mugissements, le vent pour conducteur et pour fouet la foudre, dont le zigzag sillonne l'éclair. C'est le temps où la mer orageuse, roulant ses flots retentissants, me fait souffrir, au point que je ne puis fermer les yeux.

Le vent du nord jette sur mon corps des étincelles de feu qui s'y impriment comme des feux lancés par les nuages; ne se fera-t-il pas sentir aussi dans le lieu où est allé mon amant entraîné par le désir de gagner des richesses? Sera-t-il comme les pêcheurs qui ne vont jamais au pays de Tirouvarangam où vit le dieu Vichnou qui joue de la flûte?

PAROLES D'UNE SUIVANTE AU RETOUR DE L'AMANT

O ma maîtresse qui êtes belle comme une paonne, ne vous plaignez pas de votre amant parce que, sans revenir, il a laissé écouler l'hiver, la première et la seconde période du printemps, la première et la

seconde période de l'été. Ce que vous voyez n'est pas un nuage, c'est un éléphant, portant des médaillons d'or, sur lequel est monté, vêtu de pourpre, Vichnou, époux de Sidevy; ce que vous prenez pour de la pluie, c'est la semence de cet éléphant, ce que vous entendez, ce n'est pas un coup de tonnerre, c'est le cri de l'éléphant.

O ma maîtresse qui êtes belle comme le nuage, comme les pierres précieuses et les diamants, et comme le pays où dort le dieu Vichnou! quelle réponse donner à cet amant qui ne ment jamais et qui demande pourtant si le cerf et le lièvre qu'il avait frappés avec des feuillages sont venus ici? Est-ce à cause de ces coups que le cerf est allé se réfugier dans les mains de Siva et que le lièvre est allé se cacher dans la lune?

PLAINTES D'UNE AMANTE DE VICHNOU

Ooiseaux Annams qui vivez au milieu des nénuphars odoriférants! ô fleurs qui tombez des arbres Poumé! bien que le zéphir me porte, par ma fenêtre ouverte, l'odeur des fleurs, et que le clair de lune se fasse voir au ciel; bien que je sois couchée sur un lit de fleurs et que je respire des parfums exquis tirés des fleurs; bien que l'été ajoute sa chaleur insupportable aux feux de l'amour qui consument tout mon corps, je ne vois point encore arriver le joli Vichnou, auteur des Vedas, mari de Latchoumi, etc.

O forêts pleines d'arbres Poumé superbes, mon amour déborde ne pouvant être contenu dans mon cœur! O abeilles qui vivez sur le nénuphar, mes larmes ne tarissent pas et ne me laissent pas fermer les yeux; ô large mer! ô vaisseaux qui la sillonnez! le monde se moque de moi et médit de moi, les bouches et les langues sont mes ennemis; ô flots qui tombez de toute votre hauteur sur la terre! ne voyez-vous pas le chagrin dans lequel je suis plongée? O poissons Calamines aux yeux noirs! ô grand requin! tous mes parents sont devenus des étrangers pour moi et mon cœur est dévoré de chagrin. O vous collines sur lesquelles sont répandues des fleurs de Tajès! une nuit me paraît comme un siècle; ô palmiers aux fruits délicieux, dont le feuillage abrite la corneille qui appelle par ses chants mélodieux Manemada, dieu de l'amour! ô vous oiseaux, ô vous bords de la mer, amenez-moi le dieu Vichnou.

Si je vais à la belle pagode du dieu Vichnou, adoré par les dieux, il me rendra mes bracelets et mes bagues qui sont tombés de mes mains alors que j'ai dépéri et séché d'amour pour lui. S'il ne daigne pas me les rendre, je lui demanderai le cercle et la coquille, mais non le sceptre, l'arc ni le glaive. S'il me dit qu'il les a donnés en gages à ses serviteurs, j'arracherai de son cou la guirlande de feuilles de Tolacy.

O roi des dieux, notre jeune maîtresse ne peut pas supporter le zéphir et l'ardeur des parfums; elle ne peut, dans ses tourments, entendre le bruit de la

mer; que peut-elle pour guérir ses maux? Vous daignerez donc avoir pitié d'elle.

PAROLES DES CHASSEURS

O ambassadeur! vous nous avez apporté la lettre du roi qui demande notre fille en mariage; ignorez-vous que nous sommes de la race de Coguir, célèbre chasseur, serviteur de Vichnòu, qui vit entouré des ermites qui ont renoncé à tous plaisirs? Si la lettre que vous avez apportée s'appelle Tiroumangam (visage sacré), où sont la bouche, l'oreille, l'œil, le nez? Nous n'en voyons point à votre lettre. Si votre roi est de la race des rois, adressez-vous aux branches des multipliants pour avoir des filles.

O ambassadeur qui êtes venu demander une fille, la lettre que vous avez apportée est sur une òlle rongée de vers (1); elle n'a point de valeur; entrez dans notre ville et vous verrez ce qui est arrivé aux innombrables rois, portant des diadèmes, qui ont voulu avoir nos filles; nous les avons tous abattus; nous avons fait de leurs parasols des abat-vents pour nos maisons, de leurs couronnes des vases pour mesurer nos grains, de leurs chasse-mouches les joncs des chaumes qui couvrent nos paillotes; de leurs arcs, leurs glaives et leurs flèches les haies de clôture de nos demeures.

(1) L'olle est une feuille de palmier ou de bananier sur laquelle on écrit avec un stylet.

CHANT DES IVROGNES

O sectateurs de Boudha, nous sommes des buveurs de callou, qui louons les hautes épaules de Vichnou, qui réside perpétuellement dans le cœur de ses serviteurs pour en chasser l'ignorance; nous venons d'acquérir une grande source de joie pour nos cœurs, en apprenant à faire le sacrifice de Saktipoudja aux divinités d'Abiramy, Mayezerary, Cavoumary, Narajani, Varaguy, Indirany et Caly. C'est le plus grand de tous les sacrifices. Il n'est pas d'invention nouvelle; puisque le nectar dont s'abreuvent les divinités est blanc, ce n'est peut-être que le callou. Il n'y a personne dans le monde qui ne boive du callou; il n'y a pas dans le ciel de dieu qui ne fasse du callou ses délices; l'univers cesse là où il n'y a point de callou.

Adorez les pieds de Vichnou qui est le soleil et la lune, qui n'est pas compris dans le nombre, qui a chassé un crocodile en tenant le pied d'un éléphant, qui nous a enchaînés à lui en nous déchargeant de tous nos crimes; qui nous donne son paradis de délices séjour des bienheureux, qui couvre toute la terre de l'immensité de son pied lorsqu'il la mesure, qui a pour trompette la grande coquille et pour lit le grand serpent.

(1) Le callou est le jus tiré de la tige du cocotier ou du palmier. Il est doux lorsqu'on le tire; on le laisse aigrir et fermenter, et alors il devient une liqueur forte et énivrante.

CHANT DES SITTAS QUI FONT DE L'OR

Nous sommes des Sittas ; nous avons fait en or un nénuphar pour servir de siége à la déesse Sidevi, brillante comme une statue d'or. Nous sommes allés voir et adorer le dieu Vichnou, beau et frais comme la fleur de Cayampou, lorsqu'il se trouvait dans le pays de Tirouvarangam, et nous avons fait pour lui une salle de danse avec la tête du grand serpent Calouguin. Nous savons faire de l'argent avec du plomb ; tout cela est facile à notre science ; mais trouver de quoi manger est difficile.

PAROLES D'UN SORCIER

Je fais voir des merveilles inouïes ; je puis faire danser, en les tenant à la main, les huit serpents des huit coins du monde ; j'avalerai les sept mers ; je ferai tenir dans un grain de moutarde une grande montagne ; je ferai entendre, sans le concours de personne, les bruits de la foule et les cris qu'on pousse dans les vaines cérémonies de ce vieux monde ; je ferai de la nuit le jour et du jour la nuit ; je tacherai l'air ; je soulèverai et soutiendrai les sept mondes ; je ferai plus encore, je ferai voir un dieu qui ne porte pas au front la marque du cercle que le dieu Vichnou a imprimée à tous les dieux comme signe de leur soumission, à Siva qui a un œil sur le front, à

Brahma aux quatre visages, à la lune, au soleil et aux autres habits du ciel.

PAROLES D'UNE FEMME COURAVER DISEUSE DE BONNE AVENTURE

O fille couronnée de fleurs odoriférantes, je suis de la race des Couravers, je connais ce qui se passe dans les trois temps (le passé, le présent, l'avenir). Vous avez quelque chose dans le cœur; voulez-vous que je le devine? Mettez de l'huile sur la tête de mon enfant, portez-moi vos pagnes hors de service. Il y a de bons signes sur vos seins; ainsi vous aurez demain le bonheur de vivre avec le dieu Vichnou, et tout le monde s'en réjouira.

LES NÉNUPHARS

Au bord de la rivière du Ganges, se trouve un serpent à cinq têtes qui soutient une montagne bleue; sur cette montagne fleurit un groupe de nénuphars dont chacun renferme un prodige. Le nénuphar qui est le pied droit de Vichnou a mesuré toute la terre avec les mers qu'elle contient. Celui qui est le pied gauche a versé la rivière du Ganges dans les longs cheveux de Siva, couronné du croissant aigu. Celui qui est le nombril a donné naissance au dieu Brahma à cinq têtes, qui a créé tous les êtres masculins, féminins et neutres. Le nénuphar qui est la poitrine est devenu

la demeure de prédilection de Sidévy; sur lui brille le médaillon de pierres précieuses.

Le nénuphar qui est le bras droit a fait tomber des mains de Siva, qui demandait l'aumône en baissant sa tête couronnée de cheveux tressés, le crâne qu'il portait et qui répandait une odeur infecte.

Le nénuphar qui est le bras gauche a tendu l'arc pour tuer Ravanin et a enlevé le taly (1) que sa femme Mandarady portait au cou.

Le nénuphar qui est le visage a fleuri pour donner les pays du sud à Vibouchanin, roi du célèbre pays d'Hanghey (Ceylan).

Le nénuphar qui est la bouche a avalé et ensuite a vomi tout l'univers qui comprend les cieux et la terre ceinte par la mer.

Les grand nénuphars qui sont les grands yeux dont les bords sont rouges, dont le milieu est d'un noir brillant et qui lancent des rayons ardents m'ont regardé une fois, moi pécheur, et m'ont fait passer la mer d'iniquité.

(1) Le taly est un cordon que portent au cou les femmes mariées et quelles prennent dans la cérémonie du mariage.

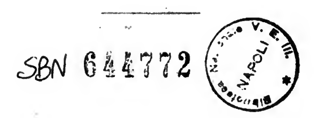


TABLE DES MATIÈRES

SECONDE PARTIE

DES VERTUS DES RELIGIEUX

LIVRE II

DES QUALITÉS ET DES CONDITIONS ESSENTIELLES

PREMIÈRE PARTIE

DE CE QUI EST ESSENTIEL AU ROI

SECONDE PARTIE

QUALITÉS DE CEUX QUI ASSISTENT LE ROI

TROISIÈME PARTIE

DES ÉLÉMENTS DONT SE COMPOSE UN ÉTAT

QUATRIÈME PARTIE

DES QUALITÉS DONT IL N'A PAS ENCORE ÉTÉ QUESTION

LIVRE III

DU PLAISIR OU DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

DE L'AMOUR AVANT LE MARIAGE

SECONDE PARTIE

DE L'AMOUR DANS LE MARIAGE

LÉGENDE DE SARANGA

TRAGÉDIE DE SARANGA

LES CALAMPAGAM



